

**REPRÉSENTATION DES GUERRES MONDIALES DANS LE
ROMAN QUÉBÉCOIS : LE RÔLE DU SECOND PLAN DANS LE RÉCIT**

par
Clara Genois

Département de langue et littérature françaises
Université McGill, Montréal

Mémoire soumis à l'Université McGill
en vue de l'obtention du grade M.A. en langue et littérature françaises

Mai 2017

© Clara Genois, 2017

Table des matières

Résumé	i
Abstract	i
Remerciements	ii
Introduction et contexte théorique de la recherche	1
Contexte théorique de la recherche	3
Chapitre I : Cadre historique de la recherche.....	7
1.1 L'éloignement géographique des Canadiens français en regard des conflits mondiaux	9
1.2 L'éloignement identitaire des Canadiens français en regard des conflits mondiaux ..	11
1.3 Le sentiment d'éloignement des personnages de romans québécois en regard des conflits mondiaux	16
Chapitre II : L'influence de la guerre sur la conscience qu'ont les personnages d'eux-mêmes	29
2.1 La transformation du personnage de Nazaire à travers sa conscience de la guerre	30
2.2 L'appel de l'aventure chez Ovide Plouffe et Denis Boucher	34
2.3 Le rappel de l'aventure chez Albert Chabrol	42
2.4 Du rêveur au soldat : Azarius Lacasse et sa conscience de lui-même transformée par la guerre	45
2.5 La déchéance d'Henri	48
2.6 Conclusion.....	51
Chapitre III : L'influence des grands conflits mondiaux sur les relations sociales des protagonistes	54
3.1 Quand les trahisons laissent place à la solidarité dans <i>L'Emmitouflé</i>	55
3.2 Théophile Plouffe et le curé Folbèche : une autorité en déclin	62
3.3 Emmanuel Létourneau, solitaire sur sa « planète » idéale	66
3.4 Le personnage de Bérubé et l'opposition entre dominant et dominé	71
3.5 Conclusion.....	75
Chapitre IV : L'influence de la guerre sur la vision du monde des personnages	78

4.1 La rencontre entre les habitants de Nicolet et le monde extérieur	79
4.2 L'ouverture au monde générée par la guerre dans <i>Les Plouffe</i>	84
4.4 Un ailleurs intrigant : la conscience du monde de Philibert et d'Éphrem.....	98
4.5 Conclusion.....	103
Conclusion.....	106
Bibliographie.....	111
Corpus primaire	111
Corpus critique.....	111
Corpus historique.....	112

Résumé

Le Québec a été moins touché que le reste du monde par la Première et la Seconde Guerre mondiale. Considérant ces conflits comme européens plutôt qu'internationaux, les Canadiens français n'ont en général pas senti qu'ils se devaient d'y participer. Le contexte historique révèle que la distance géographique entre le Québec et l'Europe ainsi que l'éloignement identitaire en regard des pays qui s'y affrontent peuvent expliquer ce sentiment. Les études sur la thématique guerrière dans les romans québécois montrent cependant que les conflits mondiaux ne sont pas sans incidence dans la trame fictionnelle des récits où ils trouvent place, même si cette place en est une d'arrière-fond. C'est cette action d'arrière-plan que ce mémoire a pour objectif d'analyser en proposant de montrer que l'objet de conscience que constitue la guerre pousse les personnages à s'interroger sur eux-mêmes et sur le monde qui est le leur et à mener des actions qui sont cohérentes avec leur nouvelle manière de penser ce monde. En étudiant *Trente arpents* de Ringuet (1938), *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy (1945), *Les Plouffe* de Roger Lemelin (1948), *La Guerre, yes sir!* de Roch Carrier (1968) et *L'Emmitouflé* de Louis Caron (1977) ainsi qu'en empruntant les définitions d'« aventure » et d'« idylle » qu'Isabelle Daunais donne à lire dans son essai *Le roman sans aventure*, nous mettons ainsi à l'épreuve l'hypothèse que la guerre, bien qu'elle demeure le plus souvent une trame d'arrière-plan, représente pour le protagoniste sinon une forme d'aventure, du moins la représentation d'une aventure à partir de laquelle il lui est possible d'imaginer ce qui le dépasse et peut le transformer.

Abstract

Quebec was less affected by the First and Second World War than the rest of the world. French Canadians didn't feel like they had to be involved in those conflicts that, seemed more European than international to them. The historical context reveals that the geographical distance between Quebec and Europe, as well as the estrangement of their identities regarding the countries that faced it, can explain this feeling they held. Studies about the war in Quebec novels indicate however that those conflicts take a part in the plot, even if they are present only as a backdrop. The aim of this master's thesis is to analyse this second plan action in order to show that the object of awareness that war constitute compels the characters to question themselves and their world and to act in accordance with their new way of thinking the world they live in. In analysing *Trente arpents* by Ringuet (1938), *Bonheur d'occasion* by Gabrielle Roy (1945), *Les Plouffe* by Roger Lemelin (1948), *La Guerre, yes sir!* by Roch Carrier (1968) and *L'Emmitouflé* by Louis Caron (1977) and in taking the definitions of *aventure* and *idylle* that Isabelle Daunais gives to read in her essay *Le roman sans aventure*, we argue that the war, although it most often remains in the background, embodies, for the character, the representation of an adventure that makes him/her imagine what goes on beyond him/her and what can transform him/her.

Remerciements

Je tiens particulièrement à remercier ma directrice de recherche, madame Isabelle Daunais, qui a toujours su percevoir le cheminement derrière mes réflexions ainsi que la direction que je désirais donner à ce mémoire. Merci également pour cette rare chance qu'a été d'avoir l'écrivaine de mon principal outil critique comme première et dévouée lectrice et d'avoir partagé avec moi vos précieuses connaissances sur la langue française. Vous m'avez finalement donné la chance de non seulement me concentrer sur ce mémoire sans me soucier de la question financière, mais aussi de côtoyer des gens que je respecte beaucoup dans l'équipe du TSAR, et je vous en remercie.

Un merci sincère à ma famille qui, pendant toutes ces années d'études, m'a toujours encouragée à vivre mes passions et qui, jamais, n'a questionné ma capacité à atteindre mes objectifs. La fierté que j'ai lue dans vos yeux à chaque nouvelle étape de ce long parcours aura été ma plus belle récompense. Ce mémoire n'aurait pas été possible sans votre soutien.

Merci également à mes amis qui ont fait de ce cheminement une période qu'il sera toujours un bonheur de me rappeler. Votre soutien, votre écoute, les séances d'études partagées et votre intérêt envers la littérature, un champ d'études qui est pourtant loin d'être le vôtre, m'ont permis de comprendre pourquoi vous faites partie de ma vie.

Merci finalement au Département de langue et littérature françaises pour le soutien financier qui m'a permis de cheminer sans préoccupation vers l'aboutissement de ce travail.

Introduction et contexte théorique de la recherche

Le Québec a été moins touché que le reste du monde par les deux guerres mondiales qui ont bouleversé le XX^e siècle. Les Canadiens français, considérant ces conflits comme européens plutôt qu'internationaux n'ont pas senti qu'ils se devaient d'y prendre part. Le contexte historique révèle que la distance physique entre le Québec et le continent européen ainsi que l'éloignement identitaire des Québécois en regard des pays qui s'y affrontent peuvent expliquer cette résistance. La mémoire collective québécoise des guerres mondiales correspond ainsi davantage aux motifs qui opposaient les habitants à s'y impliquer que leur participation en elle-même

En littérature, l'étude des occurrences du thème de la guerre dans le roman québécois ainsi que l'analyse de la représentation de ses principaux acteurs, notamment le volontaire et le déserteur¹, ont été faites à maintes reprises par la critique depuis la deuxième moitié du XX^e siècle. Souvent construites de manière diachronique et se servant des romans comme de simples documents, ces analyses sont, pour la plupart, d'ordre sociologique et abordent les œuvres comme des témoignages des conséquences de la guerre sur la société québécoise et son développement. Ces études montrent par ailleurs que les guerres mondiales restent au second plan dans la trame narrative des romans². Ainsi que l'écrit Valérie Beaulieu, « la guerre n'est souvent, comme dans *Bonheur d'occasion*, *Les Plouffe* ou *La Guerre, yes sir!*, qu'un prétexte, qu'une toile de fond. Les intrigues sont plutôt amoureuses, familiales ou à caractère social³ ».

¹ Voir à ce sujet : Florence Tilch. *Récits de déserteurs et de volontaires. Enquête sur la configuration narrative de deux figures de l'imaginaire franco-québécois*, thèse de doctorat, Québec, Département d'histoire, Université Laval, 2013, 409 p.

² M. Benson. « Aliénation et appartenance dans deux romans de guerre québécois », p. 76.

³ V. Beaulieu, *Figures du héros dans la représentation de la Seconde Guerre mondiale au Québec : redéfinitions et déplacements*, p. 22.

C'est cependant précisément cette « toile de fond », cette action d'arrière-plan qui se passe en dehors de l'espace habité par les protagonistes qui nous intéressera dans le cadre de ce mémoire. Si les romanciers québécois n'ont pas tendance à mettre la thématique guerrière au premier plan des récits dont l'action se déroule à l'époque des conflits mondiaux, son omniprésence dans chacun des romans étudiés laisse toutefois à penser qu'il est difficile pour eux d'en faire abstraction. Bien que ce qui reste des deux grands conflits mondiaux sur le territoire du Québec se limite souvent, dans l'imaginaire collectif, aux crises de la conscription, les traces qu'ils ont laissées dans la littérature et, plus précisément, la trame narrative des romans correspondent à bien plus qu'à ces discordes sur le service militaire obligatoire.

Il s'agira donc d'étudier cette trame de fond comme on étudierait les personnages secondaires d'un roman, c'est-à-dire en ne lui donnant pas la centralité du premier plan du récit, mais en admettant que son rôle, loin d'être superflu, s'avère essentiel dans l'économie de l'œuvre. Cette mise en perspective nous permettra de montrer que la guerre, même si elle demeure au second plan de l'intrigue, réussit à agir sur celle-ci, c'est-à-dire sur les actions, les sentiments et la pensée des personnages. Pour ce faire, ce ne sont pas les péripéties en elles-mêmes qu'il nous faudra analyser, mais les réflexions sur la guerre qui donnent la possibilité aux personnages de cheminer, l'action d'arrière-plan qui permet aux protagonistes d'agir. Plus spécifiquement, nous souhaitons montrer que l'objet de conscience que constitue la guerre pousse les personnages à s'interroger sur eux-mêmes et sur le monde qui est le leur et à mener des actions qui sont cohérentes avec leur nouvelle manière de se voir et de voir leur environnement. Comme l'écrit Élisabeth Nardout-Lafarge, les conflits mondiaux incarnent « la ligne de partage au-delà de laquelle, inéluctablement, les choses basculent; qu'il s'agisse de changements de génération, de statut social, de croyance, la

guerre vient rompre un équilibre⁴ ». Nous mettrons ainsi à l'épreuve l'hypothèse que la guerre, bien qu'elle demeure, le plus souvent, une trame d'arrière-plan, constitue pour le protagoniste sinon une forme d'« aventure », au sens donné par Isabelle Daunais à ce terme, du moins la représentation d'une aventure à partir de laquelle il lui est possible d'imaginer ce qui le dépasse et peut le transformer.

Afin d'explorer cette hypothèse, notre corpus sera composé de cinq romans écrits et publiés à différents moments du XX^e siècle et qui ont la guerre comme second plan : *Trente arpents* de Ringuet (1938), *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy (1945), *Les Plouffe* de Roger Lemelin (1948), *La Guerre, yes sir!* de Roch Carrier (1968) et *L'Emmitouflé* de Louis Caron (1977).

Contexte théorique de la recherche

Pour appuyer notre propos, nous empruntons la définition du terme « aventure » qu'Isabelle Daunais donne à lire dans son essai *Le roman sans aventure*⁵. Selon elle, le roman québécois est, depuis ses tout débuts, sans aventure et il serait destiné à le demeurer. Il s'agirait là de la raison principale du non rayonnement de la littérature québécoise dans le reste du monde, alors qu'elle est si précieuse aux yeux du lectorat québécois. Daunais ne soutient pas que les romans d'ici soient dénués de péripéties, d'actions, de quêtes ou de conquêtes entreprises par les personnages. Elle emploie plutôt le terme « aventure » pour évoquer les cas où les personnages sont « emportés dans une situation existentielle qui les dépasse et les transforme, et, par cette expérience, [révèlent] un aspect jusque-là inédit ou inexploré du monde⁶ ». Toujours selon sa pensée, les grands romans ayant fait l'Histoire racontent une aventure, « lancent dans le monde des personnages qui en

⁴ É. Nardout-Lafarge. « Stratégies d'une mise à distance : la Deuxième Guerre mondiale dans les textes québécois », p. 60.

⁵ Isabelle Daunais. *Le roman sans aventure*, Montréal, Boréal, 2015, 220 p.

⁶ *ibid.*, p. 15.

rapportent une perception et une compréhension nouvelle par laquelle ce monde, par la suite, ne peut plus être vu de la même façon⁷ ». Le roman susceptible de rayonner hors de son contexte immédiat présenterait un personnage qui, au contact avec la réalité, assiste à la disparition du seul monde qu'il n'a jamais connu, doit désormais s'adapter à un tout nouveau contexte et réapprendre à vivre dans celui-ci.

Alors que Daunais émet l'hypothèse que l'art romanesque québécois est dénué de ce type d'expérience, nous tâcherons de montrer, à travers nos analyses, que les guerres mondiales peuvent être vécues par certains personnages comme une forme d'aventure, au sens où elles les amèneraient à des réflexions et à des actions qui informent le cours de leur vie ou même agissent sur elle. Sans prétendre que tous les protagonistes voient leur vie et leur destin transformés par les conflits mondiaux, il nous semble possible de montrer que la conscience qu'ils ont de ces conflits a des répercussions sur le récit et sur leur vision du monde. Ils sont poussés à voir leur monde différemment, d'une manière pour eux « inédite » ou « inexplorée », et c'est en ce sens que la guerre pourrait se révéler être, à leur échelle, une aventure.

Dans cet essai, le terme « aventure » est intimement lié à la notion d'« idylle », empruntée à Milan Kundera. C'est ce terme qui représenterait le mieux l'expérience singulière québécoise du monde, soit « l'état d'un monde pacifié, d'un monde sans combat, d'un monde qui se refuse à l'adversité⁸ ». L'expérience humaine que racontent les romans du Québec n'est en fait une expérience pour personne d'autre que pour ceux qui y habitent, pour ceux qui sont liés aux conditions particulières de ce lieu protégé et « extérieur à la comédie humaine⁹ ». Cette expérience serait singulière en ce sens où l'idylle, le fait de vivre dans un monde apaisé de tout conflit

⁷ *ibid.*

⁸ *ibid.*, p. 18.

⁹ *ibid.*, p. 17.

susceptible de le bouleverser, n'est pas un état temporaire des choses, une parenthèse, mais la réalité même de leur existence. Nous reprenons donc cette idée d'idylle, mais en émettant l'hypothèse que, pour certains personnages, l'arrière-plan de la guerre agit de manière assez forte pour les faire sortir de leur état idyllique personnel, les pousser à mener des combats, à quitter ou à interroger ce monde pacifié et pour les transformer.

La guerre n'apparaît qu'à quelques reprises dans *Le roman sans aventure*, et seulement pour dire qu'aucun des personnages de romans québécois n'est changé par celle-ci. Les propos d'Isabelle Daunais nous permettent toutefois de prendre position et de dialoguer avec eux afin de pouvoir prouver notre hypothèse. En effet, si, comme elle l'explique, les romans québécois ne peuvent toucher un lectorat étranger, puisqu'il n'est pas sensible à son expérience idyllique du monde, la grande Histoire peut cependant venir jouer dans la conscience des personnages pour les pousser à l'action sur leur propre territoire. L'idylle serait certes un état général du roman québécois et de l'expérience humaine vécue au Québec, mais la conscience des personnages ne serait pas, elle, à l'abri des soubresauts de l'Histoire.

Avant de plonger au cœur de l'analyse littéraire, il s'agira, dans un premier chapitre, de présenter le contexte historique de notre recherche. Puisque les sources sont déjà nombreuses sur la chronologie des événements qui ont mené à une crise de la conscription pour chacune des guerres mondiales, nous favoriserons une approche thématique dans laquelle prendront place deux facteurs pouvant expliquer la distance entre les Canadiens Français et les conflits mondiaux, soit l'éloignement géographique et l'éloignement identitaire. La description de ces formes d'éloignement sera d'abord basée sur les faits réels qu'ont vécus les habitants du Québec pendant la Première et la Deuxième Guerre mondiale. Nous verrons par la suite comment se traduit cette distance dans les romans de notre corpus, comment les romanciers intègrent les faits historiques dans leurs récits fictionnels.

Après avoir distingué les deux formes d'éloignement et analysé leur mise en récit, nous tâcherons de montrer, à partir d'exemples significatifs, comment les conflits mondiaux pénètrent la conscience des personnages et quelles en sont les répercussions. Nous utiliserons, dans les chapitres qui suivront, une approche strictement textuelle, proche de celle d'Isabelle Daunais dans *Le roman sans aventure*. Chacun des chapitres présentera un des aspects de la conscience des personnages qui est appelé à se transformer avec la survenue de la guerre. Dans le but d'approfondir, pour chaque cas étudié, ce que la guerre peut apporter comme perception et compréhension du monde, l'analyse des textes sera faite roman par roman. Bien que certaines des prises de conscience qui seront étudiées relèvent de thématiques communes, il ne s'agira pas de montrer que les conséquences sont semblables dans tous les cas, mais plutôt de montrer qu'il y a des conséquences sur la vision des personnages dans tous les romans. Ainsi, le rôle joué par les guerres mondiales sur la conscience qu'ont les personnages d'eux-mêmes, l'influence des guerres mondiales sur les rapports à autrui qu'ils entretiennent et l'impact des conflits sur leur vision du monde occuperont respectivement chacune des grandes parties de ce mémoire.

Ces analyses me donneront l'occasion de revenir sur la notion d'« aventure », notion qui sera apparue en filigrane dans chacun des chapitres. En guise de conclusion, nous tenterons donc de présenter une définition de l'aventure de second plan et d'expliquer, par les éléments qui seront ressortis de l'examen des œuvres, comment cette définition s'applique au thème de la guerre dans les romans québécois.

Chapitre I : Cadre historique de la recherche

Le corpus littéraire québécois du XX^e siècle dépeint le sentiment d'éloignement des Canadiens français face à la guerre sur au moins deux plans. D'une part, on trouve chez les personnages de ce corpus un sentiment de coupure face aux conflits mondiaux en raison de la distance géographique. Ces pays inconnus où se déroule la guerre leur semblent d'autant plus extérieurs à leur propre monde que, bien souvent, ils peuvent à peine les situer sur une carte. La distance physique sur laquelle les auteurs mettent l'accent crée l'idée que, « dans ce temps-là, l'Europe était beaucoup plus loin qu'aujourd'hui¹⁰ », ainsi que l'écrit Louis Caron.

L'autre angle sous lequel se manifeste le sentiment de coupure est l'angle identitaire. Alors qu'ils ont le sentiment d'avoir été abandonnés par les Français lors de la Conquête et que la Grande-Bretagne représente une menace pour leur langue et leur religion, les Canadiens français, à la suite des Crises de la conscription lors de la Première et de la Seconde Guerre mondiale, se sentent attaqués et critiqués de toutes parts par le Canada anglais et le ressentiment vis-à-vis ce qu'ils voient comme un non-respect de leurs droits augmente au fil des années et des élections¹¹. Ainsi, comme l'écrit Béatrice Richard, « aller défendre les droits d'autrui outre-Atlantique alors que l'on estime les siens bafoués dans son propre pays reste inacceptable pour beaucoup¹² ».

Afin d'établir et de préciser le contexte historique de notre recherche, il s'agira, dans ce premier chapitre, de rappeler les grandes lignes des origines du sentiment d'éloignement éprouvé par les Canadiens français en regard des guerres mondiales. Comme les sources de ce sentiment ont été à maintes reprises expliquées, notamment dans les ouvrages d'Élizabeth H. Armstrong, *Le*

¹⁰ L. Caron, *L'Emmitouflé*, p. 64.

¹¹ É. H. Armstrong, *Le Québec et la loi de la conscription : 1917-1918*, p. 237.

¹² B. Richard. « Le Québec face à la conscription (1917-1918) : Essai d'analyse sociale d'un refus », p. 110.

*Québec et la crise de la conscription : 1917-1918*¹³, et de Jean Provencher, *Québec sous la loi des mesures de guerre, 1918*¹⁴, ce chapitre portera davantage sur les deux formes d'éloignement citées plus haut, soit l'éloignement géographique et l'éloignement identitaire, et sur le rôle qu'elles auront à jouer pour la suite de mon analyse. La thèse de François Charbonneau, *La crise de la conscription pendant la Seconde Guerre mondiale et l'identité canadienne-française*¹⁵, et le mémoire d'Édith Lafrance, *Résistance à la conscription. Réfractaires et insoumis Canadiens français lors de la Deuxième Guerre mondiale*¹⁶ montrent bien que, au cours des années qui séparent les deux conflits mondiaux, l'opinion canadienne-française par rapport aux guerres évolue peu et que l'éloignement, l'incompréhension et le sentiment d'irréalité de ces conflits sont difficiles à surmonter et même ravivés par la nouvelle Crise de la conscription. Puisque ces opinions et leurs causes sont similaires d'une guerre à l'autre, ce chapitre abordera les deux angles sous lesquels se manifeste le sentiment d'éloignement des Canadiens français sans distinction précise entre la Première et la Deuxième Guerre mondiale. Les principales sources utilisées dans ce chapitre sont historiques. Il convient donc de préciser que la description des formes d'éloignement sera d'abord basée sur les faits réels qu'ont vécus les Canadiens français pendant la Première et la Deuxième Guerre mondiale, pour ensuite être transposée vers les personnages des romans à l'étude dans les chapitres qui suivront.

¹³ É. H. Armstrong. *Le Québec et la loi de la conscription : 1917-1918*, 293 p.

¹⁴ J. Provencher. *Québec sous la loi des mesures de guerre, 1918*, 161 p.

¹⁵ F. Charbonneau. *La crise de la conscription pendant la Seconde Guerre mondiale et l'identité canadienne-française*, 204 p.

¹⁶ É. Lafrance. *Résistance à la conscription. Réfractaires et insoumis Canadiens français lors de la Deuxième Guerre mondiale*, 168 p.

1.1 L'éloignement géographique des Canadiens français en regard des conflits mondiaux

Au premier abord, le sentiment d'éloignement géographique pourrait s'expliquer au seul moyen d'une carte : il suffit de regarder les quelque 6,000 kilomètres d'océan qui séparent le Québec du continent européen pour comprendre que, pour les Canadiens français de 1914 et de 1939, les guerres mondiales sont des conflits lointains. L'éloignement repose cependant sur plus que la stricte géographie, puisque le caractère éloigné des conflits s'accompagne d'un sentiment d'irréalité difficile à surmonter. Pourtant, « [à] l'annonce de la déclaration de guerre, l'opinion publique se range derrière son gouvernement, la Couronne britannique mais aussi la France, considérant ce nouveau conflit comme une guerre juste¹⁷ », ainsi que l'expliquent Laurent Veyssière et Charles-Philippe Courtois. La consultation des sources historiques permet d'expliquer, du moins en partie, le renversement de l'opinion canadienne-française face à la guerre : au moment où la Première Guerre mondiale éclate, les Canadiens français sont aux prises avec divers enjeux qui les touchent sur leur propre territoire, notamment la crise des écoles francophones en Ontario à la suite du Règlement XVII, crise commencée en 1912 et qui atteindra son point culminant durant cette période¹⁸. Comme l'explique Élisabeth H. Armstrong, « [p]our le citoyen ordinaire du Québec, la guerre constituait un problème lointain, presque irréel, tandis que les controverses qui faisaient rage au pays étaient bien réelles et bien présentes¹⁹ ». Afin de démontrer son propos, Armstrong consulte divers journaux publiés dans les villes et dans les campagnes durant la période allant de 1914 à 1918. Selon elle, « [i]l est frappant de constater à quel point, dès la fin de 1914, l'espace occupé dans les colonnes de *L'Étoile du nord*²⁰ par les

¹⁷ C.-P. Courtois et L. Veyssières. « Introduction : L'engrenage de la guerre et la situation du Québec à l'été 1914 », p. 20.

¹⁸ F. Charbonneau. *La crise de la conscription pendant la Seconde Guerre mondiale et l'identité canadienne-française*, p. 36.

¹⁹ É. H. Armstrong. *Le Québec et la loi de la conscription : 1917-1918*, p. 123.

²⁰ Journal local publié à Joliette du 15 juin 1884 au 29 juin 1982. Source : BAnQ

nouvelles de la guerre en général et de la participation canadienne en particulier avait diminué²¹ ». Les Canadiens français, se sentant davantage concernés par les nouvelles locales que par les conflits qui se déroulent au même moment sur le continent européen, se désintéressent donc naturellement des événements de la Première Guerre mondiale dès la fin de 1914, pour se concentrer plutôt sur les enjeux qui touchent leur propre identité.

Il serait cependant un peu rapide de présenter les journaux de cette époque comme de simples reflets de l'opinion canadienne-française. En effet, ceux qui les dirigent ont des opinions politiques claires et les articles publiés sont souvent voués aux intérêts du parti politique qu'ils desservent²². La distance géographique ne permet pas aux Canadiens français d'avoir de l'information de première main, puisque celle-ci est contrôlée par les principaux représentants du paysage politique. Les nouvelles arrivaient ainsi biaisées dans les foyers canadiens-français. Comme l'explique Armstrong, « [l]a presse canadienne-française, même modérée, ne l'informait pas du monde extérieur et la presse nationaliste ne lui servait que des opinions propres à attiser la méfiance et la haine.²³ » Selon l'auteure, l'incompréhension canadienne-française de l'importance des enjeux de la Première Guerre mondiale découlerait principalement de ce manque d'information.

Le sentiment de coupure géographique face aux conflits mondiaux comprend aussi une part d'attachement ancestral au territoire, ainsi que l'affirme Jean Provencher : « [L]e sentiment d'appartenance des Québécois à un territoire donné, [est un] sentiment assurément plus grand que celui des anglophones arrivés de fraîche date. " L'Empire " représente peu pour les Québécois ²⁴ ». Les Canadiens français sont attachés à leur territoire par une sorte d'instinct atavique découlant

²¹ É. H. Armstrong, *Le Québec et la loi de la conscription : 1917-1918*, p. 101.

²² *ibid.*, p. 98.

²³ P. Lemieux, " Préface à l'édition française ", p. 20.

²⁴ J. Provencher, *Québec sous la loi des mesures de guerre, 1918*, p. 35.

d'une tradition nationale vieille de 300 ans. Il est donc difficile pour eux de sortir de cet attachement afin d'aller combattre pour des territoires étrangers et lointains, qu'ils n'ont jamais vus et que, sans la guerre, ils ne verraient probablement jamais.

Leur résistance face à la participation canadienne à la guerre pourrait aussi trouver son origine dans la grande partie de la population qui se trouve toujours dans les milieux ruraux lorsque la Première Guerre mondiale éclate. Tel que l'écrit Yves Tremblay, « la résistance à la conscription est aussi faite d'une résistance qui semble être commune aux sociétés rurales qui n'ont pas encore été aux prises avec les mécaniques administratives des États modernes²⁵ ». Selon lui, en reculant d'un siècle, il était possible de trouver en France la même résistance qu'au Canada français face aux conflits armés. Le fait qu'une partie considérable de la population canadienne-française vive encore dans des milieux ruraux en 1914 accentuerait ainsi la crainte du service militaire obligatoire, comme le mentionne Annie Crépin : « La paysannerie ne peut sans une vive inquiétude envisager la perspective d'une prise d'armes qui l'arracherait à sa famille, à son toit, à ses travaux²⁶ ».

1.2 L'éloignement identitaire des Canadiens français en regard des conflits mondiaux

Si les Canadiens français sont éloignés des conflits mondiaux sur le plan géographique, ils le sont encore plus sur le plan identitaire. Le sentiment de coupure géographique peut s'expliquer de manière assez concrète : la distance physique, le manque d'informations exactes, l'attachement au territoire et les milieux ruraux contribuent à éloigner les Canadiens français des conflits qui sévissent sur le continent européen. L'aspect identitaire de ce sentiment s'avère cependant plus complexe. En effet, il ne s'agit pas seulement de mesurer les kilomètres qui séparent le Canada

²⁵ Y. Tremblay, « Le service militaire des Canadiens français en 1914-1918 », p. 66.

²⁶ A. Crépin. Citée par Yves Tremblay, « Le service militaire des Canadiens français en 1914-1918 », p. 66.

français de l'Europe, mais plutôt de tenter de comprendre ce qui rend les Canadiens français étrangers à la cause de la France et de l'Angleterre, ainsi qu'à celle du reste du Canada, lorsqu'éclatent la Première et la Deuxième Guerre mondiale. Yvan Lamonde, dans son ouvrage *Allégeances et dépendances : L'histoire d'une ambivalence identitaire*²⁷, tente d'expliquer l'identité québécoise en regard des héritages politiques et culturels laissés par les Français et les Anglais. Il affirme que, « [d]ans l'imaginaire québécois, l'Angleterre se fait difficilement pardonner sa conquête militaire tandis que les Québécois essaient de ne pas penser à la cession de la France²⁸ ». Il s'agirait selon lui d'un « [p]arti pris révélateur et formateur d'une possible confusion des sentiments²⁹ ». Si les Québécois sont, comme l'affirme Lamonde, confus par rapport à leur allégeance depuis la Conquête, c'est au moment où les Britanniques et les Français entrent en guerre que la question de l'ambivalence entre les deux mères patries du Canada sera véritablement ranimée. En effet, voyant bien que la cause de l'Angleterre ne réussit pas à rallier les Canadiens français, qui n'ont que peu de choses en commun avec l'Empire, c'est vers celle de la France que les dirigeants se tourneront pour convaincre les francophones du Canada de s'engager. Comme l'écrit Charles-Philippe Courtois, « [a]lors que les affiches en anglais mettent l'accent sur le drapeau britannique, les affiches en français peuvent volontiers présenter un soldat canadien aux côtés d'un fantassin français³⁰ ». Certes, selon Armstrong, il existe un attachement instinctif des Canadiens français pour la France, « mais il n'est pas sans comporter une part d'amertume [due à] la profonde humiliation que les Canadiens français ont éprouvée lorsque la France a cédé la colonie sans regret en 1763³¹ ». Toujours selon l'auteure, ces derniers se seraient aussi éloignés de la

²⁷ Y. Lamonde. *Allégeance et dépendances : l'histoire d'une ambivalence identitaire*, 265 p.

²⁸ *ibid.*, p. 138.

²⁹ *ibid.*

³⁰ C.-P. Courtois. « La Première Guerre mondiale et la naissance d'un nouvel indépendantisme québécois », p. 162.

³¹ E. H. Armstrong. *Le Québec et la loi de la conscription : 1917-1918*, p. 77.

France, devenue un État moderne, anticlérical et libre-penseur, caractéristiques semant la crainte et le dégoût chez le clergé canadien-français³².

Sans être insensibles au sort des Français et des Anglais, les Canadiens français ne ressentent pas d'attachement particulier pour les habitants de ces pays lorsqu'ils sont tenus d'entrer en guerre en 1914 et en 1939. Ainsi que l'explique Caroline D'Amours, « [d]e la sympathie éprouvée pour la cause britannique et française à la décision de risquer sa vie pour celle-ci, il y a un pas que les francophones n'étaient pas nécessairement prêts à franchir³³ ». Pour expliquer le faible enthousiasme des Canadiens français pour l'enrôlement, Henri Bourassa, actif sur la scène politique municipale, fédérale et provinciale de 1890 à 1912 et directeur du *Devoir* de 1910 à 1932, retournera la question aux Français, aux Britanniques et aux Anglo-Canadiens, qui critiquent leur manque de sympathie pour leurs deux mères patries : « Combien de soldats la France, et même l'Angleterre, enverraient-elles en Amérique si le Canada était attaqué par les États-Unis³⁴ »? Les opinions canadiennes-françaises au sujet du service militaire obligatoire de 1942 s'inscrivent dans la même lignée que celles de 1914. C'est donc le même type d'argument que mettront de l'avant les francophones du Québec lors de la Deuxième Guerre mondiale. Malgré ce doute quant à la réciprocité de l'aide européenne advenant le cas d'une guerre dans laquelle le Canada serait impliqué, les Canadiens anglais se trouvent tout de même plus disposés à faire leur part dans les conflits mondiaux que la plupart de leurs homologues francophones. Ces derniers ne ressentent pas le même attachement pour l'Empire britannique que la population anglophone, à laquelle ils reprochent de se rendre au front pour les mauvaises raisons : « Pour les Canadiens français, les

³² *ibid.*, p. 78.

³³ C. D'Amours. « La formation du 22^e bataillon au cours de la Première Guerre mondiale : La fin de l'exception canadienne-française? », p. 48.

³⁴ H. Bourassa, en 1917, cité par Yvan Lamonde. *Allégeance et dépendances : l'histoire d'une ambivalence identitaire*, p. 189.

anglophones du pays souhaitent un effort de guerre total par amour pour l'Empire britannique et non pour défendre des principes supérieurs en combattant les troupes hitlériennes³⁵ ». Caroline D'Amours tente d'expliquer ce contraste dans les opinions des habitants du même pays par le fait que « [l]es liens unissant les Canadiens français à l'Europe s'avéraient beaucoup moins étroits que ceux de leurs compatriotes anglophones alors que les premiers s'identifiaient davantage au continent nord-américain³⁶ ». Le Canada semble être la seule véritable patrie des Canadiens français. On peut donc penser que, dans la première moitié du vingtième siècle, l'attachement des Canadiens français à leur territoire les rend isolationnistes, c'est-à-dire qu'ils promeuvent une intervention minimale dans les affaires du monde³⁷.

L'éloignement identitaire des Canadiens français en regard des conflits mondiaux découlerait ainsi principalement du manque d'un lien les unissant à leurs deux mères patries européennes et de leur attachement au territoire canadien, les rendant isolationnistes. L'aspect identitaire du sentiment de coupure se fait cependant ressentir également sur leur propre territoire. En effet, devant le manque d'enthousiasme des Canadiens français pour la guerre et l'insuccès du recrutement volontaire chez ceux-ci, les anglophones en vinrent bientôt à douter de la loyauté des habitants du Québec pour la Couronne britannique. Selon Caroline D'Amours, « [l]es critiques acerbes de la communauté anglophone concernant la contribution canadienne-française à l'effort militaire du Canada ravivèrent les dissensions qui déchiraient le pays et contribuèrent à l'érosion du soutien pour la cause britannique³⁸ ». C'est ainsi une atmosphère générale de division qui règne

³⁵ F. Charbonneau. *La crise de la conscription pendant la Seconde Guerre mondiale et l'identité canadienne-française*, p. 105.

³⁶ C. D'Amours. « La formation du 22^e bataillon au cours de la Première Guerre mondiale : La fin de l'exception canadienne-française? », p. 48.

³⁷ F. Charbonneau. *La crise de la conscription pendant la Seconde Guerre mondiale et l'identité canadienne-française*, p. 104.

³⁸ C. D'Amours. « La formation du 22^e bataillon au cours de la Première Guerre mondiale : La fin de l'exception canadienne-française? », p. 50.

au pays lorsque la Loi du Service Militaire entre en vigueur le 29 août 1917, loi qui permet au gouvernement d'imposer le service militaire pour la durée de la guerre à tous les citoyens de sexe masculin de 20 à 45 ans³⁹. Si les Canadiens français se sentent personnellement visés par cette loi, qui touche pourtant l'ensemble des habitants du pays, c'est qu'ils sentent que ce sont en fait leurs droits et libertés qui sont attaqués au profit de la lointaine Angleterre. Comme le dira à la Chambre des communes en 1942 le député fédéral Joseph-Alphida Crête, « c'est qu'aujourd'hui comme en 1917, la conscription pour le service outre-mer paraît être une campagne contre la province de Québec et contre ceux qui n'ont jamais commis d'autre crime que d'aimer le Canada avant tout et par-dessus tout⁴⁰ ». Au fil des élections, les tensions entre anglophones et francophones semblent être prises dans un cercle vicieux : les francophones réclament que leurs droits soient respectés au sein de leur propre pays avant d'aller combattre pour des contrées étrangères, tandis que les anglophones les blâment du manque de soldats canadiens à envoyer au front. Pour pallier ce manque, les Anglo-canadiens poussent le gouvernement à adopter des lois pour que les Canadiens français soient dans l'obligation de s'engager et ces derniers les interprètent comme une attaque à leurs droits et libertés. Les résultats des votes, que ce soit aux élections d'octobre 1917 ou au plébiscite de 1942, sont ainsi toujours divisés selon les clivages ethniques. Armstrong, en 1937, interprétera le fait que les Canadiens français appuient presque invariablement le choix opposé à celui des anglophones comme le « repli du Canada français sur lui-même, son isolement ultime⁴¹ ».

Les Canadiens français qui, comme nous l'avons vu, n'entretiennent que des rapports confus avec la France et l'Angleterre, rapports marqués par une succession de ce qui leur semblent être des trahisons, se sentent également exclus, en même temps qu'ils s'excluent eux-mêmes, de la

³⁹ R. A. Preston. « Loi du Service Militaire », page consultée le 14 octobre 2016.

⁴⁰ J.-A. Crête, discours à la Chambre des communes en 1942, cité par François Charbonneau. *La crise de la conscription pendant la Seconde Guerre mondiale et l'identité canadienne-française*, p. 107.

⁴¹ É. H. Armstrong. *Le Québec et la loi de la conscription : 1917-1918*, p. 19.

Confédération canadienne en raison de leur vision des conflits mondiaux contrastant avec celle du reste du Canada. Ainsi, l'éloignement identitaire ne se manifeste pas seulement sur le plan international, mais les touche aussi sur leur propre territoire, au sein de leur propre pays.

1.3 Le sentiment d'éloignement des personnages de romans québécois en regard des conflits mondiaux

Le corpus littéraire québécois du XX^e siècle dépeint ce sentiment de coupure des Canadiens français face à la guerre. On trouve chez les personnages de ce corpus les mêmes sentiments qui habitaient les Canadiens français lors des deux conflits. Il est cependant important de préciser que la présence du thème de la guerre dans la production littéraire québécoise du vingtième siècle reste marginale. Le rappel historique et la description du sentiment d'éloignement présents en première partie de ce chapitre prennent ici toute leur importance. En effet, comme l'écrit Élisabeth Nardout-Lagarge, « [d]ès lors, la présence de ce thème dans la fiction, ou, au contraire, son absence, ainsi que les moyens mis en œuvre pour son inscription ou son effacement, sont d'autant plus significatifs⁴² ». Le sentiment de coupure que les Canadiens français ressentent par rapport aux conflits mondiaux se transposerait ainsi dans le roman québécois et, plus précisément, dans les œuvres du corpus choisi par le fait que le thème de la guerre n'est « le plus souvent qu'un élément isolé de la représentation sociale⁴³ », ainsi que l'explique Nardout-Lafarge.

Trente arpents de Ringuet, publié en 1938, est un des exemples les plus frappants de la mention de la guerre à seule fin d'établir le contexte historique et d'expliquer la situation sociale

⁴² É. Nardout-Lafarge. « Stratégies d'une mise à distance : la Deuxième Guerre mondiale dans les textes québécois », *Études françaises*, p. 44.

⁴³*ibid.*, p. 45.

des personnages⁴⁴. Loin d'écrire un roman sur le thème de la guerre, son auteur propose plutôt une œuvre où la paysannerie et le travail agraire se voient dépassés par l'urbanisation et l'avènement de la technologie. Il rompt ainsi avec la tradition du roman du terroir qui idéalisait la vie terrienne, consacrée à l'agriculture, à la famille et à la religion. Bien que *Trente arpents* présente un monde où la modernité vient s'immiscer dans le quotidien en provoquant une perte des repères pour les protagonistes, ces derniers semblent être pris dans une idylle, pour reprendre les termes d'Isabelle Daunais, « à savoir un monde où l'inconnu est tenu à distance et où la rumeur de l'Histoire en marche, tout en agissant et en se faisant entendre, n'est saisie ni comme une chance, ni comme un malheur, ni même comme une force quelconque⁴⁵ ». Selon Daunais, les personnages de Ringuet sont hors d'atteinte des événements de l'Histoire qui sont susceptibles de bouleverser leur existence. Le sentiment de coupure entre ces paysans et la Première Guerre mondiale est palpable dans l'œuvre, même si les échos du conflit parviennent jusque dans les champs d'Euchariste Moisan par le biais du journal hebdomadaire. Ainsi que l'écrit Micheline Cambron, les scènes où est évoquée la guerre qui fait rage sur le continent européen « montre[nt] à la fois le sentiment de distance et d'étrangeté à l'égard du conflit et l'impossibilité de sa mise à l'écart⁴⁶ ». La réalité des personnages de *Trente arpents*, à l'exception de celle d'Albert, l'employé breton qui travaille pour les Moisan, porte en elle plusieurs des caractéristiques de l'éloignement citées en première partie de ce chapitre, que ce soit au niveau géographique ou identitaire. Pour Euchariste, les vieux pays c'est « tout ce qui est loin⁴⁷ », les soldats qui y combattent sont « les hommes inconnus qu'agitaient des passions, des violences que jamais [eux] n'avai[ent] éprouvées⁴⁸ » et « [s]es fils à lui ne

⁴⁴ R. Viau. *Le mal d'Europe : la littérature québécoise et la Seconde Guerre mondiale*, p. 10.

⁴⁵ I. Daunais. *Le roman sans aventure*, p. 73.

⁴⁶ M. Cambron. « Le discours sur la Grande Guerre : demande d'histoire », p. 28.

⁴⁷ Ringuet. *Trente arpents*, p. 126.

⁴⁸ *ibid.*, p. 127.

partiraient pas, puisque cela ne les touchait point⁴⁹ ». Chacune des scènes où la guerre est mentionnée se trouve subitement interrompue par des considérations sur les problèmes qui touchent directement la paroisse, comme le prix du foin par exemple⁵⁰. Pour Micheline Cambron, ces retours à la réalité paysanne après l'évocation des conflits européens témoignent « de l'incompatibilité entre le temps de la guerre et celui, circulaire, des saisons et des travaux des champs⁵¹ ».

Cette incompatibilité entre la guerre et la réalité des habitants du Québec se fait aussi sentir dans l'œuvre de Louis Caron. *L'Emmitouflé* présente des personnages qui se sentent beaucoup plus concernés par ce qui se passe sur leurs terres que par les événements qui se déroulent en Europe au même moment :

On avait assez d'élever nos grosses familles puis de défricher nos terres de roches! Quand il a commencé à être question de conscription, au printemps de 1917, tout le monde à peu près était du même avis : on n'avait rien à faire là-dedans. [...] Notre guerre, ça faisait deux cents ans qu'on la faisait contre les roches, contre les moustiques, contre l'hiver. Six mois dans les champs, six mois dans les chantiers! Vous ne trouvez pas que c'est assez ? On n'était pas des lâches, on avait du cœur au ventre! Nos terres étaient là pour le prouver⁵²!

Comme le mentionne Florence Tilch, « [l]es francophones du Canada ne se trouvaient pas dans une situation qui leur aurait permis de se battre pour les causes des autres, [puisqu'ils] devaient résoudre des problèmes concrets⁵³ », problèmes qu'ils semblent estimer plus importants que cette « bagarre générale » entre ces pays qu'ils ne connaissent pas⁵⁴. C'est l'aspect géographique du

⁴⁹ *ibid.*, p. 129.

⁵⁰ *ibid.*, p. 127.

⁵¹ M. Cambron. « Le discours sur la Grande Guerre : demande d'histoire », p. 28.

⁵² L. Caron, *L'Emmitouflé*, p. 85.

⁵³ F. Tilch. *Récits de déserteurs et de volontaires. Enquête sur la configuration narrative de deux figures de l'imaginaire franco-québécois*, p. 213.

⁵⁴ L. Caron, *L'Emmitouflé*, p. 66.

sentiment de coupure qui prime dans l'œuvre de Louis Caron pour expliquer l'incompréhension face aux conflits mondiaux et le sentiment d'irréalité provoqué par ces événements chez les personnages canadiens-français. Pratiquement tous les aspects évoqués dans le contexte historique se retrouvent dans les réflexions du père du narrateur. Selon lui, l'Europe semblait si éloignée aux yeux des gens de Nicolet, village d'origine des personnages, que « c'était un peu comme un conte de fées⁵⁵ ». En ce qui a trait aux journaux diffusant les nouvelles de la guerre, il se « demandait si on pouvait croire tout ce qu'il y avait d'écrit là-dedans. Surtout que les nouvelles étaient effrayantes⁵⁶ »! Le père du narrateur établit ainsi un lien fort entre la distance physique et la méconnaissance des enjeux du conflit⁵⁷.

Le sentiment de coupure identitaire face aux conflits mondiaux est également présent chez les personnages de Caron. Ils croient que « les Français se contentaient de faire des courbettes à la cour du roi » jusqu'à la défaite des Plaines d'Abraham et ils se rappellent qu'ils n'avaient pas eu leur mot à dire sur l'aide à apporter à l'Angleterre, puisque aucun député du Québec ne siégeait au parlement lorsque la conscription fut votée. Comme le décrit le père du narrateur, « [q]uand le gouvernement Borden a passé la loi, à la fin de l'été 1917, pour [les] forcer à aller à la guerre, [ils] ont senti qu'[ils] venaient d'être trahis encore une fois⁵⁸ ». On retrouve aussi dans l'œuvre le côté isolationniste des Canadiens français. Depuis qu'ils étaient tout petits, on leur avait appris « qu'il valait toujours mieux ne pas se mêler des affaires des autres⁵⁹ ». Pour eux, la guerre, c'était l'affaire des autres et ce n'était pas « un petit peuple gros comme [une] main⁶⁰ » qui avait quelque chose à aller défendre dans un tel conflit. Selon Florence Tilch, les personnages de ce roman participeraient

⁵⁵ *ibid.*, p. 64.

⁵⁶ *ibid.*, p. 65.

⁵⁷ F. Tilch, *Récits de déserteurs et de volontaires. Enquête sur la configuration narrative de deux figures de l'imaginaire franco-québécois*, p. 212.

⁵⁸ L. Caron, *L'Emmitouflé*, p. 85.

⁵⁹ *ibid.*, p. 83.

⁶⁰ *ibid.*, p. 84.

au « mythistoire de la guerre des autres » que l'on retrouve dans plusieurs autres œuvres québécoises :

Les personnages fictifs essaient d'intégrer la Première et la Deuxième Guerre mondiale dans un cadre historique plus large et concluent souvent que ces conflits sont ceux des " gros ". Les " gros " sont les pays européens dont on souhaite se distinguer. Ainsi, le discours identitaire [...] souligne surtout ce qui différencie les Québécois francophones des parties concernées par les guerres mondiales⁶¹.

Comparativement à celle de Ringuet, l'œuvre de Caron met d'avantage d'emphasis sur la guerre et sur l'opinion canadienne-française par rapport à la participation du Canada lors de la Première Guerre mondiale. La thématique guerrière, bien présente en première partie du roman, tend toutefois à s'estomper lorsque le récit en vient aux déambulations du déserteur, Nazaire, devant affronter les épreuves causées par la solitude, par le climat rigoureux et par les intempéries qui marquent les saisons du Québec. La guerre ne serait donc qu'un prétexte pour pouvoir raconter son histoire, histoire qui ne montre en aucun cas le conflit de manière directe, puisque le récit se déroule presque exclusivement dans la campagne québécoise du début du XXe siècle.

Avec son roman *La Guerre, yes sir!*, paru en 1968, Roch Carrier présente des personnages qui évoluent dans le même milieu que les protagonistes de Caron, soit le Québec rural, mais quelques vingt années plus tard, lors de la Deuxième Guerre mondiale. Pourtant, malgré les informations qui ont circulé pendant la Première Guerre mondiale, la population du village que décrit le romancier semble tout aussi inconsciente des enjeux qui se jouent sur le continent européen. L'aspect géographique du sentiment d'éloignement des personnages est d'autant plus

⁶¹ F. Tilch. *Récits de déserteurs et de volontaires. Enquête sur la configuration narrative de deux figures de l'imaginaire franco-québécois*, p. 195.

manifeste dans l'œuvre que « [l]e village où se déroule l'action du roman de Roch Carrier est lui-même très isolé, loin de la gare, accessible seulement après une ascension particulièrement difficile après de grandes chutes de neige⁶² », ainsi que l'écrit Tilch. Il n'est donc pas surprenant que, pour les protagonistes, dont Amélie, la femme d'Henri parti combattre en Angleterre, ce pays leur semble être si éloigné : « C'est au bout du monde, l'Angleterre. C'est loin. On ne peut même pas aller là en train⁶³ ». La guerre, qui jusqu'alors n'était qu'une chose éloignée, revêt un caractère beaucoup plus concret pour les protagonistes à l'annonce de la mort du soldat Corriveau⁶⁴. Comme dans *L'Emmitouflé*, le manque d'éducation et la distance sont souvent associés dans le même discours⁶⁵. Les Canadiens français sont représentés comme étant des ignorants, notamment lors d'une scène où la mère de Corriveau, à qui l'on ramène la dépouille de son fils, ne sait pas reconnaître le drapeau anglais. Elle demandera alors aux soldats britanniques d'enlever la « couverture » qui recouvre le cercueil du défunt⁶⁶, au grand dam de ceux-ci.

Le sentiment d'éloignement identitaire face à la guerre est aussi un des thèmes importants du roman. C'est d'ailleurs dans *La Guerre, yes sir!* que le mythe de la guerre des autres et la confrontation entre « petits » et « gros » sont les plus explicites. Dans un dialogue où Arthur, un insoumis, essaie d'expliquer à Amélie pourquoi, au contraire de son mari, il ne veut pas s'enrôler, on retrouve toutes les caractéristiques évoquées par Tilch pour expliquer le refus de la guerre des protagonistes canadiens-français : « Je ne veux pas faire leur guerre. Les gros ont décidé de faire leur guerre. Qu'ils la fassent seuls, sans nous... Que les gros se battent, s'ils le veulent ; ça ne leur fait pas mal puisqu'ils recommencent toujours. Qu'ils s'amusent, mais qu'ils laissent les petits

⁶² *ibid.*, p. 211.

⁶³ R. Carrier. *La Guerre, yes sir! : la trilogie de l'âge sombre*, p. 9.

⁶⁴ R. Viau. *Le mal d'Europe : la littérature québécoise et la Seconde Guerre mondiale*, p. 121.

⁶⁵ F. Tilch. *Récits de déserteurs et de volontaires. Enquête sur la configuration narrative de deux figures de l'imaginaire franco-québécois*, p. 211.

⁶⁶ R. Carrier. *La Guerre, yes sir! : la trilogie de l'âge sombre*, p. 28.

s'amuser comme ils le veulent⁶⁷ ». Les personnages sont indifférents à cette guerre, qu'ils ne voient pas comme un conflit d'envergure, mais plutôt comme une sorte d'amusement pour ces « gros » pays, un divertissement où « [l]es petits meurent [et où] les gros sont éternels⁶⁸ ».

Bien que la guerre vienne marquer les esprits par la mort du soldat Corriveau, elle reste plutôt en arrière-plan afin de laisser toute la place à l'opposition entre dominants et dominés, entre faibles et forts, entre francophones et anglophones, comme l'explique Aurélien Boivin dans son compte-rendu de l'œuvre⁶⁹. Selon Élisabeth Nardout-Lafarge, le texte de Carrier est l'exemple le plus significatif pour montrer qu'« être canadien-français signifie [...] s'identifier au refus de la guerre et s'opposer aux différentes instances incitant à la participation⁷⁰ ». La guerre étant représentée dans le roman par les soldats anglais qui rapatrient la dépouille de Corriveau, il est possible de penser ces soldats ne sont en fait qu'une présence qui permet aux protagonistes d'avoir des opposants concrets et réels, quand tout ce qui se passe en Europe leur semble être invraisemblable.

La parution en 1945 de *Bonheur d'occasion* donne lieu à un renversement du milieu habituel dans lequel évoluent les personnages des romans québécois. En effet, le Québec rural est délaissé par la romancière Gabrielle Roy, qui sera une des premières à s'intéresser à l'espace urbain dans le roman. L'action se déroule essentiellement à Montréal, dans le quartier défavorisé de Saint-Henri, du mois de février de 1940 jusqu'au mois de mai de la même année. Des cinq romans choisis pour notre corpus, *Bonheur d'occasion* est celui dans lequel la thématique guerrière est la plus présente. En effet, ce thème traverse tout le roman et touche, de manière directe ou indirecte, la

⁶⁷ *ibid.*, p. 10.

⁶⁸ *ibid.*, p. 19.

⁶⁹ A. Boivin. « *La Guerre, Yes Sir! ou la guerre des autres* », p. 85.

⁷⁰ É. Nardout-Lafarge. « Stratégies d'une mise à distance : la Deuxième Guerre mondiale dans les textes québécois », p. 58.

plupart des personnages, qui semblent être plus au fait de l'actualité mondiale que ceux qui vivent en région isolée. Bien que la Deuxième Guerre mondiale prenne d'avantage de place dans le récit que dans les autres œuvres étudiées, les personnages ne sont pas exempts du sentiment d'éloignement provoqué par ce conflit. Tel que l'a démontré Yvan Lamonde dans son ouvrage, l'ambivalence entre les deux mères patries du Canada provoque chez les personnages de Roy, et surtout chez Azarius Lacasse, une confusion des sentiments par rapport à leur allégeance. Malgré qu'il ne soit pas un grand partisan de la Couronne britannique, Azarius défend l'Angleterre lorsque les hommes de la taverne des Deux records l'accusent d'être responsable de cette nouvelle guerre mondiale :

Faut pas se laisser envenimer contre l'Anguelterre non plus. J'ai pas grand amour, mais j'ai comme qui dirait du respect pour l'Anguelterre. On peut pas dire le contraire ; on a été aussi bien sous la gouverne de l'Anguelterre qu'on l'aurait été tout seul. Faut pas tout mettre sur le dos de l'Anguelterre. Et pour dire la vérité, l'Anguelterre avait pas plus le choix que la France dans l'affaire de Munich⁷¹.

Azarius est un des personnages qui semblent le mieux comprendre les enjeux de la guerre. Même si ce choix pousse le Canada à s'impliquer dans le conflit, il est d'avis que l'Angleterre n'avait d'autre option que de s'engager à vaincre l'Allemagne, non seulement pour ses propres intérêts, mais aussi pour « des raisons d'humanité ». Le père de la famille Lacasse ne trouve cependant pas beaucoup d'appuis, puisque les idéologies de la plupart de ses auditeurs vont dans le sens du « mythistoire de la guerre des autres ».

L'attachement des Canadiens français pour la France dont parle Élisabeth Armstrong est également présent dans le discours d'Azarius. À la taverne, lieu par excellence des discussions politiques du roman de Gabrielle Roy, ce dernier a l'occasion de discuter de ce qu'il ressent pour

⁷¹ G. Roy. *Bonheur d'occasion*, p. 48.

l'ancienne mère patrie. Il la compare alors au soleil et aux étoiles, c'est-à-dire que, même si elle est loin et inconnue, il sait qu'elle « jette de la lumière le jour pis la nuit⁷² » et que si elle périssait, « ça serait comme qui dirait aussi pire pour le monde que si le soleil tombait⁷³ ». Il est frappant de constater que ceux qui sont présents à la taverne, s'ils n'avaient pas appuyé Azarius dans ses propos sur l'Angleterre, se reconnaissent dans cette déclaration imagée. Tous ces hommes avaient en fait conservé « un mystérieux et tendre attachement pour leur pays d'origine⁷⁴ ». L'ambivalence des Canadiens français face à leur allégeance, qui caractérise le sentiment de coupure identitaire face aux conflits mondiaux, se voit ainsi résumée dans la pensée du personnage rêveur qu'est Azarius.

Le sentiment de coupure des personnages de *Bonheur d'occasion* se voit aussi renforcé, comme dans les autres romans du corpus, par l'éloignement géographique et par le fait que les pays où se déroule la guerre leur sont inconnus. Ces aspects se retrouvent notamment dans le discours de la mère Philibert, qui cherche à comprendre l'enrôlement d'Emmanuel Létourneau, un jeune homme du quartier : « [M]ais c'est loin, la guerre. Penses-tu que ça nous regarde tant que ça ? [...] Les Palonais, les Palonais! éclata la mère Philibert. C'est pas de not'monde ça⁷⁵ ». Le raisonnement semble facile pour cette restauratrice : la guerre est un conflit éloigné, les Canadiens français ne se reconnaissent aucun point commun avec ceux qui la font et ceux qui la subissent, ce n'est donc pas le devoir du Canadien d'aller défendre ces pays. Cette même scène présente également, à la manière des personnages de Louis Caron, les problèmes concrets que les habitants du Québec doivent affronter chaque jour. Ces problèmes sont rapportés par Boisvert, un ami d'enfance d'Emmanuel : « Des maisons qui brûlent, pis de la misère crasse, y en a drette autour de nous autres, tous les

⁷² *ibid.*, p. 341.

⁷³ *ibid.*

⁷⁴ *ibid.*

⁷⁵ *ibid.*, p. 60.

jours. [...] T'as pas besoin de courir loin pour en trouver⁷⁶ ». On se demande alors pourquoi aller aider les autres quand les habitants de son propre pays semblent avoir besoin d'autant, sinon plus d'aide, surtout dans un quartier comme Saint-Henri. Comme le mentionne Florence Tilch, peu importe le degré d'affection ou de ressentiment des personnages envers la France et l'Angleterre, « l'impression de faire un sacrifice pour " les autres " domine l'opinion publique représentée dans la fiction étudiée⁷⁷ ».

Pourtant, plusieurs des personnages de Gabrielle Roy s'engageront de manière volontaire dans l'armée canadienne, puisque cela leur permet de faire vivre leur famille et de retrouver une certaine sécurité dans un milieu où les emplois ne sont pas faciles à décrocher pour un Canadien français. De ce fait, on pourrait penser que les protagonistes ne se sentent pas aussi éloignés du conflit que les personnages des autres romans du corpus. Selon Isabelle Daunais, « pour ceux qui se sont engagés dans l'armée, le risque d'être envoyés au front ne saurait être nié. Mais ce risque ne suffit pas à les projeter, eux et leur famille, dans le tumulte du monde, qu'ils font tout, d'ailleurs pour tenir à distance lorsque parfois la guerre se présente à leur esprit de façon plus personnelle⁷⁸ ». Ainsi, bien que le roman de Gabrielle Roy intègre la guerre dans une proportion plus grande que ce qui a été donné à lire auparavant, ce thème reste une trame de fond que les personnages ne réussissent pas, ou se refusent, à comprendre dans son entièreté.

Si dans *La Guerre, yes sir!* les personnages canadiens-français voyaient la guerre comme un amusement pour les pays y prenant parti, dans le roman de Roger Lemelin, *Les Plouffe*, paru en 1948, les protagonistes réduisent le conflit aux proportions d'un spectacle, comme l'explique

⁷⁶ *ibid.*

⁷⁷ F. Tilch. *Récits de déserteurs et de volontaires. Enquête sur la configuration narrative de deux figures de l'imaginaire franco-québécois*, p. 204.

⁷⁸ I. Daunais. *Le roman sans aventure*, p. 97.

Nardout-Lafarge⁷⁹ : « Quelle série mondiale! Quel beau match! Battraient-on les records de la première Grande Guerre? On pouvait sans crainte allumer son cigare, manger son hot-dog, l'Atlantique et l'ombre de Monroe veillaient⁸⁰ ». L'univers social représenté dans le roman se caractérise donc par une indifférence par rapport à la guerre, un conflit que les personnages voient comme un divertissement, au même titre que s'ils regardaient une partie de baseball. Cette inconscience des risques et des enjeux de la guerre est d'ailleurs incarnée par le personnage de Guillaume, le cadet de la famille Plouffe : « J'haïrais pas aller à la guerre. Je me demande ce que je vaudrais à la carabine⁸¹ ».

Cette attitude des jeunes gens comme Guillaume indignait ceux qui se dressaient contre l'implication du Canada dans cette Deuxième Guerre mondiale. Les personnages qui tâchent le plus féroce de se tenir à distance de la guerre et des prises de conscience qu'elle peut apporter sont souvent, comme l'explique Florence Tilch, « ceux qui éprouvent le plus de difficultés à accepter les changements récents de leur société⁸² ». Le père de la famille Plouffe, Théophile, ainsi que le curé Folbèche sont les deux personnages du roman qui incarnent le mieux le sentiment de coupure en regard des conflits mondiaux. Contrairement à Azarius Lacasse, Théophile Plouffe ne ressent aucun respect pour la Couronne britannique. Il ne comprend pas l'attitude de ces concitoyens envers cette dernière et dénonce leur comportement teinté d'ambivalence : « Quand les Anglais restent chez eux, ils les montrent du doigt en disant que c'est la peste. Ça nous chante à l'année qu'on devrait être séparé de la Confédération, qu'on devrait être une sorte de petite France catholique. Le roi arrive, ils sont tout miel et traduisent le *God Save The King* en français⁸³ ».

⁷⁹ É. Nardout-Lafarge. « Stratégies d'une mise à distance : la Deuxième Guerre mondiale dans les textes québécois », p. 50.

⁸⁰ R. Lemelin. *Les Plouffe*, p. 251.

⁸¹ *ibid.*, p. 261.

⁸² F. Tilch. *Récits de déserteurs et de volontaires. Enquête sur la configuration narrative de deux figures de l'imaginaire franco-québécois*, p. 384.

⁸³ R. Lemelin. *Les Plouffe*, p. 133.

Théophile, ne reculant devant rien pour démontrer sa haine envers les Anglais, sera le seul à ne pas décorer sa maison du drapeau britannique lors de la visite royale. Comme l'explique Robert Viau, il n'est donc pas surprenant de voir qu'il n'a que faire de cette guerre étrangère menée par les « ennemis » des Canadiens français⁸⁴. C'est d'ailleurs le même genre de propos que l'on retrouve dans le discours du curé Folbèche, afin « d'inciter son monde à une confortable neutralité sans s'accuser de lâcheté⁸⁵ ».

La guerre est donc dans *Les Plouffe* comme dans les autres romans du corpus, une trame de fond pour présenter les enjeux qui animent le peuple québécois sur son propre territoire. Ainsi que l'explique Tilch, « [u]ne lecture strictement mélancolique de l'histoire et de la situation des francophones au Canada ne permet pas au curé Folbèche, ni au père Plouffe, de penser les enjeux de la Deuxième Guerre mondiale en dehors des termes de la survivance⁸⁶ ». C'est d'abord la difficulté d'un peuple à accepter la transition vers une autre époque qui est présentée dans cette œuvre de Roger Lemelin et la guerre agit seulement comme une instance contre laquelle les personnages peuvent se positionner.

Ces analyses ont montré que les romans québécois « parlent davantage des bouleversements de la guerre sur la société québécoise, de son impact, de ses répercussions sur les familles restées ici que de la guerre et de ses combats⁸⁷ », et qu'« elle demeure plus vaguement évoquée que montrée dans toute sa concrétude⁸⁸ », ainsi que le fait remarquer Valérie Beaulieu. Michel Biron et Olivier Parenteau le relèvent d'ailleurs dans un article sur la guerre dans la littérature québécoise : « Dans chacune de ces œuvres, la guerre ressemble à une fiction lointaine que

⁸⁴ R. Viau, *Le mal d'Europe : la littérature québécoise et la Seconde Guerre mondiale*, p. 175.

⁸⁵ R. Lemelin, *Les Plouffe*, p. 274.

⁸⁶ F. Tilch, *Récits de déserteurs et de volontaires. Enquête sur la configuration narrative de deux figures de l'imaginaire franco-québécois*, thèse de doctorat, p. 217.

⁸⁷ V. Beaulieu, *Figures du héros dans la représentation de la Seconde Guerre mondiale au Québec : redéfinitions et déplacements*, p. 22.

⁸⁸ *ibid.*

l'écrivain tente d'intégrer à la trame nationale⁸⁹ ». C'est précisément cette évocation, cette « fiction lointaine », cette action d'arrière-plan qui se passe en dehors de l'espace habité par les protagonistes que nous étudions dans les prochains chapitres afin d'identifier le rôle qu'elle joue dans les romans de notre corpus.

⁸⁹ M. Biron et O. Parenteau. « La guerre dans la littérature québécoise », p. 13.

Chapitre II : L'influence de la guerre sur la conscience qu'ont les personnages d'eux-mêmes

Dans le premier chapitre, nous retenions que les romans québécois du XX^e siècle offrent une représentation assez exacte du vécu des Canadiens français par rapport aux guerres mondiales. Plusieurs éléments du contexte historique expliquent le sentiment d'éloignement des francophones du Canada. Ces aspects se trouvent effectivement dans les discours et les pensées des personnages romanesques. Les conflits mondiaux, malgré l'incompréhension de plusieurs des protagonistes, n'en sont pas moins présents dans chacune des trames narratives des romans étudiés et dans la conscience qu'ont les personnages du monde et d'eux-mêmes. Comme l'affirme Élisabeth Nardout-Lafarge, « [l]e discours implicite que donne ainsi à lire la fiction ne renseigne pas seulement sur les positions idéologiques des écrivains étudiés, il s'inscrit, au niveau spécifique de la littérature, dans un processus plus vaste de redéfinition identitaire⁹⁰ ». Ce deuxième chapitre sera consacré au rôle joué par les guerres mondiales sur cette conscience identitaire. La guerre et la possibilité de l'enrôlement peuvent en effet être l'occasion pour les personnages de faire le point sur leur situation et d'évaluer les réussites, mais aussi les défaites qui les ont menés à un tournant de leur vie. Loin d'être passives, ces prises de conscience qu'apportent les conflits mondiaux poussent, et c'est là notre hypothèse, les personnages à agir. Confrontés au grand choc de la guerre, les protagonistes sont appelés, par la réflexion qu'elle impose, vers une forme d'aventure susceptible de les transformer.

⁹⁰ É. Nardout-Lafarge. « Stratégies d'une mise à distance : la Deuxième Guerre mondiale dans les textes québécois », p. 44.

2.1 La transformation du personnage de Nazaire à travers sa conscience de la guerre

Dans *L'Emmitouflé*, Louis Caron donne à lire des personnages qui ont tous été plus ou moins marqués par un conflit armé, que ce soit le shérif avec la Deuxième Guerre mondiale ou le narrateur, Jean-François, avec la guerre du Vietnam. Celui-ci affirme dans le roman, après avoir déserté l'armée pour éviter de participer au combat, qu'il « sai[t] aujourd'hui ce que l'idée de la guerre peut faire au cœur d'un homme⁹¹ ». L'idée d'une transformation par la guerre est déjà présente dans les propos du narrateur avant même qu'il ne connaisse l'histoire de son oncle Nazaire, personnage principal du roman. C'est d'ailleurs pour ce protagoniste, ayant déserté lors du premier grand conflit mondial, que la guerre aura le plus d'impact.

La première phase de changement pour Nazaire s'amorce lorsque les nouvelles de la Première Guerre mondiale commencent à parvenir aux gens de Nicolet par le biais des journaux. Comme il a été dit dans le premier chapitre, l'éloignement géographique et identitaire des Canadiens français par rapport aux conflits mondiaux les empêchait de bien comprendre la nature de ce conflit. Ces nouvelles ne provoquent cependant pas un sentiment d'incompréhension ou d'irréalité chez Nazaire, comme c'est le cas chez beaucoup de protagonistes du roman québécois, mais fait plutôt naître en lui l'angoisse d'avoir à participer, contre son gré, à un conflit armé. Les faits sont rapportés dans le roman par le père du narrateur, qui se rappelle que son frère et lui ne pouvaient évoquer la guerre qui faisait rage en Europe sans que Nazaire ne devienne extrêmement nerveux :

On discutait de ces choses-là mais on s'est vite aperçu qu'il ne fallait pas trop en parler devant Nazaire. Il devenait nerveux, il ne savait plus où se mettre, il se grattait la tête, il échappait sa ligne, il sursautait pour des riens, il avait peur, c'était évident. Assez qu'il fallait le réconforter, lui dire de ne pas s'en faire, qu'on était loin, nous autres, au

⁹¹ L. Caron, *L'Emmitouflé*, p. 52.

Canada, que l'hiver s'en venait et que la guerre ne s'étendrait jamais jusqu'au Canada pendant l'hiver⁹².

Sans être capable de situer le continent européen avec précision et de comprendre l'enjeu du conflit, Nazaire ressent déjà que cette guerre pourrait venir les toucher, même sur leurs terres isolées dans la campagne canadienne. Dans un extrait où ses frères tentent en vain de le rassurer sur le fait que la guerre ne se rendrait jamais sur leur territoire, Nazaire leur répond sans hésiter : « En tous cas si jamais la guerre vient jusqu'ici, vous pourrez toujours me chercher⁹³ ». Cette première référence à la désertion du personnage est révélatrice pour notre propos. Bien que ses frères lui assurent qu'ils sont en sécurité dans le village de Nicolet, il est possible de voir que le conflit mondial fait agir Nazaire. Il ne connaît pas les horreurs de la guerre, ne sait rien ou presque de ceux qui la mènent, mais il est toutefois résolu à se cacher pour une durée indéterminée, et ce à l'insu de ses proches, pour ne pas avoir à être impliqué dans ce conflit. L'oncle du narrateur n'est pourtant pas de nature lâche ou craintive. On peut notamment le constater lors de l'épisode du feu faisant rage au couvent, où il est le seul à être assez courageux pour affronter les flammes et tenter de sauver le curé demeuré à l'intérieur. Le père du narrateur est d'ailleurs formel à ce sujet, « Nazaire n'était pas un lâche. Pas un peureux non plus. Il n'avait qu'une peur, celle de la guerre. Pour le reste, il était comme tous les autres, un jeune homme de dix-sept ans, un peu timide peut-être, mais c'était comme ça dans ce temps-là⁹⁴ ». Bien qu'elle reste en trame de fond et qu'elle ne sera en aucun cas montrée directement, la guerre influence, dans ce cas-ci, le premier plan du récit en poussant Nazaire à agir. Sa désertion trouve en effet son origine dans cette aversion de tout ce qui touche de près ou de loin les conflits armés et les soldats. Cette peur est si intense qu'il prend conscience qu'il est prêt à tout

⁹² *ibid.*, p. 72.

⁹³ *ibid.*, p. 73.

⁹⁴ *ibid.*, p. 78.

abandonner, à affronter le froid et la solitude pendant plusieurs années, « vingt ans s'il le faut⁹⁵ », pour ne pas avoir à combattre. À première vue, il serait possible d'affirmer que Nazaire cherche à fuir l'aventure, celle qu'il serait à même de vivre s'il partait pour la guerre. La désertion semble en effet être un renforcement de l'idylle, plutôt qu'un appel vers l'aventure. Pourtant, l'emmitoufflement du protagoniste ne lui permettra pas de rester le même, d'intensifier son état idyllique, mais transformera, au contraire, « son cœur d'homme ».

Dans le cas précis de Nazaire, la transformation n'est pas seulement évoquée, elle est montrée tout au long du récit que fait son frère de ses années de désertion. Lorsque Nazaire prend conscience qu'il est prêt à tout pour éviter d'être impliqué dans cette guerre, il part sans en parler à personne, il se met « en route une nuit de septembre 1917, à pied, avec une grosse poche sur le dos⁹⁶ ». C'est à partir de ce moment que l'idylle prend fin pour le déserteur, que la guerre vient rompre l'équilibre qui menait sa vie.

Le récit fait par le père du narrateur permet d'observer que le conflit mondial de 1914 agit, sinon comme un objet de conscience, du moins comme une mesure sur laquelle Nazaire peut s'appuyer pour relativiser les épreuves qui parsèment sa route. Du découragement, il passe aussitôt à la satisfaction lorsqu'il réalise que son sort pourrait être pire s'il s'était engagé dans l'armée. C'est notamment le cas lorsqu'il revient à la solitude après avoir été mis au fait des émeutes de Québec :

Nazaire avait retrouvé sa cachette avec beaucoup de satisfaction. Le récit des événements de Québec lui avait inspiré la résolution de ne sortir qu'une fois la guerre bel et bien terminée, pas avant. Il prenait son mal en patience, comme on dit. Il s'était emmitoufflé tant qu'il avait pu et il se répétait sans cesse : J'aime cent fois mieux geler tout seul dans mon trou que d'avoir affaire aux soldats⁹⁷.

⁹⁵ *ibid.*, p. 133.

⁹⁶ *ibid.*, p. 92.

⁹⁷ *ibid.*, p. 132-133.

Pourtant, les conditions dans lesquelles se déroule sa fuite ne sont pas enviables. Le froid de l'hiver ne lui laisse pas une seconde de répit, les intempéries l'empêchent de sortir de sa cachette, ne serait-ce que pour aller faire ses besoins, et il doit rester constamment à l'affût des soldats qui se font un plaisir de trouver les déserteurs et de les amener au front à la première occasion. Ces épreuves ne le laissent d'ailleurs pas indemne. Lorsqu'une veuve, prise de pitié pour ce jeune homme, décide de l'héberger dans son grenier, Nazaire prend soudainement conscience de ce que ces mois de solitude ont fait de lui : « Les jours qui suivirent, Nazaire put mesurer à quel point les mois de l'hiver l'avaient ébranlé. Il avait des peurs soudaines, des terreurs incontrôlables. Il s'enfermait dans un silence inquiétant. [...] Il restait immobile pendant des heures, c'était comme s'il avait perdu toute intelligence⁹⁸ ». Et quand la veuve veut le reconforter en lui disant que la guerre va bientôt finir et que tout redeviendra comme avant, il répond sur un ton résolu qu'il « ne reviendr[a] plus jamais comme avant ! Jamais⁹⁹ » ! Le personnage est convaincu que la guerre l'a transformé et qu'il n'est pas possible de revenir en arrière pour réparer ce qui s'est brisé en lui. Pour reprendre les termes d'Isabelle Daunais au sujet de l'aventure, les personnages sont « emportés dans une situation existentielle qui les dépasse et les transforme, et, par cette expérience, [révèlent] un aspect jusque-là inédit ou inexploré du monde¹⁰⁰ ». En remplaçant le terme « monde » par « lui-même », il est possible de concevoir que le déserteur est amené à vivre, par le biais de la guerre, une aventure à son échelle. Les prises de conscience provoquées par les événements de 1914 à 1918 le poussent à réfléchir sur ce qu'il est prêt à abandonner pour éviter d'y participer et à éprouver des sentiments qui lui étaient inédits jusqu'à ce moment, tels que la peur, l'angoisse, la solitude, mais aussi l'amour, sans toutefois comprendre exactement ce dernier sentiment et la manière dont il s'est

⁹⁸ *ibid.*, p. 134.

⁹⁹ *ibid.*, p. 135.

¹⁰⁰ I. Daunais. *Le roman sans aventure*, p. 15.

développé : « C'est pour que tu saches quelle sorte d'homme j'étais devenu, caché dans la paille, quand mon histoire d'amour a commencé. J'étais tellement malheureux que ça s'est fait sans même que je m'en aperçoive, mon histoire d'amour. J'étais même pas capable de comprendre les choses simples de la vie¹⁰¹ ». C'est donc aussi en ce sens que la guerre agit comme une aventure pour le personnage : elle l'entraîne dans une situation existentielle qui le dépasse à un point tel que les situations les plus simples et les plus belles de la vie, comme son histoire d'amour, ne peuvent plus être reconnues d'emblée par Nazaire. Le changement dans sa conscience de lui-même qu'il aperçoit au début de la guerre se voit concrétisé par l'homme qu'il est devenu à la fin du conflit, lorsqu'il peut enfin sortir de sa cachette. Ainsi, la guerre, par la conscience qu'en a le personnage, agit sur le premier plan du récit pour le pousser à mener des actions et conduire des réflexions qui deviennent en fait la trame narrative de tout le roman.

2.2 L'appel de l'aventure chez Ovide Plouffe et Denis Boucher

Le premier chapitre a montré que la plupart des personnages présents dans *Les Plouffe* sont soit indifférents à la Deuxième Guerre mondiale, soit tellement opposés à la participation canadienne, comme c'est le cas de Théophile Plouffe et du curé Folbèche, que la guerre ne réussit pas à pénétrer leur conscience afin de les faire réfléchir sur eux-mêmes et sur le monde. Pourtant, même en restant une trame de fond, le conflit européen permet à certains personnages de faire le point sur leur situation et les pousse à voir ce qu'il pourrait leur apporter sur le plan personnel. C'est le cas d'Ovide Plouffe et de Denis Boucher. Guillaume Plouffe pourrait également être cité en exemple, puisqu'il s'est lui-même enrôlé et que le roman se termine sur une lettre de ce dernier racontant les

¹⁰¹ L. Caron, *L'Emmitoufflé*, p. 197.

horreurs vécues chaque jour à la guerre, mais ce personnage est plutôt de type insouciant. Même s'il prend conscience que la guerre n'est pas un jeu, ni une partie de baseball, le cadet des Plouffe semble encore trop immature pour se trouver transformé par sa participation aux conflits armés.

Au premier abord, Ovide Plouffe, amateur de musique classique et de théâtre, qui se veut un grand intellectuel, apparaît comme le personnage pour qui la trajectoire est la plus éloignée d'une participation à la Deuxième Guerre mondiale. Après un échec amoureux avec la provocante Rita Toulouse, le meilleur choix qui s'offre à lui est d'entrer au monastère, choix qu'appuient d'ailleurs fortement le curé Folbèche et sa mère. En effet, tous deux pensent qu'en temps de guerre, le meilleur moyen de s'abriter des soubresauts de l'Histoire est de demeurer en lieu sûr et rien ne vaut un endroit protégé par Dieu pour éviter de participer au conflit. Au moment où la guerre occupe de plus en plus de place dans le récit, Denis Boucher, rendant visite à Ovide au monastère, lui fait cependant prendre la décision d'en sortir pour un moment en fabulant une histoire selon laquelle Rita serait toujours intéressée par le jeune homme et ne cesserait de demander des nouvelles de lui. Le curé Folbèche, évidemment scandalisé par le choix d'Ovide, insiste pour connaître les raisons de son départ de ce lieu qui lui assurait toute la protection nécessaire. Ne pouvant admettre le principal motif de cette sortie, soit la même jeune fille provocante qui l'avait poussé à s'engager dans la vie monastique, il affirme que c'est pour ne pas que les gens pensent que c'est pour se sauver de la guerre qu'il est entré au monastère¹⁰². Cette affirmation, aussi fausse soit-elle, provoquera un changement dans la conscience qu'Ovide Plouffe a de lui-même. Son retrait d'une vie entièrement consacrée à la religion n'amène pas seulement le personnage à devoir se justifier de ce choix, mais entraîne également une perte de tous ses repères : « Un nouvel embarras venait se superposer à ceux qui le torturaient déjà. Qu'allait-il faire chez lui? [...] Au

¹⁰² R. Lemelin. *Les Plouffe*, p. 264-265.

monastère il y avait l'horaire, la vaisselle à laver, les planches à cirer, les offices religieux. Ici, rien, la flânerie vide, asséchante, sans but¹⁰³ ». Il réalise alors qu'il est « dur de se créer l'illusion d'un but¹⁰⁴ » dans un monde où les hommes s'engagent dans l'armée pour aller défendre leur mère patrie et que ceux qui restent doivent travailler pour gagner leur pain, qu'ils ont « des portes à ouvrir, des machines à faire démarrer¹⁰⁵ ». Confronté à ce nouveau contexte où l'enrôlement semble être la meilleure solution pour ceux qui ne savent plus en quoi consiste leur rôle dans la société, Ovide prend conscience qu'aux yeux de tous, et à ses propres yeux surtout, il a toutes les caractéristiques d'un lâche. S'étant toujours considéré comme le maître à penser de sa famille, Ovide est contraint, par cette réflexion sur lui-même engendrée par la possibilité de l'enrôlement, de se voir d'une manière inédite pour lui, soit comme un homme dépourvu de détermination et de courage.

Ce dur constat sur l'ampleur des défaites qui ont ponctué sa vie l'amène à revisiter les récents événements de manière théâtrale, habitude qui le force à se mettre en scène chaque fois qu'il a à surmonter une épreuve :

À la vérité, Ovide, une fois rendu à l'extrême bord de son angoisse, la nuit dernière, avait été pris de vertige devant le mélodrame de ses problèmes, et était tombé tête première, avec une naïveté de comédien, dans l'armée d'outre-mer. C'est le mélodrame d'ailleurs qui lui avait permis de souffrir toute sa vie sans aigreur. Dès que ses pensées tournaient en attitudes théâtrales, il ressentait un étrange bien-être, comme l'artiste s'accommode fort bien de ses douleurs devant l'œuvre qu'elles lui ont inspirée¹⁰⁶.

Dans l'optique de faire de sa vie une œuvre théâtrale, Ovide prend sur un coup de tête, ou plutôt d'angoisse, la décision de s'enrôler : « Ovide, devant ses spectateurs consternés, jouait le noble rôle du héros qui part secrètement pour la guerre, et il ne se sentait pas le cœur à manquer son

¹⁰³ *ibid.*, p. 275.

¹⁰⁴ *ibid.*, p. 275-276

¹⁰⁵ *ibid.*, p. 276.

¹⁰⁶ *ibid.*, p. 320.

effet¹⁰⁷ ». Malgré son désir de jouer les sauveurs pour la France, son physique ne le destinera pas à devenir soldat. Ainsi que l'écrit Nardout-Lafarge, « Ovide ne peut que mimer la guerre dont la réalité lui est interdite¹⁰⁸ », alors qu'elle était la seule option pour qu'il recouvre sa dignité. Accablé par ce refus, il est « forcé de reprendre l'identité de l'Ovide ordinaire avec tous ses problèmes angoissants¹⁰⁹ ».

Si Ovide Plouffe n'est pas en mesure de réaliser sa décision de s'enrôler, ce choix, étonnant étant donné la personnalité de ce personnage, est tout de même significatif sur le plan de la conscience. Même si l'aventure n'advient pas dans son cas – on apprend en effet à la fin du roman qu'il a finalement épousé Rita Toulouse et que leur vie conjugale n'est pas tout à fait à l'image de l'idée qu'il se faisait du bonheur – le contexte de la Deuxième Guerre mondiale pousse tout de même Ovide à se regarder pour la première fois comme un homme réel et non pas comme un personnage de théâtre. L'arrière-plan de la guerre agit d'une manière forte chez lui, l'obligeant à s'affranchir du rôle qu'il jouait depuis de nombreuses années et à affronter la vie dans toute sa simplicité, sans grande passion ni mélodrame, mais de façon plus réaliste que prévue.

Denis Boucher, bien qu'il ne fasse pas partie de la famille Plouffe, est un personnage important dans l'œuvre de Roger Lemelin, puisqu'il « marque le changement des valeurs que le roman se propose de représenter¹¹⁰ », ainsi que le soutient Élisabeth Nardout-Lafarge. En effet, du journaliste en devenir qui rêve d'écrire pour *L'Action chrétienne* au poste de correspondant de guerre qu'il décroche à la fin du roman, la trajectoire de ce personnage représente notamment le délaissement du clergé catholique par la société québécoise pour des valeurs plus modernes,

¹⁰⁷ *ibid.*

¹⁰⁸ É. Nardout-Lafarge. « Stratégies d'une mise à distance : la Deuxième Guerre mondiale dans les textes québécois », p. 51.

¹⁰⁹ R. Lemelin. *Les Plouffe*, p. 327.

¹¹⁰ É. Nardout-Lafarge. « Stratégies d'une mise à distance : la Deuxième Guerre mondiale dans les textes québécois », p. 50.

anticléricales et associées à l'américanité. Toujours selon Nardout-Lafarge, il est d'ailleurs « significatif que la guerre soit le facteur par lequel bascule l'ancien monde¹¹¹ ». Plusieurs causes sont à l'origine des nouvelles aspirations de Denis Boucher et des transformations sociales du Québec, mais l'implication du Canada dans le deuxième grand conflit mondial est sans contredit un moteur dans les deux cas.

Dès le début du roman, Denis est présenté comme un jeune homme ambitieux, « le regard tourné vers la Haute-Ville qu'il rêve de conquérir¹¹² », comme le relève Robert Viau. Puisque son environnement immédiat ne semble pas favorable à son épanouissement personnel et professionnel, il « cherche un terrain d'action pour se faire valoir¹¹³ ». Le jeune homme provient d'une famille et d'un milieu pour qui la religion catholique représente ce qu'il y a de mieux et de plus élevé dans la société. Il n'est donc pas étonnant de voir qu'afin de gravir les échelons, le premier réflexe du jeune homme est de se tourner vers une carrière de journaliste au sein de *L'Action chrétienne*. Denis Boucher sait que la société attend de lui qu'il devienne un ouvrier comme pratiquement tous les hommes qui l'entourent, mais il aspire à plus : « Denis ne gardait pourtant pas rancœur à la Société qui le traitait comme un individu négligeable, bon tout au plus à devenir ouvrier habile. Mais il visait plus haut. Il voyait dans la place de reporter un tremplin susceptible de le faire rebondir vers les cimes¹¹⁴ ». Pour décrocher cet emploi, le jeune homme a besoin que le curé Folbèche lui écrive une lettre de recommandation. Les agissements du journaliste en devenir, notamment le fait qu'il sympathise avec un pasteur protestant, laissent toutefois l'homme d'Église sceptique quant à son aptitude à écrire pour le journal qui, à l'époque, représentait la voix de la communauté religieuse dans la région de Québec. Plutôt que de se rétracter

¹¹¹ *ibid.*

¹¹² R. Viau. *Le mal d'Europe : la littérature québécoise et la Seconde Guerre mondiale*, p. 32.

¹¹³ *ibid.*

¹¹⁴ R. Lemelin. *Les Plouffe*, p. 68.

devant la réticence du curé à lui donner la lettre, Denis réalise qu'il est « prêt à se battre à armes égales, à feindre l'innocence, à berner ce vieux sermonneur, afin de mieux servir ses fins¹¹⁵ ». Il adopte par la suite l'attitude du parfait catholique et les opinions du clergé deviennent les siennes. Il obtient le poste, mais, au bout d'un certain temps, « fatigué du ton mielleux que le rédacteur en chef de *L'Action chrétienne* imposait à ses reportages¹¹⁶ », Boucher prend la décision de collaborer sous un pseudonyme au *Nationaliste*, un journal publiant des articles virulents sur des sujets et des opinions qui entrent souvent en contradiction avec ce que propose le clergé canadien. Un article publié dans ce journal au sujet du père de la famille Plouffe, n'ayant pas décoré sa maison lors de la visite royale à Québec, sera fatal non seulement pour Théophile, qui perd son emploi de typographe à *L'Action chrétienne*, mais aussi pour Denis qui se voit renvoyé des deux journaux pour lesquels il écrivait. Pour pratiquement tous les autres personnages du roman de Lemelin, ces congédiements auraient été suffisants pour qu'ils se réfugient dans l'idylle avec, comme seule ambition, l'envie de se retrouver à l'abri de toutes péripéties pouvant affecter ce qui leur reste de confort. C'est notamment le cas de Théophile Plouffe qui, bien qu'il tente en vain de se battre pour regagner son poste, se transforme en un vieillard paralytique ayant pour seule occupation de regarder les passants vivre leur vie depuis son balcon. Denis Boucher se démarque des autres protagonistes par son ambition grandissante à chaque épreuve qu'il rencontre sur son chemin.

Sa double mise à pied coïncide, dans *Les Plouffe*, avec le moment où la Deuxième Guerre mondiale éclate. À partir de ce moment, le lecteur est à même de voir un Denis Boucher transformé par les malheurs qui lui sont arrivés, ne comptant plus que sur lui-même pour se sortir de cette impasse. Lorsque le curé Folbèche, atterré par les nouvelles de la guerre, supplie le jeune journaliste de l'aider à défendre la population catholique et française « contre les menées britanniques pour

¹¹⁵ *ibid.*, p. 60-61.

¹¹⁶ *ibid.*, p. 149.

[l']enrôler et [l']exterminer¹¹⁷ », celui-ci, pour une des premières fois, parvient à s'opposer verbalement aux propos de l'homme d'Église. Comme l'écrit Nardout-Lafarge, « la guerre représente aussi l'affrontement avec l'autorité qui permet à l'individu de se reconstruire¹¹⁸ ». C'est en envisageant ce que la guerre peut lui offrir comme avenir que le jeune homme réussit à confronter le curé et à s'émanciper des idéologies qui lui ont dicté sa trajectoire jusqu'à présent. Il apparaît alors sous un nouveau jour, puisque c'est en homme confiant et rempli d'assurance envers ses agissements qu'il s'adresse au curé Folbèche :

C'est pour la race que j'ai attrapé ça. Non seulement les nationalistes ne m'ont pas défendu, mais ils m'ont dénoncé, les lâches. *L'Action chrétienne* m'a mis à la porte, et vous m'avez reproché mon audace quand vous la pensiez inutile. Eh bien! C'est fini. Mon parti politique, maintenant, c'est moi. Ce qui m'intéresse, c'est de me tailler un avenir. Un monde nouveau commence et je serai avec les forts¹¹⁹.

Comme le point de départ de cette conversation est l'entrée en guerre du Canada dans le conflit européen, il apparaît évident que le « monde nouveau » auquel fait référence Denis Boucher est celui du contexte guerrier, où tous les revirements de situation sont désormais possibles. Cette affirmation laisse aussi entendre qu'il ne compte plus sur aucune autre pensée que la sienne pour assurer sa réussite. Au contraire du curé Folbèche et de la majorité des Canadiens français qui craignent les conflits, Denis n'est pas accablé par l'éclatement de la Deuxième Guerre mondiale. Il la voit plutôt comme l'occasion tant attendue d'élever son rang dans la société qui l'avait maintenu toute sa vie à un niveau qu'il considère inférieur à son potentiel :

La catastrophe mondiale, au lieu de l'abattre, ouvrirait de larges et mystérieuses avenues à son ambition. Son instinct pressentait la disparition de milliers d'hommes en place, un chambardement économique formidable, une moisson d'avantages dont il saurait

¹¹⁷ *ibid.*, p. 253.

¹¹⁸ É. Nardout-Lafarge. « Stratégies d'une mise à distance : la Deuxième Guerre mondiale dans les textes québécois », p. 50.

¹¹⁹ R. Lemelin. *Les Plouffe*, Montréal, Éditions la Presse, 1973 [1948], p. 253.

bien cueillir sa part. Les barrières économiques et sociales qui l'avaient gardé prisonnier étaient ouvertes : les gardiens étaient occupés à se sauver ou à se tuer. Enfin la grande aventure lui ouvrait les bras¹²⁰.

Les Canadiens français, en s'opposant à la conscription et à l'implication du Canada dans le conflit mondial, font tout ce qui leur est possible de faire pour que le Québec soit, encore une fois, à l'abri des événements historiques, pour que l'idylle se perpétue. Denis Boucher se distingue d'eux, puisqu'il n'est pas effrayé par le changement, mais plutôt excité par l'imminence des nouveaux défis qu'il sera à même de relever.

Il est d'ailleurs significatif que le jeune homme voie la guerre comme une « grande aventure ». On pourrait penser qu'il avait en tête la même définition de l'aventure qu'Isabelle Daunais présente dans son essai, c'est-à-dire que cet événement changera le cours de sa vie, en ouvrant « de larges et mystérieuses avenues à son ambition ». Si ces nouveaux chemins semblent mystérieux, c'est que le conflit lui permet de les envisager pour la toute première fois. Ces avenues sont donc, pour lui, inédites. Une des grandes caractéristiques du roman, selon Daunais, « est de mettre en scène des personnages confrontés à la disparition des valeurs et des repères dont ils croyaient qu'ils définissaient le monde¹²¹ ». Le personnage de Denis Boucher représente cette caractéristique. Tout comme dans la définition de l'essayiste, il « pensait habiter un monde qui l'accueillait ou pouvait l'accueillir, dont il maîtrisait les codes et les signes, mais ce monde se dérobe à lui pour laisser la place à un monde tout différent¹²² ». Ainsi que l'affirme Mireille Véronneau-McArdle, « son avenir comme correspondant de guerre incite Denis à croire que la classe sociale à laquelle il appartient peut se libérer de ses sources de domination¹²³ ». Le

¹²⁰ *ibid.*, p. 254.

¹²¹ I. Daunais. *Le roman sans aventure*, p. 210.

¹²² *ibid.*, p. 211.

¹²³ M. Véronneau-McArdle. *Prémices de la Révolution tranquille dans Les Plouffe de Roger Lemelin : Religion et politique*, p. 81.

cheminement de Denis n'est donc pas seulement un reflet du Québec de 1939-1945, mais serait aussi un exemple probant où la guerre agit d'une manière assez forte pour appeler un personnage vers l'aventure, le sortir de l'idylle et l'amener à se voir lui-même comme un homme parmi « les forts », qui n'a besoin de personne d'autre que lui-même pour arriver à ses fins.

2.3 Le rappel de l'aventure chez Albert Chabrol

Comme nous l'avons souligné dans le premier chapitre, la Première Guerre mondiale ne semble être qu'une trame de fond pour les personnages du roman de Ringuet. L'auteur en parle peu, si ce n'est pour montrer que la réalité paysanne importe beaucoup plus aux protagonistes que le conflit européen. Pourtant, il influence considérablement la vie d'un des personnages secondaires, soit Albert Chabrol, l'employé breton d'Euchariste Moisan. Ce personnage n'est certes pas un Canadien français, mais il soulève justement un autre aspect de la conscience des personnages sur eux-mêmes que la guerre peut apporter.

Le narrateur de *Trente arpents* présente Albert comme un « étranger s'éta[nt] un jour arrêté devant la maison inconnue dont il avait pensé qu'elle allait être la cent unième maison du refus, alors que l'attendaient là le gîte et le travail¹²⁴ ». De simple visiteur qui avait cogné un jour à la porte d'Euchariste, Albert est devenu l'employé qui a apprivoisé le mode de vie de la ferme, mais qui, surtout, s'est familiarisé avec les Moisan. Malgré les nombreuses années passées à vivre sous le même toit et à entretenir les mêmes trente arpents, l'employeur n'a cependant « jamais pu se libérer d'une certaine défiance vis-à-vis de cet homme anormal, puisque libre d'attaches à un lieu, à un sol déterminés¹²⁵ ». Aux yeux d'Euchariste, Albert semble un homme affranchi et souverain,

¹²⁴ Ringuet. *Trente arpents*, p. 115.

¹²⁵ *ibid.*, p. 116.

ne possédant aucune attache, ni pour les gens qu'il a côtoyés dans son passé, ni pour sa patrie, la France, qu'il a désertée « pour ne pas être soldat¹²⁶ ». Ayant abandonné, pour ainsi dire, l'aventure qu'aurait pu être pour lui le métier de soldat, le Breton est venu se réfugier dans l'idylle québécoise, là où l'Histoire ne saurait le rattraper jusque dans les champs d'Euchariste Moisan.

Au grand étonnement de son employeur, les premières nouvelles de la guerre qui parviennent jusque dans le village de Saint-Jacques-l'Ermitte ébranlent Albert, même s'il essaie d'agir comme si ce qui se passe dans son pays d'origine ne le concerne pas : « D'abord ce n'est pas possible, c'est trop stupide. Et puis, si c'est vrai, ça ne durera pas deux mois. En tout cas... En tout cas, moi, je suis canadien. Je suis canadien depuis douze ans ; ça ne me regarde pas. Et puis... et puis... j'm'en fous, vous m'entendez¹²⁷ »? Cette citation tirée d'un dialogue avec la famille Moisan sur les événements européens montre une première prise de conscience de lui-même chez Albert Chabrol. En effet, le conflit l'amène à réfléchir à son appartenance au sol canadien en comparaison avec celle qu'il ressent envers la France. Bien qu'il affirme s'en « foutre », puisqu'il est canadien depuis douze ans, on peut tout de même percevoir, par la ponctuation et par l'hésitation palpable dans ses propos, que la guerre ne le laisse pas aussi indifférent qu'il le souhaiterait. Le narrateur relate d'ailleurs le changement dans l'attitude du Breton à mesure que le conflit évolue :

Mais, venu le temps de battre le grain, Albert n'y était plus. Lui, qui jamais ne prenait un journal, s'était mis à suivre les événements de là-bas, d'abord avec un air intéressé quand on sut les premiers succès des Alliés dans les vallons d'Alsace. Puis, à chaque dépêche qui laissait deviner l'avance allemande à travers les affirmations de victoires, il avait haussé les épaules comme pour jeter bas un sac trop lourd¹²⁸.

¹²⁶ *ibid.*, p. 139.

¹²⁷ *ibid.*

¹²⁸ *ibid.*, p. 141.

C'est donc en sol canadien que l'aventure s'amorce pour Albert. Par le biais des journaux, la guerre devient une réalité capable de « toucher au fond d'une calme paroisse du Québec, un homme paisible qui jamais pourtant n'avait apparemment souhaité de mal à âme qui vive, qui jamais n'avait désiré la terre ni la maison du voisin¹²⁹ ». La décision – ou l'obligation morale – de partir semble être soudain la seule action possible pour Albert, puisque la transformation de la conscience qu'il a de lui-même a déjà débuté et qu'elle est irréversible. En effet, « le contact avec la réalité se charge de lui apprendre qu'il était dans l'erreur¹³⁰ » en croyant qu'il serait totalement libre en venant s'installer au Canada. Ainsi que le soutient Isabelle Daunais, « la conscience qu'il appartient à un monde plus vaste finit par le rattraper¹³¹ ». À partir de ce moment, Albert ne peut concevoir l'idée de demeurer tranquillement ici, alors que d'autres hommes meurent pour l'avenir de son pays. Il ne comprend d'ailleurs pas comment Euchariste et tous les autres Canadiens français peuvent être totalement indifférents face à ce conflit. Bien que Ringuet décide de ne pas suivre le Breton dans l'aventure que sera pour lui la guerre, il apparaît évident que, « [p]our lui, l'idylle aura été ce qu'elle est "normalement" : une parenthèse, longue, sans doute, puisqu'il sera resté de nombreuses années en exil, mais tout de même amenée, comme toutes les parenthèses, à se refermer¹³² ». La Première Guerre mondiale ne transforme certes pas le monde présenté dans *Trente arpents*, mais il est possible d'affirmer qu'elle provoque une aventure à l'échelle du personnage d'Albert, puisqu'elle transforme la vision qu'il a de lui-même et de son « devoir à l'égard de la France, étroit et abstrait d'abord, puis concret et élargi aux descendants de la race française, accepté par Albert, ignoré par Euchariste¹³³ », comme l'écrit Micheline Cambron.

¹²⁹ *ibid.*

¹³⁰ I. Daunais. *Le roman sans aventure*, p. 210.

¹³¹ *ibid.*, p. 73.

¹³² *ibid.*, p. 73-74.

¹³³ M. Cambron. « Le discours sur la Grande Guerre : demande d'histoire », p. 28.

2.4 Du rêveur au soldat : Azarius Lacasse et sa conscience de lui-même transformée par la guerre

Dans le premier chapitre, nous avons présenté *Bonheur d'occasion* comme le roman de notre corpus qui exploitait le plus la thématique guerrière. En effet, pour plusieurs des personnages, la Deuxième Guerre mondiale agit comme une forme de salut, susceptible de les sortir de la misère du chômage. Le conflit amène également des changements dans la conscience qu'ont les protagonistes de leurs propres capacités. Que ce soit Jean Lévesque, qui voit la guerre comme « une chance vraiment personnelle, sa chance à lui d'une ascension rapide¹³⁴ », ou Eugène Lacasse qui, après s'être enrôlé, se voit lui-même comme « la jeunesse vaillante et combative en qui l'âge mûr, la vieillesse, les faibles, les irrésolus ont placé leur confiance¹³⁵ », la possibilité de combattre transforme le regard que ces personnages portent sur eux-mêmes et leur permet d'espérer un avenir qui semble prometteur.

C'est cependant parce que « la Deuxième Guerre mondiale prend une dimension différente de celle qui est exprimée à travers les autres personnages¹³⁶ », comme l'explique Philippe Tessier, que nous aborderons l'influence de la guerre sur la conscience qu'Azarius Lacasse a de lui-même. En effet, la guerre et la solution de l'enrôlement sont l'occasion, pour ce père de famille, de faire le point sur sa situation et de mesurer l'ampleur des misères et des défaites qui ont ponctué sa vie, jusqu'à le mener « au boutte des bouttes¹³⁷ », mais elle lui permet également « de combler ses désirs intérieurs, d'exprimer sa condition d'homme moderne¹³⁸ ».

¹³⁴ G. Roy, *Bonheur d'occasion*, Montréal, p. 40.

¹³⁵ *ibid.*, 279.

¹³⁶ P. Tessier, *Significations sociales de la paresse dans Le Survenant et Bonheur d'occasion*, p. 103.

¹³⁷ G. Roy, *Bonheur d'occasion*, p. 426.

¹³⁸ P. Tessier, *Significations sociales de la paresse dans Le Survenant et Bonheur d'occasion*, p. 103.

Dès le début du roman, Azarius est perçu comme un homme rêveur, n'ayant pas perdu la vitalité et sa jeunesse malgré les difficiles années qui l'ont empêché de faire vivre sa famille nombreuse en travaillant de son métier de menuisier. La jeunesse d'Azarius est non seulement liée au corps, mais aussi à l'esprit, qu'il a réussi à conserver : « Cet homme n'était pas seulement resté jeune au physique, mais il avait gardé une incurable, naïve confiance dans le bien¹³⁹ ». C'est aussi le personnage qui, nous l'avons relevé dans le premier chapitre, garde le plus d'attachement pour la France et voit la guerre comme une croisade « pour des raisons d'humanité », préférant ne pas considérer que les pays qui se sont joints au conflit le font également par intérêt. La guerre, qui révèle le côté idéaliste d'Azarius, lui fait aussi prendre conscience que, s'il avait à recommencer sa vie, il ne choisirait peut-être pas un métier de la construction, milieu difficile pour les ouvriers au tournant des années 1940. Lorsqu'il entend un maçon affirmer que « [l]es affaires reprennent [...], mais surtout dans la mécanique de guerre. Ça, c'est une vraie bonne ligne de nos jours. Moi, si c'était à recommencer, c'est là-dedans que je me mettrais¹⁴⁰ », Azarius, qui à la taverne des *Deux records* n'a de cesse de parler de son métier de menuisier comme du meilleur emploi à exercer, change tout à coup d'avis et remet en question son désir de ne vouloir exercer que ce métier. La conversation avec le maçon le laisse nostalgique du bonheur qu'il avait à travailler et Azarius entame une longue réflexion sur la trajectoire qui l'a mené à devenir un chômeur dédaignant tout emploi qui n'est pas relié à la construction : « Alors ce chômeur qu'il était chercha à renouer connaissance avec l'autre, celui qui souffrait encore de sa déchéance et ne voulait pas le montrer¹⁴¹ ». Azarius laisse les souvenirs remonter à la surface – des souvenirs présentant une accumulation de mauvais choix, de dettes et de manques de chance – lui faisant ainsi souhaiter une

¹³⁹ G. Roy, *Bonheur d'occasion*, p. 50.

¹⁴⁰ *ibid.*, p. 172.

¹⁴¹ *ibid.*, p. 181.

évasion qui « le surprendrait un homme libre, sans liens, sans soucis, sans amour¹⁴² ». Il est révélateur que ce changement dans la conscience qu'il a de son travail et de lui-même s'amorce en comparant son ancien travail à celui que peut lui offrir la guerre. On comprend que le salut – et la liberté, semble croire Azarius – qu'offre le conflit aux jeunes hommes du quartier ne laisse pas le père de famille indifférent. C'est désormais « à chaque instant du jour et de la nuit qu'il mesurait sa faillite¹⁴³ ». Le personnage naïf et confiant envers ce que l'avenir peut lui apporter disparaît pour laisser place à un homme trop conscient de sa situation pour demeurer assis à ne rien faire. La possibilité de l'enrôlement, pour reprendre les termes d'Isabelle Daunais¹⁴⁴, emporte le personnage d'Azarius dans une situation existentielle qui le dépasse et le transforme, et le monde ne peut plus être perçu de la même façon, aussitôt le changement amorcé. Il prendra ainsi, sans en discuter avec ses proches, la décision d'aller combattre en sol européen.

Azarius, pour la première fois depuis de nombreuses années, veut faire partie des « forts ». S'il affirme à sa femme que le seul but de son enrôlement est de subvenir aux besoins de sa famille, c'est davantage la quête d'un sentiment d'accomplissement personnel et de liberté qui le guide. L'armée s'avère la solution idéale pour concilier son devoir de père et ses désirs d'évasion¹⁴⁵. Il est possible d'affirmer que la Deuxième Guerre mondiale est, à l'échelle du personnage, une aventure, puisqu'elle le transforme et lui permet de se voir d'une manière inédite. Azarius délaisse sa vision rêveuse du monde pour regarder enfin en face les défaites qui ont ponctué sa vie. La guerre, qui a engendré cette prise de conscience, sera également le moyen d'arrêter sa déchéance et de repartir du bon pied. La métamorphose du personnage se poursuit d'ailleurs après l'annonce de son enrôlement et Emmanuel, se trouvant à la gare pour le départ des soldats, en est un témoin

¹⁴² *ibid.*, p. 183.

¹⁴³ *ibid.*, p. 324.

¹⁴⁴ I, Daunais. *Le roman sans aventure*, p. 15.

¹⁴⁵ P. Tessier. *Significations sociales de la paresse dans Le Survenant et Bonheur d'occasion*, p. 31.

privilegié : « Mais cet homme paraissait aujourd'hui à peine plus âgé que lui-même, songeait Emmanuel. Une vigueur émanait de lui, presque irrésistible. Tout simplement, il était devenu enfin un homme ; et de l'éprouver lui donnait une joie sans mesure¹⁴⁶ ». Comme l'explique Philippe Tessier, « [t]out à coup, il n'est plus un "grand parleur, petit faiseur" jugé par la rumeur sociale. Il agit et révèle sa nature profonde grâce à l'uniforme¹⁴⁷ ».

2.5 La déchéance d'Henri

Le personnage de Roch Carrier qui voit le plus sa conscience de lui-même transformée par le deuxième conflit mondial est sans contredit Henri, le mari d'Amélie, qui, après s'être enrôlé, profite d'une permission pour désertre et se cacher dans le grenier de sa maison. Ce protagoniste est particulier pour notre propos, puisque c'est le seul qui a vécu la guerre de manière directe. L'aventure, c'est-à-dire la transformation du personnage qui l'amène à avoir une perception nouvelle du monde, n'advient toutefois pas sur le front, mais plutôt à son retour, par la conscience qu'il se fait de la guerre, par la compréhension de ce qu'il a perdu pendant son absence et par la peur d'avoir à retourner se battre. Il est d'ailleurs frappant de remarquer que, contrairement à Azarius Lacasse par exemple, la transformation de la conscience du personnage n'est pas ici le fruit d'une longue réflexion. En effet, le temps du roman s'étendant sur tout au plus quarante-huit heures, la vision qu'Henri a de lui-même change subitement, ce qui le pousse à poser des actions de manière impulsive.

Dès le début du roman, il est possible d'observer que si ce personnage retient une chose de ce conflit, c'est que depuis qu'il fait rage en Europe, la justice a disparu des mœurs. Henri en vient

¹⁴⁶ G. Roy. *Bonheur d'occasion*, p. 433.

¹⁴⁷ P. Tessier. *Significations sociales de la paresse dans Le Survenant et Bonheur d'occasion*, p. 103.

à ce constat lorsqu'il comprend qu'Amélie l'a remplacé par un autre déserteur, Arthur, et qu'il n'a maintenant plus sa place d'homme de la maison ni dans le lit conjugal, ni dans le cœur de ses enfants. Tapi dans son grenier, Henri ne peut qu'envier Corriveau, le soldat revenu au village dans un cercueil, qui lui au moins n'a plus conscience de toutes ces injustices : « Depuis cette tabernacle de guerre, il n'y a plus de justice, geignait-il, la tête pendant dans l'ouverture de la trappe. Ce n'est jamais mon tour. J'aurais dû finir comme Corriveau. Corriveau ne voit plus rien¹⁴⁸ ». Pourtant, dans les premières heures du récit, Henri se montre certes déçu du comportement de sa femme envers lui, mais il semble s'acclimater à sa nouvelle réalité. La transformation du regard qu'il porte sur lui-même s'amorce vraiment lors de la soirée de prières organisée pour dire un dernier adieu au jeune soldat tué à la guerre, soirée où Amélie a choisi Arthur pour l'accompagner, laissant Henri dans son grenier. Considérant qu'il était trop dangereux pour un déserteur de se montrer en présence de soldats anglais, Henri, qui n'est pas sans savoir que son rival est en fait le préféré de sa femme, sent alors l'angoisse l'envahir et comprend que le monde auquel il appartenait avant son départ n'est plus :

Sous sa peau, dans sa chair, les picotements de son angoisse le tourmentaient; il aurait eu besoin de se gratter, de se griffer jusqu'au sang. Il ne se pardonnait pas d'être un homme caché au fond d'un grenier glacial, un homme à qui on avait pris sa femme et qui craignait que l'on vînt l'arracher à ce trou noir où il avait peur, où il se détestait, pour l'amener de force à la guerre¹⁴⁹.

Jamais Henri ne remet en cause, par exemple, les agissements de sa femme pendant son départ, elle qui n'a pourtant pas cru bon de conserver pour son mari la place d'homme de la maisonnée. Tous ses tourments sont attribuables à la guerre et il l'affirme d'ailleurs un peu plus tard au cours de cette même nuit, alors qu'il est de plus en plus angoissé dans la noirceur de son grenier :

¹⁴⁸ R. Carrier. *La Guerre, yes sir!: la trilogie de l'âge sombre*, p. 17.

¹⁴⁹ *ibid.*, p. 95.

Toutes les nuits, il était torturé par cette même idée : sa femme n'était plus la sienne, sa maison n'était plus la sienne, ni ses animaux, ni ses enfants qui tous appelaient Arthur : papa. Il jurait contre la guerre, il rassemblait ensemble tous les jurons qu'il connaissait, il en inventait qui remontaient du fond de son cœur, et il les lançait contre la guerre. Il haïssait de toute son âme la guerre¹⁵⁰.

Bien que l'on puisse penser que la désertion d'Henri consiste en un retour vers l'idylle, puisqu'elle le pousse à faire pratiquement le mort au fond d'un grenier, dans ce cas-ci, elle est plutôt synonyme d'aventure. En effet, la trajectoire d'Henri et, plus précisément, la dernière citation, s'apparentent au récit d'un paradis perdu dont parle Daunais dans *Le roman sans aventure*. Le déserteur devient alors « le personnage [qui] pensait habiter un monde qui l'accueillait ou pouvait l'accueillir, [...] mais ce monde se dérobe à lui pour laisser place à un monde tout différent, qu'il ne peut contempler [...] sans le mesurer à l'aune de ce qui a disparu¹⁵¹ ». Pris d'angoisse devant l'ampleur de sa déchéance, ses pensées s'entremêlent et il en vient à ne plus discerner le vrai du faux. Dans un demi-sommeil, il s'imagine que tout le village entre et sort du cercueil du jeune soldat. Carabine à la main, puisque ses divagations sèment chez lui la peur d'un danger imminent, c'est dans un état second qu'il décide de se rendre vers la maison des Corriveau pour rejoindre les autres villageois : « Henri avait couru vers la maison d'Anthyme, poursuivi par le cercueil de Corriveau qui le suivait comme un chien affamé dans la nuit¹⁵² ». Le lecteur est alors à même de comprendre, par le fait qu'il est impossible d'être poursuivi par un cercueil, que le personnage est aux prises avec des hallucinations qui déforment la réalité. Se croyant en danger et à la merci de tous, Henri tue finalement un des soldats anglais chargés de rapatrier le cercueil du défunt. Il avait cru ce soldat prêt à l'arrêter pour le ramener à la guerre et cette menace fût suffisante pour qu'Henri n'hésite pas à se servir de son arme.

¹⁵⁰ *ibid.*, p. 96.

¹⁵¹ I. Daunais. *Le roman sans aventure*, p. 210.

¹⁵² R. Carrier. *La guerre, yes sir! : la trilogie de l'âge sombre*, p. 109.

Par les éléments qui la relie directement à celle dont parle Isabelle Daunais dans son essai, il est possible d'affirmer que même si elle se fait sous le signe de la déchéance, l'aventure advient dans la conscience que le déserteur a de lui-même. Elle n'est certes pas positive, mais elle sort du moins le personnage de l'idylle qu'aurait pu être pour lui la désertion. Bien que le conflit demeure en définitive au second plan dans la trame narrative du roman, la guerre et la conscience que le personnage a de celle-ci agit de manière assez forte chez lui pour qu'elle le pousse à poser des actions, une en particulier, qui influencera considérablement le dénouement du roman.

2.6 Conclusion

En définitive, ce chapitre avait pour but de montrer que, malgré sa place en second plan dans chacune des œuvres étudiées, la guerre réussit à s'immiscer dans la conscience des personnages pour transformer la vision qu'ils ont d'eux-mêmes. Ces analyses ont aussi montré que, chez certains d'entre eux, les conflits agissent d'une manière assez forte pour les pousser à agir, et ainsi à changer le cours du récit. Les actions engendrées par une réflexion sur la guerre et sur eux-mêmes peuvent être de diverses natures. En effet, si, chez Nazaire, les échos qui lui parviennent d'Europe provoquent sa désertion, Albert Chabrol, l'employé breton d'Euchariste Moisan, prend plutôt la décision de retourner dans son pays afin de défendre sa mère patrie. Chez d'autres protagonistes, la guerre est aussi une opportunité, un tremplin vers un avenir prometteur. C'est notamment le cas de Denis Boucher, qui n'attendait que le désordre social provoqué par la guerre pour saisir sa chance de s'élever dans la société, et d'Azarius Lacasse, pour qui l'armée sera une forme de salut lui permettant de sortir sa famille de la misère, tout en comblant ses désirs de liberté et d'évasion.

Finalement, la guerre peut aussi mener à des décisions plus impulsives, tel l'enrôlement manqué d'Ovide Plouffe ou le meurtre du soldat anglais par Henri, le personnage du roman de Roch Carrier.

Si les actions engendrées sont différentes dans chacun des cas, certains éléments sont communs à tous les personnages étudiés dans ce chapitre. On peut d'abord noter la nature irréversible des changements provoqués par leur réflexion sur la guerre et sur eux-mêmes. Une fois la transformation amorcée, les protagonistes sont amenés à se percevoir d'une manière nouvelle qui est sans retour. Azarius, par exemple, ne peut plus fermer les yeux sur toutes les défaites qui ont marqué sa vie maintenant qu'il les voit par le biais du conflit, pas plus que Nazaire ne peut imaginer une vie sans crainte, ni continuer de croire que la vie peut advenir sans complication, puisque la guerre a affecté à jamais « son cœur d'homme ». Le personnage d'Albert Chabrol serait, en ce sens, l'exemple le plus probant de cette nature irréversible des changements. En effet, même lorsqu'il essaie de se convaincre lui-même qu'il n'est pas concerné par les événements qui se déroulent sur le continent européen, une fois la prise de conscience qu'il appartient en fait à un monde plus vaste amorcée, il ne peut plus échapper à l'appel de l'aventure.

La solitude des personnages lors de la période de changements qui s'opère en eux est également un aspect que nous retenons de nos analyses. Leur aventure est davantage individuelle que sociale ou collective. C'est toujours en se coupant des autres que le personnage réussit à prendre conscience des transformations internes ou externes qui le poussent à se percevoir d'une manière différente, nouvelle. Ovide Plouffe réalise qu'il est difficile de « se créer l'illusion d'un but » dans un monde en guerre lorsqu'il se retrouve seul, alors que tous les gens qui l'entourent ont un travail ou une famille dont s'occuper. De la même manière, c'est en se retrouvant seul dans son grenier qu'Henri s'aperçoit de tout ce qu'il a perdu en partant pour la guerre et qu'il perd ensuite la seule chose qui lui restait, sa raison.

Finalement, la dimension inachevée ou suspendue de l'aventure pour chacun des protagonistes étudiés est également un aspect qui relie les analyses que nous avons présentées. L'aventure, bien qu'évoquée, n'est presque jamais montrée dans son entièreté ou dans son aboutissement, sa clôture. Les déserteurs restent déserteurs : Henri n'est pas présenté comme un homme affranchi à la fin du roman de Roch Carrier et Nazaire, malgré son âge avancé, déserte une fois de plus lorsqu'il entend les rumeurs d'une nouvelle guerre. Dans *Les Plouffe*, Ovide, bien que sa vision de lui-même soit transformée et qu'il se regarde pour la première fois comme un homme et non comme un personnage de théâtre, fait en définitive un mariage banal avec Rita Toulouse. Les romanciers ne suivent pas non plus les protagonistes qui s'engagent dans l'armée, que ce soit Albert Chabrol, Eugène et Azarius Lacasse ou Denis Boucher. Cet inachèvement de l'aventure est sans doute lié à la solitude des personnages qui l'expérimentent. Les romans parviennent à mettre en scène un début d'aventure, son amorce, mais ils ne vont pas jusqu'à suivre cette aventure, à entrer dans celle-ci. Autrement dit, la guerre n'échappe pas à sa position de second plan, l'aventure « réelle » qu'elle engage reste elle aussi comme dans un second plan.

Chapitre III : L'influence des grands conflits mondiaux sur les relations sociales des protagonistes

Si le deuxième chapitre a montré que la guerre joue un rôle important dans les transformations de la conscience qu'ont les personnages d'eux-mêmes, celui-ci aura pour objectif d'analyser l'influence des conflits mondiaux sur les rapports à autrui qu'entretiennent les personnages. Ainsi que l'écrit Nardout-Lafarge, la guerre « bouleverse les données économiques et sociales, cristallise les débats idéologiques et constitue, à ce titre, un élément incontournable du "discours social"¹⁵³ ». Les romans tendent à montrer que le rôle de chacun est profondément bouleversé par la survenue de la guerre et ces transformations sociales influencent les relations interpersonnelles des protagonistes. Que ce soit dans le contexte familial ou dans un ensemble plus important, comme un village, une ville ou même un pays, les personnages sont en mesure de percevoir les changements qui s'opèrent dans leur environnement et leurs actions sont souvent des conséquences de ces mutations. Les changements sociaux provoqués par la guerre apportent certes des répercussions négatives sur les rapports des personnages entre eux, mais elles peuvent toutefois s'avérer positives dans certains cas, notamment par les élans de solidarité que les conflits mondiaux peuvent faire naître dans une collectivité. Le roman de Ringuet ne fera cependant pas objet d'analyses. La guerre n'étant présente que dans quelques extraits de l'œuvre, elle ne réussit pas, dans ce cas-ci, à sortir de l'arrière-plan qui lui est réservé afin d'influencer les rapports sociaux des personnages. Le regard qu'Albert porte sur Euchariste change assurément lorsque le Breton considère son employeur comme le véritable déserteur¹⁵⁴, mais son départ précipité empêche le

¹⁵³ É. Nardout-Lafarge. « Stratégies d'une mise à distance : la Deuxième Guerre mondiale dans les textes québécois », p. 43.

¹⁵⁴ Ringuet. *Trente arpents*, p. 142.

lecteur de voir la transformation s'installer. Ce chapitre permettra toutefois, dans les autres romans du corpus, de prouver l'hypothèse que les guerres mondiales jouent un rôle déterminant sur les rapports des personnages à autrui et que les transformations qu'elles peuvent provoquer chez un protagoniste envers son entourage ont un impact sur la trame narrative du récit.

3.1 Quand les trahisons laissent place à la solidarité dans *L'Emmitouflé*

Comme le roman de Louis Caron raconte l'histoire de la désertion de Nazaire lors de la Première Guerre mondiale, il apparaît évident que les rapports à autrui qu'entretient ce protagoniste se trouvent influencés par le conflit. En effet, nous l'avons souligné dans le chapitre précédent, l'aventure qu'est pour lui la désertion est synonyme de solitude. Nazaire est coupé du reste du monde et cette épreuve le transformera sur le plan personnel. En analysant les changements sociaux provoqués par la guerre à l'échelle du roman, plutôt qu'à l'échelle du personnage, il est possible de constater que le conflit mondial influence aussi considérablement les relations entre les citoyens.

Dès l'annonce de l'implication du Canada dans le conflit européen, ces répercussions s'avèrent surtout négatives. Outre les gens qui sont contre le fait d'aller combattre pour ces pays éloignés, on retrouve ceux qui ne sont pas totalement en accord avec les méthodes de recrutement de l'armée. Ainsi que l'affirme Aurélien Boivin, « [a]vec les bureaux d'exemption que l'on met sur pied, dont l'un dans le village de Nicolet, les classes sociales ne sont plus déterminées par la place que chacun occupe à l'église, mais plutôt par la fonction qui permet de ne pas être mobilisé¹⁵⁵ ». Cette nouvelle hiérarchie des classes ne fait pas l'unanimité chez les habitants : « [L]es professionnels étaient exemptés d'office. Les notaires, les avocats, les pharmaciens

¹⁵⁵ A. Boivin. « *L'emmitouflé* ou le roman de l'apprentissage », p. 97.

n'étaient pas conscrits. Autrement dit, les soldats étaient recrutés chez les ouvriers et les cultivateurs. Et certains murmuraient que c'était injuste¹⁵⁶ ». Cette injustice envers la classe inférieure de la société poussera plusieurs de ceux qui en font partie à s'enfuir pour éviter la conscription. La désertion comporte cependant une part de risque. Aurélien Boivin affirme que, dans *L'Emmitouflé*, la guerre « a changé les mentalités de même que les us et coutumes de toute la population, terrorisée par la police militaire et par les traîtres qui dénoncent les déserteurs¹⁵⁷ ». Les insoumis, qui devaient déjà être à l'affût des soldats qui se font un plaisir de les découvrir afin de les emmener au front, doivent maintenant se méfier également de leurs concitoyens qui, pour quelques privilèges, sont prêts à dénoncer qui que ce soit. Les dénonciations deviennent un véritable commerce et, selon les rumeurs qui courent au village, le notaire et président du tribunal d'exemption, Monsieur Deschênes, serait à l'origine des trahisons qui instaurent un climat de peur chez les habitants de Nicolet :

C'était un temps d'inquiétude. Avec son gros ventre et ses jambes courtes, le notaire Deschênes était toujours en train de mener une petite enquête. Il connaissait tout le monde bien entendu. Il avait la liste des conscrits. Il savait qui manquait à l'appel. Il connaissait les familles, les pères, les mères, les frères, les sœurs, les femmes et les enfants. Il semblait s'intéresser profondément à ce qui arrivait à tout le monde. Il était partout, à la gare, au bureau de poste, à l'hôtel Lambert et au restaurant Centra¹⁵⁸.

Cette citation montre que le contexte guerrier peut changer la mentalité des gens et que même les professionnels en viennent à profiter de leur situation afin de se faire valoir aux yeux des autorités militaires. Le notaire, bien qu'il connaisse la plupart des Nicolétains, a cependant besoin des informations que peuvent lui procurer les gens plus près du peuple afin de pouvoir vendre les conscrits aux soldats. Le restaurant Centra est l'endroit privilégié dans le roman de Caron pour

¹⁵⁶ L. Caron. *L'Emmitouflé*, p. 97-98.

¹⁵⁷ A. Boivin. « *L'Emmitouflé* ou le roman de l'apprentissage », p. 96.

¹⁵⁸ L. Caron. *L'Emmitouflé*, p. 98.

l'échange de renseignements aux sujets des déserteurs. Comme ceux qui les détiennent ne font normalement pas partie de l'entourage du notaire, ce nouveau compagnonnage soulève des questions dans la municipalité :

On voyait le notaire s'attabler avec des gens comme Ti-noir Côté, Rouge, M. Gendron, Ephrem Laporte aussi et parfois mais moins souvent Alphonse Descôteaux. C'était une drôle de compagnie pour un notaire, surtout celui-là. Parce que ces gens-là, il faut bien le dire, étaient les bons à rien de Nicolet et des environs. Paresseux notoires, petits voleurs et braconniers de père en fils. La racaille¹⁵⁹.

Le contexte historique a montré que la conscription a créé de nettes divisions au sein de la population canadienne-française, mais cet extrait révèle que le conflit favorise également un certain rapprochement entre des groupes sociaux très éloignés au premier abord, bien que les objectifs qui les animent ne puissent être qualifiés de « moraux ». La Première Guerre mondiale influence donc les rapports entre les classes.

En joignant les connaissances personnelles du notaire ainsi que les rumeurs entendues par les dénonciateurs canadiens-français, que l'on nomme dans le roman les *spotters*, ce groupe hétéroclite réussit souvent à débusquer les déserteurs et à les livrer aux autorités. Après avoir été témoins plusieurs fois de situations où les spéculations du notaire et de ses associés ont mené à des coups de feu ou à des arrestations exactement aux endroits dont ils avaient parlé au restaurant, la confiance mutuelle que se portaient les gens de Nicolet se dissipe, pour laisser place à un sentiment de méfiance : « On se soupçonnait pour des riens. Personne ne faisait plus confiance à personne. Des amis de toujours ne se disaient même plus bonjour quand ils se rencontraient. Chacun pour soi et chacun seul¹⁶⁰ »! En plus d'être privés de la présence de ceux qui se sont enfuis, les gens ayant des déserteurs dans leur entourage en viennent à s'isoler afin de ne pas s'ouvrir par mégarde aux

¹⁵⁹ *ibid.*, p. 99.

¹⁶⁰ *ibid.*, p. 100.

mauvaises personnes. Lorsqu'ils s'adressent la parole, c'est surtout pour s'attaquer à coups d'insinuations sur les membres de leur famille possiblement déserteurs. C'est cette situation tendue qui pousse le narrateur à affirmer que les habitants de ce village se livraient eux aussi, à leur manière, une autre bataille : « Le temps de la guerre ! C'était une autre guerre, à Nicolet même, entre les Nicolétains eux-mêmes¹⁶¹ ». Nazaire, bien qu'il se soit enfui, n'est pas non plus à l'abri du sentiment de méfiance envers ceux qui le prennent sous son aile. Après avoir entendu le récit des émeutes de Québec et avoir été mis au fait que la responsabilité en revenait surtout au comportement des *spotters* canadiens-français, dénonciateurs qui vendaient ceux qui n'avaient pas leur certificat d'exemption et allaient même jusqu'à déchirer le précieux papier, le protagoniste en vient à douter de la bonne foi de ses bienfaiteurs : « Dans ses rêves éveillés, dans les grands moments de sa solitude, Nazaire en était même venu à soupçonner que la veuve et le curé Nadeau pouvaient s'être ligüés pour le vendre aux *spotters* pour dix dollars¹⁶² ».

Le conflit européen, bien qu'il soit éloigné, réussit à pénétrer la conscience des personnages à un point tel qu'il se transpose dans les relations qu'entretiennent les citoyens entre eux. Selon Isabelle Daunais, le monde de l'idylle est « l'état d'un monde pacifié, d'un monde sans combat, d'un monde qui se refuse à l'adversité¹⁶³ ». En ce sens, la guerre réussirait à faire sortir le village de Nicolet de son état idyllique, puisque cette période coïncide avec un temps de vengeances, de menaces, d'allégations et de méfiance entre les concitoyens. Le village n'est plus un monde « en retrait de l'aventure¹⁶⁴ », mais plutôt un endroit où les changements peuvent advenir, où l'adversité, bien que transitoire puisqu'elle se terminera *grosso modo* au même moment que la guerre, n'est

¹⁶¹ *ibid.*

¹⁶² *ibid.*, p. 135.

¹⁶³ I. Daunais. *Le roman sans aventure*, p. 18.

¹⁶⁴ *ibid.*, p. 19.

plus « lointaine et inatteignable¹⁶⁵ ». À travers les liens qu'ils entretiennent entre eux, les personnages du roman de Caron rendent l'aventure présente et tangible, quoique d'une intensité plus faible que pour ceux qui ont une vision concrète de ce qu'est la guerre.

Si Nazaire évolue dans un environnement où les répercussions du conflit mondial sont souvent néfastes pour les rapports des personnages à autrui, quelques événements révèlent toutefois qu'il fait ressortir, chez certains des protagonistes, des valeurs qui ne se seraient pas manifestées sans la survenue de la guerre. Entre les menaces et la dénonciation, il y a un pas que les familles de déserteurs ne sont pas prêtes à franchir, puisque « [ç]a n'aurait pas eu de fin. Ç'aurait été comme quand on tire sur un brin de laine dans un tricot. Entre déserteurs on se menaçait mais on savait s'arrêter à temps¹⁶⁶ ». Même en temps de guerre, tous les coups ne sont donc pas permis et certaines règles non écrites régissent encore heureusement le comportement des Nicolétains entre eux. Les déserteurs sont certes fautifs si l'on compare leur décision à celle des enrôlés, mais comme la conscription est vue surtout comme une atteinte aux droits des Canadiens français, la population tend à dénoncer les *spotters* plutôt que les fuyards. Ainsi que l'écrit Florence Tilch,

[m]ême si l'assistance aux personnes recherchées par la justice militaire constitue en soi un délit, les familles et les villageois estiment que les déserteurs sont dans leur droit et les soutiennent dans leurs épreuves. [...] [L]eur communauté sent qu'elle a contribué un peu à rétablir la justice violée par les mesures de conscription¹⁶⁷.

L'aventure provoquée par les divergences d'opinion au sujet de la guerre et l'enrôlement voit son intensité s'affaiblir, se modérer par le sens de la communauté qui règne à Nicolet. On peut penser que c'est ce besoin de restaurer une certaine équité, après les décisions prises par le gouvernement

¹⁶⁵ *ibid.*

¹⁶⁶ L. Caron. *L'Emmitouflé*, p. 104.

¹⁶⁷ F. Tilch. *Récits de déserteurs et de volontaires. Enquête sur la configuration narrative de deux figures de l'imaginaire franco-qubécois*, p. 245.

canadien, qui poussera notamment le curé Nadeau et la veuve Landry à aider Nazaire et son frère Eugène dans un premier temps, puis seulement Nazaire par la suite, à échapper aux autorités militaires. Pour ces deux bienfaiteurs, leurs croyances religieuses semblent plus importantes que leur devoir de citoyen devant respecter la conscription imposée aux Canadiens. Ainsi, la veuve Landry, décidant de nourrir et d'héberger les deux frères sans toutefois leur demander leurs noms, puisque « [m]oins on en sait, mieux c'est¹⁶⁸ », le fait principalement « pour pratiquer la charité chrétienne, comme nous l'enseigne Notre Seigneur Jésus-Christ¹⁶⁹ ». C'est d'ailleurs cette dame qui les mettra en contact avec le curé Nadeau, parce qu'elle considère inconcevable, même pour des déserteurs, de passer les Fêtes sans avoir recours à la religion. Après avoir appris de Nazaire et d'Eugène où se trouve leur cachette, la veuve leur envoie l'homme d'Église afin qu'ils puissent se confesser et retrouver contact avec Dieu. Bien qu'il coure un grand danger en aidant des jeunes hommes en fuite, le curé Nadeau n'hésite pas à leur venir en aide. Il assure d'ailleurs à Nazaire « que le Bon Dieu ne pouvait tenir rigueur à des hommes qui désobéissaient à des commandements injustes pour ne pas avoir à tuer leurs semblables¹⁷⁰ ». Il n'a aucune honte à aider les déserteurs, « [i]l s'en reconnaissait même le devoir et sa conscience le poussait jusqu'à veiller à leur bien-être physique en même temps qu'au salut de leur âme¹⁷¹ ». Comme le résume Aurélien Boivin, « la solitude de Nazaire suscite un sentiment d'entraide, voire d'amitié, de la part de quelques personnages [...] qui lui apportent assistance et réconfort¹⁷² ». C'est en outre par l'intermédiaire du curé Nadeau, qui veut s'assurer que Nazaire puisse « fréquenter ses semblables pour garder

¹⁶⁸ L. Caron. *L'Emmitouflé*, p. 114.

¹⁶⁹ *ibid.*

¹⁷⁰ *ibid.*, p. 120.

¹⁷¹ *ibid.*

¹⁷² A. Boivin. « *L'emmitouflé* ou le roman de l'apprentissage », p. 97.

intacts en lui le sens des valeurs et le respect de la société¹⁷³ », qu'il fera la rencontre d'Élise, sa future épouse.

Si le conflit amène certains protagonistes à soutenir les déserteurs de plusieurs façons, il suscite également des élans de solidarité dans la collectivité. La main d'œuvre étant insuffisante – la plupart des jeunes hommes sont soit partis à la guerre, soit partis dans les bois – l'entraide est la seule option pour réussir à faire de bonnes récoltes. Femmes, enfants et aînés mettent la main à la pâte afin d'aider comme ils le peuvent : « On voyait rentrer des charges de foin sur lesquelles étaient juchées des femmes et des petites filles, toutes rouges et en sueur. [...] Les cultivateurs de la paroisse qui restaient, des vieux pour la plupart, s'étaient arrangés entre eux pour donner un coup de main là où c'était le plus urgent¹⁷⁴ ». Cet événement ne joue qu'un rôle secondaire dans le roman, mais il est tout de même significatif pour notre propos : la guerre provoque un manque du côté des travailleurs et, plutôt que de s'apitoyer sur leur sort ou de faire preuve d'égoïsme, les cultivateurs décident de s'entraider afin que la récolte soit bonne pour tous.

Ces analyses ont permis de montrer que la Première Guerre mondiale a bel et bien une influence sur les rapports à autrui qu'entretiennent les personnages de *L'Emmitouflé*. Bien que les répercussions négatives sur les relations entre ceux-ci prennent une place importante dans le récit et qu'elles nous poussent à voir le village de Nicolet comme un monde où l'idylle peut être renversée, c'est-à-dire un monde où l'adversité peut advenir, où une guerre, à plus petite échelle, peut se livrer, les conséquences positives, comme l'entraide et la solidarité, finissent par teinter les rapports des protagonistes à autrui. Il est d'ailleurs révélateur que l'influence favorable de la guerre sur ces rapports se manifeste davantage vers la fin du roman. En effet, il est possible de comprendre que la solidarité est plus forte que la méfiance et la méchanceté, que l'adversité, bien qu'elle

¹⁷³ L. Caron, *L'Emmitouflé*, p. 120.

¹⁷⁴ *ibid.*, p. 145-146.

apparaisse un moment, ne peut perdurer entre les Canadiens français et qu'ainsi l'idylle l'emporte sur l'aventure.

3.2 Théophile Plouffe et le curé Folbèche : une autorité en déclin

Nous avons pu montrer que, chez Louis Caron, la Première Guerre mondiale influence les relations interpersonnelles des personnages en engendrant des mouvements d'adversité et de solidarité. Il est vrai que les citoyens changent certaines de leurs perceptions vis-à-vis des groupes d'individus, mais leurs rôles dans la société restent à peu près les mêmes : le curé, bien qu'il aide les déserteurs, reste curé, le cultivateur, même en abritant Nazaire dans sa grange, reste cultivateur. Chez Roger Lemelin, le deuxième conflit mondial n'affecte pas seulement le comportement des uns envers les autres, mais provoque également des transformations sociales qui ont des conséquences sur l'avenir personnel et professionnel des personnages.

La guerre est peu présente dans la première partie du roman, mais à partir de mai 1939, moment où le « paisible québécois commençait à s'inquiéter du vent fébrile qui soufflait de l'Est¹⁷⁵ », elle s'immisce dans la conscience des protagonistes et leur fait comprendre que la ville de Québec n'est pas nécessairement à l'abri de ces affrontements lointains. Ainsi que l'affirme Mireille Véronneau-McArdle, « [l]a déclaration de la guerre en Europe cause plusieurs bouleversements politiques. D'entrée de jeu, cette partie du roman [...] signal[e] dans le récit l'introduction du Québec dans une période de perturbations sociales¹⁷⁶ ». L'annonce de ce nouveau conflit mondial coïncide également dans l'œuvre avec la venue d'un étranger dans la vie des

¹⁷⁵ R. Lemelin. *Les Plouffe*, p. 129.

¹⁷⁶ M. Véronneau-McArdle. *Prémices de la Révolution tranquille dans Les Plouffe de Roger Lemelin : Religion et politique*, p. 37.

Plouffe, le révérend Tom Brown, originaire des États-Unis. L'inquiétude provoquée par la guerre est accentuée par cette irruption de l'américanité et ces deux événements viennent bousculer l'idylle dans laquelle vivaient les membres de la famille depuis des années :

Les Plouffe, à leur échelon social, n'échappaient pas aux vicissitudes du temps. D'habitude, chez eux, on passait d'une année à l'autre sans qu'il y eût rien de changé que les calendriers. Mais depuis la venue du pasteur Tom Brown, une ère nouvelle éclosait, portant une mystérieuse semence d'événements¹⁷⁷.

Si cette « semence d'événements » semble mystérieuse, c'est parce qu'elle permet aux protagonistes d'entrevoir « un monde dont les repères se sont transformés, dont les axes ont bougé et où la place de chacun est à redéfinir¹⁷⁸ ». À partir de ce moment dans le roman, les personnages sont forcés de se constituer un nouveau rôle dans la société conséquemment aux bouleversements causés par le conflit mondial. C'est notamment le cas du père de la famille Plouffe, Théophile, qui, par conviction politique, refuse de décorer sa maison du drapeau britannique à l'occasion de la visite royale dans la ville de Québec. Denis Boucher fait par la suite paraître un article dans *Le Nationaliste* au sujet des citoyens qui ne soutiennent pas la Couronne britannique, en prenant pour exemple ce père de famille. Cette parution vaudra à Théophile la perte de son poste de typographe à *L'Action chrétienne*. La cause de son congédiement est d'abord mise sur le compte de son âge avancé, mais Boucher, qui se sent responsable en raison de l'article virulent qu'il a publié, affirme que « [c]'est parce qu'il n'a pas sali sa maison de décorations en l'honneur des souverains qui passaient à sa porte, et non parce qu'il est trop vieux¹⁷⁹ » que le journal catholique ne veut plus de lui dans son équipe. Le père Plouffe ne s'apitoie cependant pas sur son sort. Avec l'aide du jeune

¹⁷⁷ R. Lemelin. *Les Plouffe*, p. 129.

¹⁷⁸ I. Daunais. *Le roman sans aventure*, p. 215.

¹⁷⁹ R. Lemelin. *Les Plouffe*, p. 176.

Denis, il organisera une manifestation contre *L'Action chrétienne* dans le but de regagner son emploi. L'inquiétude liée à la perte de son poste et l'émotivité inhabituelle ressentie lors du discours qu'il fera devant public lors de cette manifestation l'atteindront toutefois à un point tel qu'il tombera paralysé à la seconde où son allocution se termine. La Deuxième Guerre mondiale, par le biais de la venue du couple royal, bouleverse ainsi le rôle de Théophile Plouffe dans la société. Lui qui avait toujours représenté le père de famille travaillant pour le bien-être de sa femme et de ses enfants devient alors une sorte de boulet que l'on remise « comme un vieux colis sur le banc de tramway de la galerie¹⁸⁰ ».

Le curé Folbèche n'est pas non plus à l'abri des transformations sociales qui changeront le rôle qu'il exerce et le pouvoir qu'il détient sur les citoyens de sa paroisse. On peut d'ailleurs percevoir ces changements notamment avec le congédiement de Théophile Plouffe. Bien que le curé ait essayé de lui faire reprendre son poste de typographe à *L'Action chrétienne*, son influence n'étant plus ce qu'elle était, il échoue à le faire réemployer et doit éviter les membres de la famille Plouffe pour ne pas avoir à avouer son impuissance face à la situation. Théophile résume assez bien la position du clergé à l'approche du conflit : « M. le curé ne pouvait rien faire. C'est trop de la haute politique. Quand tout est tranquille dans le monde et que ça va bien, les prêtres ont pas mal d'influence. Mais la guerre va éclater d'une minute à l'autre entre les Allemands et les Anglais et le Cardinal joue pas avec ça¹⁸¹ ». Véronneau-McArdle affirme que « [l]es bouleversements politiques générés par la Deuxième Guerre mondiale entraînent un déséquilibre dans les rapports entre l'Église et l'État¹⁸² ». Les membres du clergé doivent se rallier, souvent sous pression, aux décisions que prend le gouvernement, même si elles vont parfois contre leurs convictions

¹⁸⁰ *ibid.*, p. 240.

¹⁸¹ *ibid.*, p. 218.

¹⁸² M. Véronneau-McArdle. *Prémices de la Révolution tranquille dans Les Plouffe de Roger Lemelin : Religion et politique*, p. iv.

personnelles et religieuses. Les gens du peuple, comme le père Plouffe, sont alors en mesure de comprendre que l'Église possède un pouvoir inférieur à celui de l'État et ce constat aura une influence sur le respect que les Québécois vouent à la religion et à ses représentants. Comme dans le roman de Louis Caron, la guerre agit d'une manière assez forte pour que les liens qui unissent les classes de la société soient modifiés ou, dans le cas du curé Folbèche et de ses paroissiens, affaiblis. Toujours selon Véronneau-McArdle, le conflit européen contribue « à détruire le mode de vie traditionnel dans lequel étaient ancrés les Canadiens français, y compris leur pratique dominicale¹⁸³ ». Le rôle du curé Folbèche se trouve profondément bouleversé par la déclaration de guerre, ce qui a pour conséquence d'influencer négativement non seulement l'autorité qu'il exerce sur ses paroissiens, mais également les relations personnelles qu'il entretient avec certains personnages. La transformation du lien unissant le curé Folbèche à Denis Boucher est un exemple probant de ce que le conflit peut apporter comme renversement de situation. Alors que le jeune journaliste se montrait obéissant et même soumis envers l'homme d'Église afin de pouvoir se tailler une place à *L'Action chrétienne* au début du roman, le conflit donne lieu à un changement dans les rôles que chacun occupe. Lorsque Denis refuse de l'aider à protéger la population contre les menées britanniques, le curé Folbèche est atterré et va même jusqu'à se montrer suppliant. Le jeune homme, voyant que la guerre peut l'aider à dépasser les limites que son statut social lui imposait, ne ressent plus qu'une vague indifférence pour cet ecclésiastique et la cause qu'il dessert.

La fonction sociale de Théophile Plouffe et du curé Folbèche est, sinon éliminée, du moins grandement affaiblie par la survenue de la guerre. Cette diminution de l'autorité, qu'elle soit à l'échelle de la famille ou à celle de la paroisse, influence les relations interpersonnelles des protagonistes. Les changements sociaux imposés par le conflit les poussent à se voir entre eux

¹⁸³ *ibid.*, p. 88.

d'une manière inédite et à percevoir les faiblesses de chacun, ce qui bouleverse les liens sur les plans affectif et professionnel. Selon Nardout-Lafarge, le conflit mondial s'inscrit dans le discours fictif qu'est l'œuvre de Roger Lemelin comme une frontière ou une limite, comme la cause d'un équilibre qui se rompt¹⁸⁴. Qu'elle permette un changement de statut social, une transformation des croyances ou une modification du regard que les personnages portent sur eux-mêmes ou sur autrui, la guerre « incarne, en effet, la ligne de partage au-delà de laquelle, inéluctablement, les choses basculent¹⁸⁵ ». Les changements dans les rapports sociaux relevés dans nos analyses témoignent ainsi de ce déséquilibre provoqué par le conflit.

3.3 Emmanuel Létourneau, solitaire sur sa « planète » idéale

Nous l'avons affirmé précédemment, la guerre est, dans l'œuvre de Gabrielle Roy, telle une planche de salut permettant aux chômeurs du quartier ouvrier de Saint-Henri de se sortir de la misère provoquée en partie par la crise économique des années trente. Si le roman de Roger Lemelin présente surtout les retombées négatives du conflit européen sur les rôles sociaux qu'occupent les personnages, *Bonheur d'occasion* fait voir davantage les aspects positifs dans un contexte où l'enrôlement s'avère souvent être la seule possibilité de sortir du chômage et de la pauvreté. Azarius Lacasse, son fils Eugène, Léon Boisvert et Pitou, pour ne nommer que ceux-là, profiteront des circonstances guerrières pour se tailler – ou se retailler – une place dans la société. C'est d'ailleurs ce terme que Jean Lévesque emploie pour désigner ceux qui se trouvent finalement du travail dans l'armée, « des profiteurs » : « Moi, je vois que des profiteurs. Regardez, depuis six

¹⁸⁴ É. Nardout-Lafarge. « Stratégies d'une mise à distance : la Deuxième Guerre mondiale dans les textes québécois », p. 60.

¹⁸⁵ *ibid.*

mois seulement que la guerre dure, combien de gens déjà en profitent? À commencer par ceux qui se font une job dans l'armée¹⁸⁶ ». Qu'ils soient des opportunistes ou non, ces hommes trouvent tout de même dans le conflit européen une manière de gagner leur pain et celui de leur famille. Puisque le salut par la guerre n'est plus à démontrer, nous favoriserons les aspects de cette influence sur les rapports sociaux des personnages qui, bien qu'abordés en partie par la critique, n'ont pas fait l'objet d'études approfondies. Les événements qui font rage en Europe ont des répercussions sur les rapports à autrui qu'entretiennent les personnages dans plusieurs contextes. On peut notamment penser à la solidarité qui naît entre Rose-Anna et Florentine, liées par le départ de leur homme à la guerre à la fin du roman, ou aux contacts entre les personnages qui se rejoignent dans les tavernes du quartier où « un discours contradictoire sur la guerre et son corollaire la conscription prend forme¹⁸⁷ », comme l'explique Yvon Le Bras. C'est cependant chez Emmanuel Létourneau que la guerre aura le plus d'influence dans les relations qu'il entretient avec autrui.

Ainsi que l'affirme Robert Viau, « [l]a guerre bouleverse l'idéologie traditionnelle et jusqu'aux façons d'aborder les jeunes filles et de les fréquenter¹⁸⁸ ». L'intrigue principale du roman correspondant à la quête amoureuse de Florentine Lacasse, il n'est pas étonnant de voir que le changement dans les mœurs qui apparaît le plus promptement dans le récit est la manière dont la guerre a influencé les relations entre les jeunes hommes et les jeunes femmes du quartier Saint-Henri. Le narrateur évoque cette réforme dans les habitudes de fréquentation dès le premier chapitre : « Depuis qu'on était en guerre et que les jeunes gens nouvellement enrôlés éprouvaient le goût de se lier avant de partir pour les camps d'entraînement, on voyait des amitiés se nouer rapidement et dans des conditions bien nouvelles. Quelques-unes aboutissaient au mariage¹⁸⁹ ».

¹⁸⁶ G. Roy. *Bonheur d'occasion*, p. 51.

¹⁸⁷ Y. Le Bras. « La guerre dans *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy », p. 148.

¹⁸⁸ R. Viau. *Le mal d'Europe : la littérature québécoise et la Seconde Guerre mondiale*, p. 19.

¹⁸⁹ G. Roy. *Bonheur d'occasion*, p. 15.

Ces propos rapportés par le narrateur sont issus de la pensée de Florentine. Une de ses collègues, une certaine Louise, s'est d'ailleurs fiancée avec un soldat qu'elle a connu dans le cadre de son travail au restaurant. Des fréquentations qui auraient normalement duré plusieurs mois conduisent parfois à la grande demande après seulement quelques jours, puisque les enrôlés désirent s'assurer que les femmes ne seront pas toutes prises lorsqu'ils reviendront au pays. La guerre transformera notamment la pensée qu'a Emmanuel Létourneau du mariage, après sa rencontre avec la jeune Florentine pendant une permission, et sa façon de voir la demande de cette dernière de devenir, moins par volonté que pour susciter la jalousie chez Jean Lévesque, « son amie de fille ». Le jeune soldat, perçu tout au long du roman comme un idéaliste, semble se faire une idée du mariage plus romantique que celle des autres hommes, qui se marient en vitesse avant de partir pour la guerre. Il refoule d'ailleurs ce désir lorsque, en route pour Saint-Henri à sa permission suivante, il envisage la possibilité d'épouser Florentine durant les deux courtes semaines qui le séparent de son départ :

Dès le premier jour de sa permission, durant le trajet en chemin de fer, accompagné par l'image de Florentine, il avait redouté l'emportement de sa nature. Épouser Florentine à la veille de son départ lui paraissait injuste. Il n'avait jamais voulu entrevoir qu'une quinzaine d'insouciance et heureuse camaraderie¹⁹⁰.

Florentine, qui porte alors l'enfant de Jean à l'insu d'Emmanuel, viendra changer les projets d'avenir de ce dernier en laissant supposer qu'ils puissent s'épouser avant son départ. Pris par un sentiment d'exaltation devant la tournure des événements, Emmanuel oublie toutes considérations qui pourraient venir entraver ce projet. En suivant le fil de sa pensée qui le mène finalement à la décision d'organiser leur mariage dans les prochains jours, il est possible de constater à quel point la guerre joue un rôle significatif dans le choix qu'il fait :

¹⁹⁰ *ibid.*, p. 389.

Est-ce que tous ne s'épousaient pas comme eux à la hâte, à la veille du départ? Est-ce qu'il ne pouvait pas y avoir de joie pour eux qui allaient être séparés, ne plus jamais se retrouver peut-être? Est-ce que la joie attendrait le retour, et tous les hasards du retour? Est-ce que ce n'était pas une grâce passagère, rare, imprévisible, qu'il fallait saisir au moment où elle se présentait¹⁹¹?

Alors que l'on peut imaginer que le mariage repose davantage sur des questions d'amour et de durabilité de l'union, le conflit européen agit d'une manière assez forte dans la conscience des personnages pour que la prise de décision ne repose plus que sur les notions de départ, de séparation, de retour, de « grâce passagère » et de pension.

Non seulement Emmanuel verra sa vision du mariage transformée par la Deuxième Guerre mondiale, mais son enrôlement aura également des conséquences sur les relations qu'il entretient avec les autres jeunes hommes de son quartier. Même si seulement six mois se sont écoulés depuis son recrutement dans l'armée, Létourneau est en mesure de percevoir un contraste entre ses amitiés d'avant la guerre et celles de 1940. Il observe ce changement alors qu'il est en permission et qu'il se rend au restaurant de la mère Philibert pour renouer avec ses vieilles connaissances. Il sera alors surpris des sentiments que son enrôlement soulève dans son entourage d'autrefois :

Quelques mois seulement s'étaient écoulés depuis le temps où il s'arrêtait ici, chez Emma, après l'ouvrage, et payait un coke ou des paquets de tabac aux gars assis en rond dans la salle basse, et pourtant, en entrant, il avait eu l'impression d'une gêne sourde qui se cachait déjà entre eux. Puis il comprit : c'était son uniforme de soldat qui les indisposait à son égard. À peine revenu dans le faubourg, il avait recueilli cette sensation de gêne, de muette désapprobation même. En marchant seul, il avait obstinément cherché pourtant des points de contact avec les habitudes d'autrefois¹⁹².

Emmanuel voudrait retrouver son quartier et ses amis comme le jeune homme plus insouciant que l'on peut deviner qu'il était avant son implication dans le conflit, mais son entourage change

¹⁹¹ *ibid.*, p. 390.

¹⁹² *ibid.*, p. 57.

soudainement d'attitude envers lui à la vue de l'uniforme. Si les uns sont gênés ou, comme Emma Philibert, interloquée par la nouvelle allure du jeune homme, d'autres, dont Pitou, trouvent impressionnante la vue de ses vêtements kaki. Plus tard dans le récit, on comprend que ce ne sont pas seulement ses connaissances qui posent un regard nouveau sur lui, mais que c'est également Emmanuel qui prend conscience que ses amis ne correspondent plus à l'idée qu'il se faisait d'eux. À sa permission suivante, alors que Florentine est introuvable, il s'aperçoit que la guerre a changé sa vision des choses et qu'il est désormais seul :

Alors quoi? Se mettre à la recherche d'un de ses copains? Il ne pouvait penser à aucun d'eux dont la présence lui parût indispensable, agréable, utile. Aucun d'eux ne paraissait plus vivre sur la même planète que lui. Ces jeunes gens qui continuaient à vivre pendant la guerre uniquement occupés de leurs petites querelles personnelles le blessaient, le vexaient trop¹⁹³.

Si la guerre ne consiste pas en soi en une aventure pour Emmanuel Létourneau – il fera, comme beaucoup d'autres soldats, un mariage précipité avec Florentine, ce qui lui assure la continuité de l'idylle à son retour –, elle l'est du moins dans le fait qu'il se retrouve seul sur une « planète » inatteignable pour les autres, où il n'est plus en mesure de comprendre la réalité de son entourage autant que son entourage ne peut plus saisir le fond de sa pensée. Le conflit européen représente, pour ce personnage, « [l]'expérience [...] de la disparition du monde auquel il croyait appartenir¹⁹⁴ ».

¹⁹³ *ibid.*, p. 348.

¹⁹⁴ I. Daunais. *Le roman sans aventure*, p. 19.

3.4 Le personnage de Bérubé et l'opposition entre dominant et dominé

Le deuxième chapitre a montré que la guerre a opéré un changement dans la conscience que le personnage d'Henri a de lui-même. Le fait d'avoir été remplacé dans sa propre maison par un autre déserteur lui procure en effet un sentiment d'angoisse qui le poussera à tuer un soldat anglais. Les rapports à autrui qu'entretient ce protagoniste vont donc être considérablement transformés par le conflit européen : « Toutes les nuits, il était torturé par cette même idée : sa femme n'était plus la sienne, sa maison n'était plus la sienne, ni ses animaux, ni ses enfants que tous appelaient Arthur papa¹⁹⁵ ». Sa femme et ses enfants ne le considèrent plus comme l'homme de la maison. L'autorité qui revient habituellement au père de famille se trouve par conséquent affaiblie, voire radiée, puisqu'elle est remplacée par celle d'Arthur. Selon Florence Tilch, le personnage d'Henri « porte à son paroxysme le thème du soldat "cocu" ¹⁹⁶ » et il est « un des nombreux personnages dans le roman de Carrier qui sont paralysés dans leur impuissance¹⁹⁷ ». Puisque la situation de ce déserteur a déjà été abordée dans le chapitre précédent, nous examinerons ici la situation d'un autre personnage qui voit ses relations sociales se transformer au contact de la guerre, soit le personnage de Bérubé.

La mort de Corriveau pousse les habitants du village imaginé dans *La Guerre, yes sir!* à réaliser que le deuxième grand conflit mondial n'est pas un événement fictif et que ni un océan, ni un hiver québécois enneigé ne peuvent empêcher ses répercussions de les atteindre. Comme l'explique Aurélien Boivin, la population, bouleversée par le retour funeste du jeune soldat, « prend alors conscience du mal que représente la guerre, celle qui sévit dans les vieux pays, celle aussi qu'ils portent en eux comme celle qu'ils se livrent entre eux, entre hommes et femmes, entre Anglais

¹⁹⁵ R. Carrier. *La Guerre, yes sir!: la trilogie de l'âge sombre*, p. 105.

¹⁹⁶ F. Tilch. *Récits de déserteurs et de volontaires. Enquête sur la configuration narrative de deux figures de l'imaginaire franco-québécois*, p. 351.

¹⁹⁷ *ibid.*, p. 352.

et Français, entre forts et faibles, entre supérieurs et inférieurs¹⁹⁸ ». À la manière des gens de Nicolet dans le roman de Louis Caron, le conflit se transpose dans la vie sociale des protagonistes, permettant au lecteur de constater les enjeux d'une société régie par des rapports entre dominants et dominés. Bérubé est, de par son statut de soldat en permission, le personnage du roman de Carrier qui incarne le mieux cette opposition. Enrôlé dans l'armée, il se sent supérieur aux habitants du village, mais face aux soldats anglais, représentants pour lui de l'autorité, il devient un être soumis, obéissant au doigt et à l'œil lorsque son commandant lui intime des ordres. D'une grande violence, la scène au cours de laquelle Bérubé veut faire comprendre à Arsène que la guerre n'est pas une partie de plaisir montre bien les deux aspects qui s'affrontent dans la personnalité du soldat. Son côté dominateur est mis de l'avant lorsque, devant tous les gens présents à la veillée au mort, il se met dans la peau d'un haut gradé de l'armée à qui son soldat, en l'occurrence Arsène, doit obéir. Bérubé le frappe sans ménagement, le somme de revêtir plusieurs couches de manteaux, de prendre Molly sur ses épaules et de danser, puis lui enlève tous ses vêtements jusqu'à ce qu'il se retrouve nu comme un vers, sans que lui ou qu'aucune des personnes présentes ne prenne sa défense :

Bérubé le dépouilla des manteaux qu'il lui avait fait enfiler l'un par-dessus l'autre, il lui retira son veston, déchira sa chemise qu'il alla jeter dans la cuisinière à feu de bois, il arracha son pantalon, les femmes n'osaient plus regarder, les hommes grognaient de rire, Arsène, sans un geste, subissait tous les outrages, il n'était qu'un tas de chair obéissante¹⁹⁹.

Le fait que nul n'ose s'opposer à la violence dont Arsène est victime témoigne de la docilité des Canadiens français devant l'autorité, même quand cette autorité est exercée par l'un des leurs. Cette scène, bien qu'elle soit décrite avec exagération, exprime par ailleurs ce que Bérubé ressent face à sa réalité de simple soldat dans l'armée. Le « tas de chair obéissante » que devient Arsène fait par

¹⁹⁸ A. Boivin. « *La Guerre, Yes Sir! ou la guerre des autres* », p. 87.

¹⁹⁹ R. Carrier. *La Guerre, yes sir! : la trilogie de l'âge sombre*, p. 97.

ailleurs écho à la soumission dont Bérubé fait preuve envers son commandant : « Atten...tion !!! tonna la voix gutturale du sergent. Bérubé se mit au garde-à-vous. Ses deux talons s'étaient collés l'un contre l'autre en claquant; Bérubé n'était plus qu'une pelote de muscles obéissants²⁰⁰ ». Ainsi que l'affirme Boivin, « [c]ette scène d'humiliation pour la victime qui est véritablement mis à nu, laisse clairement voir encore l'aliénation de Bérubé, qui s'en prend à plus faible que lui de même que son inconditionnelle soumission au sergent anglais et à l'autorité du plus fort, qui lui donne des ordres dans une autre langue, celle du dominant²⁰¹ ». Son assujettissement envers les autorités militaires le pousse à recréer la même dynamique avec ses concitoyens, à la fois pour qu'ils comprennent les enjeux de la soumission totale et pour assouvir son désir de domination. Les rapports à autrui de ce personnage sont donc intimement liés à son implication dans le conflit mondial.

Le personnage de Bérubé, s'il est perçu comme un être violent, sadique et misogyne, est tout de même pourvu d'une volonté de faire partie d'un groupe, d'être accepté par les individus qu'il côtoie. Le fait qu'il soit un soldat en permission le place toutefois entre deux groupes, les habitants du village et les soldats anglais, sans qu'il ne fasse totalement partie d'aucun d'entre eux. À la manière d'Emmanuel Létourneau dans *Bonheur d'occasion*, la vision qu'il a des villageois change, tout comme le regard que ces derniers portent sur lui. Gilles Parent résume assez bien l'entre-deux dans lequel Bérubé se trouve :

Parce qu'il est un soldat en permission, Bérubé est différent des siens. Son séjour à l'étranger en a fait quelqu'un d'autre aux yeux des habitants qui ne manquent pas de le lui faire sentir. C'est ce qui le provoque et cause sa violence, lui qui veut tout simplement réintégrer la communauté, celle qu'il croit sienne. Mais celle-ci le refuse. Comme si elle le rejetait pour avoir trahi les siens. Au reste, Bérubé est bel et bien un "soldat en permission". Il n'est qu'en visite dans son milieu. Toujours, il est prêt à réagir aux ordres de ses supérieurs. [...] Bérubé a donc bel et bien changé de camp. Il ne fait

²⁰⁰ *ibid.*, p. 57.

²⁰¹ A. Boivin. « *La Guerre, Yes Sir! ou la guerre des autres* », p. 87.

plus partie de la communauté de Bralington Station. Il est devenu "un autre", sans identité précise²⁰².

Son statut « autre » se voit concrétisé vers la fin du roman, alors que les Canadiens français prient pour le repos de Corriveau, tandis que les soldats anglais adressent leurs dernières prières à leur collègue, mort par la main d'Henri. Bérubé ne sait alors plus pour qui, ni dans quelle langue il doit prier :

Parce qu'il s'était battu avec les Anglais contre les gens de son village, Bérubé était devenu pour eux un Anglais. Il n'avait pas le droit de prier pour Corriveau. Les regards le lui disaient durement. Alors Bérubé décida de prier en anglais. [...] Dans leurs yeux, Bérubé lut qu'ils ne toléraient pas qu'un *French Canadian* priât pour un Anglais. Bérubé sortit²⁰³.

Ne possédant plus aucune attache avec les groupes sociaux qui l'entourent, ce personnage semble envisager la violence comme étant la seule issue pour conserver un quelconque lien social. C'est d'ailleurs vers sa femme, sa « ciboire d'Anglaise²⁰⁴ » à qui il veut montrer « ce qu'est un Canadien français²⁰⁵ », que cette violence sera redirigée lorsque tous le rejettent. En reprenant les termes d'Isabelle Daunais pour l'appliquer à notre propos, l'expérience qu'est pour Bérubé la guerre l'amène à « ne plus se reconnaître dans le monde où il vit, à ne pas y trouver un abri qui toujours l'accueille²⁰⁶ ». En transformant ses rapports à autrui, le conflit serait donc, à son échelle, une aventure.

²⁰² G. Parent. *La quête du héros dans la trilogie de Roch Carrier* p. 40-41.

²⁰³ R. Carrier. *La Guerre, yes sir!: la trilogie de l'âge sombre*, p. 121.

²⁰⁴ *ibid.*

²⁰⁵ *ibid.*

²⁰⁶ I. Daunais. *Le roman sans aventure*, 214.

3.5 Conclusion

La somme de ces analyses témoigne de l'influence importante des guerres mondiales sur la vie sociale des personnages présents dans les romans de notre corpus. Ce chapitre avait également pour objectif de montrer que les changements qui s'opèrent dans les relations des protagonistes à autrui, que ce soit sur les plans personnel ou professionnel, les poussent agir et ont par conséquent un impact sur la trame narrative du récit. Alors que le contexte historique aborde surtout les divisions sociales qu'a provoquées la guerre, notamment entre anglophones et francophones, nous avons pu voir que les répercussions ne peuvent se résumer à cette seule dimension. En effet, que ce soit par des trahisons ou des élans de solidarité, par une perte d'emploi ou une autorité marquée par le déclin, comme chez Théophile Plouffe et le curé Folbèche, par la transformation de la vision qu'ont les jeunes gens du mariage ou par le rejet des communautés qui les accueillent, les personnages prennent conscience que ce conflit lointain et irréel a des conséquences concrètes sur leur vie quotidienne.

Si ces répercussions sociales sont de natures diverses, nos analyses font toutefois ressortir des aspects qui, dans chacun des romans étudiés, teintent les changements dans les relations qu'entretiennent les personnages entre eux. Dans la continuité du premier chapitre, l'influence de la guerre sur les relations qui les lient à leur entourage les amène souvent à s'isoler, à se couper du reste du monde. Le personnage de Bérubé dans le roman de Carrier ainsi qu'Emmanuel Létourneau dans *Bonheur d'occasion* sont des exemples frappants de la dimension individuelle de l'expérience qu'est pour eux la guerre. Il est d'ailleurs significatif que ces deux protagonistes voient leurs rapports à autrui se transformer après leur enrôlement. Confrontés à un regard plus concret sur la guerre, ils ne peuvent plus comprendre la communauté qui les accueillait autrefois et qui n'a souvent que faire du conflit, surtout lorsque cette communauté n'est plus en mesure de concevoir leur nouvelle réalité. Cette incompréhension réciproque peut mener sinon à un rejet, comme c'est

le cas pour Bérubé, du moins à une grande distance entre le protagoniste et son entourage, comme il en résulte pour Emmanuel Létourneau.

La transposition du conflit dans les relations qu'entretiennent les personnages entre eux est également un aspect qui se dégage de nos analyses. En effet, dans plusieurs des romans étudiés, les protagonistes non seulement prennent conscience des enjeux globaux d'une guerre mondiale, mais réalisent également que des guerres, à plus petite échelle, peuvent aussi se jouer sur leur propre territoire, entre les membres de leur propre communauté. Louis Caron le montre notamment avec les dénonciations qui ont cours dans le village de Nicolet et Roch Carrier avec la société régie par des rapports de domination et de soumission. Il est donc possible de penser que c'est lorsque la guerre se transporte dans leur quotidien que les protagonistes prennent conscience de la réalité du conflit, qui se joue à l'échelle du monde. La transposition de l'aventure dans le second plan des romans nous amène ainsi à pouvoir quantifier cette notion, à lui donner un niveau de gradation. La guerre n'engage pas les protagonistes dans une aventure aussi puissante que celle qui se passe en Europe, mais elle les éclaire néanmoins sur les plus petites guerres qui se déroulent sur leur territoire, sur les aventures de second plan que la guerre fait advenir.

Les guerres mondiales contribuent finalement à changer des idéologies qui étaient pourtant bien ancrées dans la société québécoises. Le curé Folbèche voit son autorité s'affaiblir jusqu'à n'avoir plus aucun pouvoir, tandis que Théophile Plouffe, après la perte de son emploi et sa paralysie, ne réussit pas à conserver la supériorité qui revient habituellement aux pères de famille. La vision du mariage qu'ont Florentine et Emmanuel à la fin du roman de Roy est elle aussi chargée de la nouvelle réalité des couples séparés par la guerre. Le clergé est par ailleurs totalement absent de cette œuvre. La guerre laisse donc place à de nouvelles idéologies qui ont non seulement un impact sur la trame narrative des récits étudiés, mais qui laissent également entrevoir un renouveau dans la société québécoise, une sorte de frontière par-delà laquelle les choses peuvent et doivent

changer, une ligne de partage entre ce qu'étaient les personnages avant la survenue de la guerre et ce qu'ils deviennent après. La guerre agit d'une manière assez forte pour transformer les relations sociales présentes dans les romans de notre corpus, poussant les personnages à se positionner pour ou contre le changement et c'est en ce sens qu'elle s'avèrerait être, même à plus petite échelle qu'ailleurs, une aventure.

Chapitre IV : L'influence de la guerre sur la vision du monde des personnages

Comme il a été dit dans le premier chapitre, la guerre ravive le sentiment d'éloignement géographique et identitaire vécu par les Canadiens français en regard des grandes puissances qui s'affrontent en Europe, mais aussi par rapport au reste du pays. Toutefois, cet isolement peut être vécu de manière différente pour chacun des personnages. Le quatrième et dernier chapitre sera consacré à l'influence des conflits mondiaux sur la vision des personnages en regard du monde et de la place qu'ils occupent dans celui-ci. Certains, comme la mère Corriveau, dans *La Guerre, yes sir!* ou Euchariste Moisan dans l'œuvre de Ringuet, sont coupés du reste du monde par un sentiment d'incompréhension et d'irréalité face à ce qui se passe sur le continent européen. La guerre ne fait alors que raviver ce sentiment. Ces personnages ne seront pas abordés ici, puisqu'ils se rattachent davantage aux analyses présentées dans le premier chapitre. Pour d'autres protagonistes, cependant, les conflits mondiaux les amènent à s'interroger sur le monde qui les entoure et sèment un intérêt pour l'ailleurs, pour l'inconnu. Ainsi que l'affirment Michel Biron et Olivier Parenteau :

Tel est le grand choc de la guerre : le monde extérieur le plus éloigné [...] fait brusquement irruption dans les mentalités des gens les moins voyageurs, les moins intellectuels, les moins préparés à affronter une telle rencontre. [...] La guerre élargit la conscience et force le regard au-delà de la nation, vers l'universel²⁰⁷.

Les conflits mondiaux permettent en effet au protagoniste de réaliser qu'il existe un monde en dehors des frontières qu'il croyait fermées, frontières qui s'ouvrent tranquillement pour laisser entrevoir ce qu'une conscience internationale a à lui apporter. Ce dernier chapitre me permettra ainsi d'affirmer que la guerre amène le personnage à préciser ou à redéfinir sa vision du monde et

²⁰⁷ M. Biron et O. Parenteau. « La guerre dans la littérature québécoise », p. 12.

le pousse à des actions qui sont cohérentes avec cette nouvelle vision. Puisque l'ouverture des personnages à l'universel ne se retrouve au premier plan d'aucun des romans du corpus, mais qu'elle est sous-entendue dans chacun d'eux, c'est également dans ce chapitre que l'idée d'un rôle à jouer par le second plan du récit dans la conscience des personnages prendra tout son sens.

4.1 La rencontre entre les habitants de Nicolet et le monde extérieur

Bien que la guerre réussisse à pénétrer la conscience des personnages du roman de Louis Caron et à influencer la vision qu'ils ont d'eux-mêmes et les rapports à autrui qu'ils entretiennent, le sentiment d'éloignement face aux événements du premier grand conflit mondial est manifeste dans l'œuvre, surtout pour le personnage de Nazaire. Pourtant, en faisant abstraction du premier plan du récit, soit la désertion du personnage principal, il est possible de voir que les protagonistes, par le biais des nouvelles qui leur parviennent de la guerre, s'ouvrent au reste du monde ou, du moins, sont à même de l'entrevoir pour la première fois. Cette rencontre entre les habitants de Nicolet et le monde extérieur est d'ailleurs racontée par le père du narrateur lors de la veillée où l'histoire de Nazaire est révélée au lecteur. Il se souvient alors des premières nouvelles qui sont venues ébranler les jeunes hommes ignorants qu'ils étaient autrefois : « Imaginez-vous donc : trois petits gars de Nicolet installés sur des roches dans le Montoux. On ne connaissait rien et on essayait de se faire une idée de ce qui allait arriver. On se disait : Ce qui est certain, c'est que le Kaiser n'a qu'une idée en tête, envahir le monde²⁰⁸ ». Même s'ils ne sont pas en mesure de comprendre les enjeux du conflit dans leur entièreté, il est possible de constater que les nouvelles qui leur parviennent remuent les pensées de ces gens qui ne sont à la base ni voyageurs, ni intellectuels. Bien qu'il ne

²⁰⁸ L. Caron, *L'Emmitouflé*, p. 71.

s'agisse que de simples suppositions, le fait qu'ils s'interrogent pour une première fois sur l'avenir du monde en dehors des frontières qui semblaient closes avant 1914 est significatif pour notre propos. Il y a là, en effet, un premier contact, une amorce de changement dans la vision du monde des personnages, vision qui s'élargit tranquillement au fil des lectures portant sur le continent européen. Si la guerre ne sème pas, chez les protagonistes de Caron, un désir d'aventure vers des contrées inconnues, elle leur permet toutefois d'imaginer ce qui adviendrait si le monde extérieur pénétrait leur territoire : « On voyait déjà les Allemands débarquer sur les Plaines d'Abraham à Québec²⁰⁹ ». Le conflit ne se transpose donc pas seulement dans les relations que les personnages entretiennent entre eux, mais aussi à l'intérieur de l'espace protégé qui les coupait auparavant du reste du monde. Même si ces scénarios de batailles entre les Allemands et les Canadiens demeureront dans l'imagination des jeunes hommes, le fait qu'ils puissent se représenter une telle rencontre montre toute l'influence de la guerre sur le regard que portent les personnages vers l'universel. Le Québec n'est plus vu comme un endroit fermé, comme un abri où l'Histoire ne peut pas les atteindre. La province s'ouvre sur le monde et s'ouvre au monde, tout comme l'imaginaire des protagonistes.

Ce passage du roman montre qu'une réflexion s'amorce sur les événements qui se déroulent au-delà des frontières québécoises. Les connaissances individuelles des Canadiens français étant toutefois insuffisantes pour comprendre le conflit dans son entièreté, celui-ci a pour effet de rassembler la collectivité afin qu'elle puisse mettre en commun les nouvelles qui lui parviennent, d'améliorer sa compréhension des enjeux de la guerre et, ainsi, d'ouvrir ses horizons sur un monde qui lui est encore méconnu. Alors que tous les hommes se trouvent dans les champs dans le but d'avoir la meilleure récolte possible malgré la main d'œuvre insuffisante, les femmes se

²⁰⁹ *ibid.*

regroupent, à la manière des trois frères sur les roches du Montoux, pour parler du sort des pays européens :

Elles s'asseyaient en rangées sur les marches du portique de l'église pour commenter les nouvelles du pays et de l'étranger lointain. Et le curé se joignait à elles, comme le chef de chœur : - Il paraît, disait-il, je l'ai lu dans le journal ce matin, que les malheureux Parisiens courent un bien grand danger. C'est par centaines d'ailleurs, que dis-je, par milliers, qu'ils fuient la capitale de la France pour éviter les bombardements²¹⁰.

Si les Canadiens français ont l'habitude de se réunir pour parler des enjeux qui animent le Canada, ceux des pays outre-Atlantique ne les ont que très peu intéressés jusqu'à la survenue de la guerre. Il est d'ailleurs significatif que le narrateur emploie les termes d' « étranger lointain » pour désigner le continent européen, même si l'emploi seul d' « étranger » aurait suffi au lecteur pour comprendre à quel endroit il fait référence. Le texte met alors l'accent sur le sentiment de coupure géographique des personnages en regard de la Première Guerre mondiale. La distance entre le Québec et l'Europe est toutefois mise en opposition directe dans la phrase avec la proximité des femmes qui s'assoient « en rangées sur les marches du portique de l'Église ». Il est alors possible de penser que le caractère lointain du conflit amène les protagonistes à se rapprocher, à contrer la distance par des rassemblements portant sur ces événements. Ces réunions féminines ne sont pas sans éveiller un sentiment de sympathie envers les gens qui doivent subir la guerre sur leur propre territoire. Ainsi, le sort des « malheureux Français²¹¹ » leur fait comprendre « qu'il y a des gens encore bien plus mal pris qu[eux]²¹² », qu'ils ont la chance de ne pas avoir vu leurs maisons se faire détruire par les bombes, d'avoir de la nourriture sans être rationnés et de vivre dans un endroit « où il n'y a pas

²¹⁰ *ibid.*, p. 146.

²¹¹ *ibid.*, p. 148.

²¹² *ibid.*, p. 147.

d'Allemands²¹³ ». La guerre influence donc la vision du monde des personnages non seulement en provoquant, dans leur conscience, une rencontre entre le monde extérieur et le territoire fermé du Québec, mais également en suscitant chez eux un sentiment de sympathie envers les gens habitant des pays en guerre, sentiment qui les amène à se satisfaire de leur propre sort.

L'ouverture à l'international des personnages de *L'Emmitouflé* trouve son point culminant dans la dernière partie du roman, où l'histoire de Nazaire après la guerre nous est racontée. Il est alors possible de constater que le conflit ne force pas seulement le regard au-delà de la nation, mais qu'il suscite également un goût, voire même une tentation pour l'inconnu. L'Europe devient une référence incontournable pour les hommes qui ont lu les journaux durant la guerre afin de séduire les jeunes femmes de leur entourage :

On n'était jamais sortis de Nicolet mais on leur parlait, aux filles, du vaste monde. On leur racontait des choses qu'on avait lues dans le journal. On leur disait qu'elles étaient aussi élégantes que les demoiselles de Paris. Ça les faisait rougir parce que la coquetterie était défendue dans ce temps-là. Et puis, il faut bien le dire, Paris c'était Sodome et Gomorrhe. On n'était jamais sorti de Nicolet mais on rêvait de les emmener dans des voyages sans fin autour du monde. C'était notre manière à nous autres de rêver qu'on était riches et puis forts²¹⁴.

Alors qu'au début du roman les personnages pouvaient imaginer l'entrée du monde extérieur sur le territoire québécois, mais qu'il ne venait à l'esprit d'aucun d'entre eux de s'immiscer dans l'universel, la fin de la guerre amène avec elle des rêves de voyages et d'aventures. Sans être jamais sortis de Nicolet, les habitants ont maintenant, par le biais des journaux ayant publié les nouvelles de la guerre, des références concrètes de ce que peut être la vie à Paris et l'élégance de ceux qui y vivent. Les protagonistes, qui n'avaient jamais aspiré à plus que se forger une place dans la société canadienne-française, sont désormais en mesure de s'imaginer emmener une jeune femme autour

²¹³ *ibid.*, p. 148.

²¹⁴ *ibid.*, p. 192.

d'un monde dont ils ne reconnaissaient même pas l'existence avant que celui-ci soit ébranlé par la guerre.

Cette nouvelle manière de penser le monde, soit comme un tout qui peut autant pénétrer les frontières du territoire des protagonistes qu'il peut leur permettre de voyager au-delà de celui-ci, les pousse à redéfinir leur place dans la société certes, mais aussi dans ce monde qu'ils entrevoient pour la première fois. C'est notamment le cas de Nazaire qui réalise qu'il ne fait plus seulement partie d'une communauté d'habitants, mais qu'il appartient à un vaste ensemble où tous les êtres cohabitent et sont voués au même destin :

Je fermais les yeux puis je les ouvrais. Je me retrouvais toujours à la même place mais tout avait eu le temps de changer. Ça me donnait à penser. Je me disais : le monde est infiniment grand puis la terre tourne dans l'espace puis moi je suis couché sur la boule puis je tourne avec. Je me disais aussi : on est tous pareils, les plantes, les animaux et puis les hommes. On est la fleur de la terre. On vient au monde, on grandit, on fleurit, on meurt puis on fait de l'engrais. Pareil pour les hommes, les plantes et pour les animaux. Seulement nous autres, les humains, avec notre petit quelque chose de plus, on le savait. [...] Dans ces moments-là, je me sentais pris d'un grand amour pour tout ce qu'il y a sur la terre²¹⁵.

Ces réflexions se trouvent bien loin de celles qui animaient les pensées des trois frères avant la guerre, avant la lente ouverture des frontières québécoises à l'international. Ainsi que l'explique Isabelle Daunais, « le personnage de roman a, au début de son histoire, une vision fausse, déformée, souvent "ancienne" du monde (cette ancienneté pouvant reposer sur un décalage très léger), mais le contact avec la réalité se charge de lui apprendre qu'il était dans l'erreur²¹⁶ ». Cette citation, qui définit en partie ce qu'est l'aventure pour l'essayiste, correspond à l'expérience des personnages de Louis Caron en regard du monde. Ils ont, en effet, au commencement, une vision erronée, voire archaïque de celui-ci, qui tient en grande partie au manque d'informations des habitants du Canada

²¹⁵ *ibid.*, p. 194.

²¹⁶ I. Daunais. *Le roman sans aventure*, p. 210.

français au sujet de ce qui se passe au-delà de leur territoire. Avec la guerre, les journaux se chargent de les mettre à jour sur ce qu'est réellement le monde et leur fait réaliser que le Québec abrité qu'ils croyaient habiter est susceptible, lui aussi, de se transformer. Il s'agit là d'une « expérience de la perte et de la découverte mêlées²¹⁷ », c'est-à-dire que les limites que les protagonistes s'imaginaient définir leur monde sont perdues, mais ils en découvrent des nouvelles, les laissant dans un monde beaucoup plus grand, beaucoup plus vaste, mais surtout beaucoup plus ouvert sur l'ailleurs et sur l'autre que celui qu'ils habitaient autrefois.

4.2 L'ouverture au monde générée par la guerre dans *Les Plouffe*

Nous avons affirmé dans le premier chapitre que Roger Lemelin utilise davantage le thème de la guerre comme une trame de fond pour présenter les enjeux qui animent le peuple québécois, qu'il ne s'intéresse concrètement aux événements se déroulant sur le continent européen. Pourtant, nous avons été en mesure de montrer que cette trame de fond agit d'une manière assez forte dans la conscience des personnages pour influencer la vision qu'ils ont d'eux-mêmes et les relations qu'ils entretiennent avec autrui. Les personnages du curé Folbèche et de Théophile Plouffe pourraient laisser à penser que la vision du monde des protagonistes de Lemelin n'est pas ébranlée par la Deuxième Guerre mondiale, qu'elle ne parvient qu'à renforcer leur conscience nationale. Toutefois, de la même manière que chez Louis Caron, c'est en faisant abstraction du premier plan du récit, soit la vie de quartier, de paroisse et de famille, que nous pourrions montrer que le conflit provoque une ouverture au monde que les protagonistes n'avaient pas anticipée. Mireille Véronneau-McArdle va même jusqu'à affirmer que non seulement le regard que les personnages

²¹⁷ *ibid.*, p. 211.

portent vers l'international se transforme, mais que le roman lui-même subit l'ouverture au monde générée par la guerre :

[L]a toile de fond des Plouffe [...] s'accorde à un univers spatial plus vaste et finit par reléguer la paroisse au second plan dans l'action. Par exemple, les péripéties de la deuxième moitié des Plouffe nous plongent dans toute la ville de Québec, y compris dans la haute ville. Puis, les États-Unis et l'Europe en guerre sont évoqués à plusieurs reprises²¹⁸.

Sans affirmer que le conflit mondial prend la place du premier plan, nous sommes en mesure de montrer qu'effectivement, l'univers de la famille Plouffe s'élargit au cours du roman. Nous pouvons aussi montrer que l'Europe en guerre n'est pas seulement évoquée, ainsi que l'affirme Véronneau-McArdle, mais qu'elle a un rôle à jouer dans la conscience qu'ont les personnages du monde.

Si la thématique guerrière est très peu présente dans la première partie du roman, elle prend de plus en plus d'importance à mesure que les événements se succèdent dans le récit. Chacune des parties de l'œuvre est d'ailleurs introduite par un bilan commenté des informations venues du continent européen, comme si tout ce qui allait suivre découlait de ces mises à jour sur la guerre :

Mai 1939! Hitler provoquait l'Europe. Les journaux débordaient de nouvelles importantes. Pour la première fois dans l'histoire de la Couronne britannique, les souverains débarquaient à Québec et visitaient le Canada. Que se préparait-il? Le paisible Québécois commençait à s'inquiéter du vent fébrile qui soufflait de l'Est. Encore la guerre ? Le chômage préoccupait moins les esprits, on guettait l'horizon comme si le soleil n'allait plus paraître. Une autre époque se levait et, à tâtons, chacun tentait de s'y ajuster²¹⁹.

²¹⁸ M. Véronneau-McArdle. *Prémices de la Révolution tranquille dans Les Plouffe de Roger Lemelin : Religion et politique*, p. 66.

²¹⁹ R. Lemelin. *Les Plouffe*, p. 129.

Déjà en mai 1939, alors que la guerre n'est pas encore déclarée en Europe, les Canadiens français s'inquiètent des échos qui parviennent jusqu'à eux. Si nous avons affirmé dans le premier chapitre que les Québécois étaient beaucoup plus intéressés par ce qui se passe sur leur propre territoire que par les événements européens, cette citation montre toutefois que la possibilité d'une guerre ébranle les esprits qui ne se préoccupaient jusque-là que des questions qui les touchaient directement, notamment le chômage. La dernière phrase est également significative pour notre propos, puisqu'elle présente de manière claire l'éventualité d'un deuxième conflit comme une limite au-delà de laquelle les choses changeront. Le « paisible Québécois » devient inquiet en regardant ce qui se trame à l'horizon. Cette inquiétude vient certes des rumeurs de conflit, mais peut-être plus encore du regard qu'il pose pour une des premières fois sur le monde qui existe à l'extérieur des frontières québécoises et des répercussions que cet ailleurs peut avoir sur sa destinée. L'expression « à tâtons » permet d'ailleurs de comprendre que les Canadiens français ne sont pas habitués à une vision élargie des choses. Ils cherchent à s'adapter à un nouveau contexte, à un monde en crise sans vraiment le voir et dont leurs connaissances ne sont pas suffisantes pour le comprendre tout à fait.

Bien que la thématique guerrière soit présente dans la narration dans la première partie du roman, il faut attendre que le Canada déclare la guerre à l'Allemagne pour que « [l]a grande catastrophe atteign[e] enfin l'univers des Plouffe²²⁰ ». Ces derniers qui, trop préoccupés par leur quotidien, n'avaient jamais réfléchi à ce qu'un monde en guerre pouvait leur apporter comme répercussions concrètes, commencent à réaliser l'ampleur de la situation et l'impact d'être impliqués à nouveau dans un conflit mondial. Les personnages se trouvent, contre leur gré, plongés dans des angoisses qui sont pour eux nouvelles, inconnues et donc beaucoup plus inquiétantes que les problèmes auxquels ils ont à faire face normalement. Devant cette peur de l'inconnu, les

²²⁰ R. Lemelin. *Les Plouffe*, p. 259.

membres de la famille Plouffe essaient tant bien que mal de résister à l'entrée du vaste monde dans leur existence quotidienne :

Joséphine, le dos à son poêle, se taisait et semblait attendre un agresseur. Les mâchoires serrées, les yeux méchants, elle boudait féroce le monde de lui apporter de nouvelles inquiétudes. Les Plouffe respiraient à peine, et maintenant, comme si un effort de muscles eût pu défendre leur égoïsme contre la contagion du malheur mondial, ils se raidissaient²²¹.

Cette citation marque la rencontre de la famille Plouffe avec le reste du monde. Mireille Véronneau-McArdle affirme en ce sens que « l'élargissement du champ de vision de la population, comme conséquence de la guerre, fait naître un affolement, un désarroi certain²²² ». Peu préparés à ce choc, il n'est pas étonnant de constater que leur première réaction est de se positionner défensivement contre cette intrusion et cette perturbation du contexte international dans leur vie. Le premier choc passé, comme le conflit tarde à avoir des conséquences concrètes sur leur quotidien, les membres de la famille Plouffe semblent se croire de nouveau à l'abri des soubresauts de l'Histoire. C'est un revirement de situation qui leur fera comprendre que le simple fait d'être Canadiens français ne peut les préserver de toutes les catastrophes. L'avenir du jeune Guillaume est en effet chamboulé par la survenue de la guerre. Recruté par une équipe de baseball réputée aux États-Unis, le cadet des Plouffe doit renoncer à cette occasion lorsque la conscription est votée et qu'il se voit dans l'obligation de troquer les champs de baseball pour les champs de bataille. Cet événement permet à sa famille de comprendre que, même en essayant d'empêcher le monde extérieur de pénétrer la vie de tous les jours, le contexte guerrier s'impose à un moment ou à un autre : « Les Plouffe s'entre-regardèrent avec effroi. La situation internationale, qui ne les avait pas

²²¹ *ibid.*, p. 260.

²²² M. Véronneau-McArdle. *Prémices de la Révolution tranquille dans Les Plouffe de Roger Lemelin : Religion et politique*, p. 66.

trop émus à cause du remue-ménage causé par le départ de Guillaume, prenait soudain dans leur vie une place de premier plan²²³ ». La Deuxième Guerre mondiale, reléguée au second plan du récit dans la majeure partie du roman, s'impose donc comme un événement primordial vers la fin de l'œuvre, ce qui force les protagonistes à ouvrir leur champs de vision vers un ailleurs encore méconnu.

Cette résistance première face au monde et à la guerre, qui leur permettait de s'estimer à l'abri de tout changement, est ainsi amenée à évoluer vers plus d'ouverture, de compréhension et d'empathie à l'endroit de leurs semblables vivant dans les pays où se déroule le conflit. Le passage au cours duquel les personnages apprennent la défaite de la France montre cette transition vers une conscience du monde élargie, moins hermétique et plus seulement délimitée par les frontières du Québec :

C'est la chute de la France qui avait éteint les volontés. Le « Paris capitule ! » des radios tragiques avait semé un deuil profond, mystérieux, dans le cœur de tous. Des femmes du peuple comme Joséphine, qui ne connaissaient de la France que la langue et les chansonnettes, avaient pleuré sans savoir pourquoi. Les larmes venaient de très loin dans leur tête. Les hommes s'étaient tus et, les mâchoires crispées, s'étaient mis à détester féroce²²⁴ment les nazis.

Cet extrait rappelle le mystérieux et tendre attachement pour la France dont les personnages de *Bonheur d'occasion* sont épris. Il ne s'agit cependant pas ici, comme c'est le cas chez Azarius Lacasse, d'un sentiment de longue date, présent bien avant la survenue de la guerre. Cette sympathie soudaine des protagonistes envers le pays d'où leur viennent leur langue et leur religion est une conséquence directe de l'élargissement de leur vision du monde causé par la guerre. En insistant sur le caractère mystérieux du deuil provoqué par la capitulation de la France ainsi que

²²³ R. Lemelin. *Les Plouffe*, p. 363.

²²⁴ *ibid.*, p. 375.

sur le fait que les Canadiens français pleurent sans savoir ni comprendre d'où proviennent leurs larmes, le narrateur exprime le désarroi et la confusion dont parle Véronneau-McArdle à propos de l'apparition d'une certaine conscience internationale. Bien que les personnages ne la saisissent pas totalement, les gestes banals qui peuplent leur quotidien sont désormais influencés par cette nouvelle vision du monde. Napoléon, l'un des fils de la famille Plouffe, changera notamment ses habitudes de collectionneur suite aux bouleversements occasionnés par la guerre :

Napoléon, à genoux sur le plancher, découpait du journal les récits de catastrophes, car ses tendances à la statistique, atteintes par le bouleversement mondial, le portaient maintenant à collectionner les photos d'hommes politiques éminents et les récits de massacres. Son visage, dont les traits obéissaient mal aux nuances des sentiments, exprimait cependant un « Ça va mal ! » convaincu²²⁵.

En étant conscient qu'il existe un monde au-delà des frontières québécoises, Napoléon semble ne pas avoir d'autre choix que d'ajuster son passe-temps au nouveau contexte international. Lui, qui ne s'était jamais préoccupé d'autre chose que de sport et, plus récemment, de sa nouvelle flamme, Jeanne, s'intéresse maintenant aux malheurs du monde. La dernière phrase de la citation nous fait constater qu'il ne s'agit pas seulement d'un simple intérêt, mais qu'il possède également une compréhension des enjeux de la guerre qui lui permet de réaliser l'ampleur de la situation. C'est pourquoi, bien qu'il soit peu enclin à démontrer ses émotions, il ne peut s'empêcher d'exprimer l'accablement qu'il ressent face à la situation internationale.

Nous avons affirmé dans le deuxième chapitre que Guillaume Plouffe n'avait pas la maturité nécessaire pour que la guerre réussisse à transformer la conscience qu'il a de lui-même. Le cadet de la famille est cependant le seul personnage, outre Denis Boucher, qui expérimentera l'ailleurs de manière concrète. Celui pour qui l'univers se limitait pratiquement aux jupes de sa

²²⁵ *ibid.*

mère verra sa vision du monde changer considérablement après son enrôlement dans l'armée et sa traversée vers le continent européen. Ainsi que l'affirme Élisabeth Nardout-Lafarge, « [a]ssociée au départ ou au retour du soldat, la guerre se donne à lire [...] comme une expérience de l'ailleurs, expérience non seulement d'ordre géographique mais aussi d'ordre politique, social et moral²²⁶ ». Dans une lettre où Guillaume explique à son frère Ovide la vie qu'il mène en zone de conflit, il est possible de constater que la guerre est effectivement une expérience pour le jeune homme : « Je t'expliquerai tout ça en revenant, les monnaies, les différences de langue, de climat, la grandeur des villes, le genre de monde. Mais je peux te dire tout de suite que le plus beau pays que j'ai vu, c'est la Belgique. C'est là que j'ai rencontré les meilleurs cyclistes²²⁷ ». Son enrôlement lui permet non seulement d'élargir sa conscience du monde en visitant des pays qu'il n'avait jamais pu situer sur une carte et en apprenant à connaître différentes cultures, différences presque totalement absentes du paysage québécois, mais elle lui fait également réaliser que sa véritable patrie demeure le Canada et qu'en arrivant à Halifax, il va « tomber à pleine face sur le sol pour l'embrasser²²⁸ ». Les propos envoyés à son frère peuvent laisser penser qu'il n'a pas la maturité ou l'intelligence nécessaire pour mettre des mots sur ce qu'il ressent par rapport aux territoires se trouvant à l'extérieur du Québec. Outre ses descriptions sur les paysages, les langues et la culture, Guillaume décrit simplement le continent européen comme un endroit où « c'est pas mêlant, ça sent l'ailleurs, et c'est pas drôle²²⁹ ». Certes, on ne peut pas parler d'une aventure au sens fort dans le cas de Guillaume : il est amené à repousser les frontières qui le retenaient jusque-là à son foyer, mais il ne vit pas la perte du monde auquel il croyait habiter, puisque ce monde l'attendra à son retour et

²²⁶ É. Nardout-Lafarge. « "Mal d'Europe", "Mauvais règne" et "Cratères de l'histoire" : notes sur la guerre dans la littérature québécoise », p. 264.

²²⁷ R. Lemelin. *Les Plouffe*, p. 392.

²²⁸ *ibid.*, p. 394.

²²⁹ *ibid.*

qu'il n'arrive pas à sortir suffisamment de ses frontières pour parler du monde extérieur autrement que comme « l'ailleurs ». Il est cependant possible de parler d'un appel vers l'aventure, d'une amorce. En effet, son enrôlement lui permet « de révéler [des] aspect[s] jusque-là inédit[s] ou inexploré[s] du monde²³⁰ » qu'il tente de raconter, sans toutefois trouver les mots. C'est d'ailleurs la situation de presque tous les personnages du roman de Roger Lemelin. Voyant le Québec s'ouvrir sur l'international, ils découvrent des aspects qui leur seraient restés inconnus sans la guerre et qui font en sorte que le regard qu'ils portent sur le monde est plus ouvert, moins limité par des frontières géographiques. Si ce changement dans leur vision se fait sentir dans le comportement et dans le quotidien des personnages, ceux-ci ne réussissent cependant pas à s'expliquer cette transformation, à mettre en mots ce qu'ils découvrent. La guerre influence sans contredit leur vision du monde, mais cette influence n'est jamais verbalisée, sinon par le narrateur, et ne réussit donc pas à pénétrer le premier plan du récit. C'est en ce sens que la guerre est, dans *Les Plouffe*, une aventure de second plan.

4.3 Humanisme et communion des destins dans *Bonheur d'occasion*

Comme Roger Lemelin, Gabrielle Roy met en scène des personnages qui verront leur vision du monde s'ouvrir au contact de la guerre. Puisque plusieurs des aspects retrouvés dans *Les Plouffe* sont aussi présents dans *Bonheur d'occasion*, tels que la place grandissante du conflit dans les propos des personnages et l'empathie, voire même la pitié que les Canadiens français ressentent à l'endroit de ceux qui vivent dans les pays où se déroule la guerre, il serait répétitif d'analyser comment ils se traduisent dans cet autre roman. Nos analyses porteront donc plus précisément sur

²³⁰ I. Daunais. *Le roman sans aventure*, p. 15.

deux personnages, soit Rose-Anna et Emmanuel Létourneau, qui, nous semble-t-il, apportent des éléments nouveaux à l'influence que peut avoir la guerre sur le regard que portent les protagonistes sur le monde.

Souvent évoquée par la critique, la scène dans laquelle Rose-Anna achète un journal contenant des nouvelles du continent européen s'avère révélatrice pour notre propos, puisque ce passage marque la rencontre entre la mère de famille et l'ailleurs, l'étranger. Les événements se déroulant en Europe, bien qu'ils fassent partie du second plan du récit depuis le début de l'œuvre, font brusquement irruption dans la conscience de Rose-Anna lorsqu'elle lit les grands titres sur le sort de la Norvège, qu'elle associe immédiatement à celui de son fils Eugène. L'achat de ce journal n'est alors plus vu comme une dépense pour cette femme qui a l'habitude de tout calculer, mais comme une acquisition essentielle, puisque « ce pays lointain, qu'elle ne savait situer que vaguement, lui parut lié à leur vie d'une manière définitive et incompréhensible²³¹ ». On voit donc surgir un sentiment absent des autres romans du corpus, plus fort encore que l'empathie ou la solidarité, soit celui que le destin des membres de la famille Lacasse dépend directement de celui des pays en guerre. Cette association inattendue fait naître chez Rose-Anna une haine qu'elle n'avait jamais ressentie auparavant :

Au bout d'un moment, elle plia le journal d'une geste absent et leva devant elle des yeux lourds de colère. Elle haïssait les Allemands. Elle, qui n'avait jamais haï personne dans sa vie, haïssait d'une haine implacable ce peuple inconnu. Elle le haïssait, non seulement à cause du coup qu'il lui portait, mais à cause du mal qu'il faisait à d'autres femmes comme elle²³².

Cette haine violente ne vient donc pas seulement du fait que la guerre, déclenchée par l'Allemagne, a des répercussions sur sa vie quotidienne, mais aussi de ce qu'elle a comme conséquences sur

²³¹ G. Roy. *Bonheur d'occasion*, p. 265.

²³² *ibid.*, p. 266.

l'existence de milliers de femmes à travers le monde. Ainsi que l'affirment Michel Biron et Olivier Parenteau, « [l]es journaux et la radio abolissent les distances de sorte que la Canadienne française Rose-Anna devient solidaire des femmes polonaises, norvégiennes, tchèques ou slovaques²³³ ». Sans révoquer ces propos, il semble que ce que fait naître cette lecture ne se résume pas à la simple solidarité présente, notamment, chez les personnages de Caron et de Lemelin. Rose-Anna ne devient pas seulement solidaire, elle s'identifie à ces femmes, elle devient partie prenante d'un ensemble qu'elle n'aurait jamais pu se représenter avant la guerre, puisque sa vision du monde se limitait au quartier Saint-Henri et à la campagne où elle a grandi. La lecture de cet article lui permet de réaliser que, bien qu'elles ne se soient jamais rencontrées, les femmes de par le monde se connaissent par le destin qui les unit :

C'était des femmes comme elle. Des femmes du peuple. Des besogneuses. De celles qui, depuis des siècles, voyaient partir leurs maris et leurs enfants. Une époque passait, une autre venait ; et c'était toujours la même chose : les femmes de tous les temps agitaient la main ou pleuraient dans leur fichu, et les hommes défilaient²³⁴.

L'ouverture de ses horizons a ceci de particulier qu'elle ne fait pas voir à Rose-Anna les différences qui résident entre les Canadiennes françaises et ces femmes étrangères, mais bien ce qui les rassemble, les rallie. Le temps d'un bref instant, ce personnage ne sent plus qu'elle est seule à lutter pour la survie de sa famille, elles sont des milliers à le faire ensemble, dans une marche universelle : « Il lui sembla qu'elle marchait par cette claire fin d'après-midi, non pas seule, mais dans les rangs, parmi des milliers de femmes, et que leurs soupirs frappaient son oreille, que les soupirs las des besogneuses, des femmes du peuple, du fond des siècles montaient jusqu'à elle²³⁵ ». Rose-Anna, qui, tout au long du roman, ne réussit à s'identifier à personne – elle ne comprend plus les

²³³ M. Biron et O. Parenteau. « La guerre dans la littérature québécoise », p. 12.

²³⁴ G. Roy. *Bonheur d'occasion*, p. 266.

²³⁵ *ibid.*

agissements de sa fille Florentine et sa visite à la campagne lui a montré qu'elle a perdu toute attache avec les membres de sa famille –, se sent soudainement comme partie prenante d'un groupe de femmes dont elle n'avait jamais réfléchi à l'existence avant la lecture du journal. Ce sentiment n'est pas sans la bouleverser et, comme les membres de la famille Plouffe, elle tente de résister à cette communion des destins : « Elle voulut se reprendre, se défendre de la haine comme de la pitié. " On est au Canada, se disait-elle en brusquant le pas ; c'est bien de valeur ce qui se passe là-bas, mais c'est pas de notre faute. " Elle reniait farouchement ce cortège triste qui l'accompagnait au retour²³⁶ ». Trop peu habituée à la haine, elle veut se défaire de ce sentiment nouveau qu'elle ressent envers de parfaits inconnus. Les frontières qui la coupaient du reste du monde étant désormais ouvertes, elle ne peut cependant plus ignorer toutes ces femmes s'étant jointes à elle pour pleurer le sort de leur famille, « elle ne pouvait pas aller assez vite pour s'en dégager²³⁷ ». Cette incapacité à se défaire de sa nouvelle manière de penser le monde nous ramène à la nature irréversible des changements provoqués par la réflexion de Rose-Anna sur la guerre que nous avons évoquée dans le deuxième chapitre. Bien que l'avenir de ses enfants demeure en définitive sa priorité par rapport aux malheurs que subissent les familles vivant dans les pays où se déroule le conflit, ce passage montre toute l'influence que peut avoir la guerre sur la vision du monde des personnages et sur la place qu'ils occupent parmi ceux qui l'habitent. À la manière de Nazaire dans *L'Emmitouflé*, Rose-Anna expérimente pour la première fois le fait de se sentir non pas seulement Canadienne française, mais citoyenne d'un vaste monde où les femmes de tous les temps et de tous les âges sont unies par un même destin. Ainsi que l'affirme Isabelle Daunais, Rose-Anna décide toutefois « de ne pas entrer dans un conflit qui la dépasse, de ne pas se laisser emporter ni surtout *transformer* par

²³⁶ *ibid.*, p. 266-267.

²³⁷ *ibid.*, p. 267.

l'aventure du monde²³⁸ ». La mère de famille n'est certes pas transformée complètement par sa réflexion sur la guerre, mais ce journal l'amène, pour la première fois, à poser un regard au-delà des frontières québécoises et à s'identifier à des femmes dont elle n'avait jamais même supposé l'existence. C'est en ce sens que la Deuxième Guerre mondiale agit sinon comme une aventure, du moins comme un appel de l'aventure chez cette femme qui fait tout ce qui est en son pouvoir pour que rien ne change.

Si le personnage de Rose-Anna apporte un aspect nouveau à l'influence de la guerre, soit le sentiment d'appartenance envers des habitants du reste du monde, celui d'Emmanuel Létouneau, souvent considéré comme étant le porte-parole de la romancière Gabrielle Roy, amène quant à lui une vision humaniste au deuxième grand conflit mondial. Son enrôlement dans l'armée lui permet de redéfinir sa vision du monde et celle qu'il a du quartier Saint-Henri. Déjà à sa première permission, alors qu'il rend visite à ses amis au restaurant de la mère Philibert, Emmanuel réalise l'ampleur du sentiment d'éloignement géographique et identitaire des Canadiens français à l'égard de la guerre :

Ici même, il avait bien devant lui, songeait-il, la troublante indifférence du cœur humain à l'universalité du malheur; une indifférence qui n'était pas calcul, ni même égoïsme, qui n'était peut-être pas autre chose que l'instinct de conservation, oreilles bouchées, yeux fermés, de survivre dans sa pauvreté quotidienne²³⁹.

Non seulement il se rend compte que ses amis n'ont pas les connaissances nécessaires pour comprendre le conflit, mais il prend également conscience que c'est surtout leur indifférence qui empêche cette compréhension. Nous l'avons affirmé dans le troisième chapitre, cette constatation amène Emmanuel à modifier les rapports qu'il entretient avec autrui et à s'éloigner des gens avec

²³⁸ I. Daunais. *Le roman sans aventure*, p. 97.

²³⁹ G. Roy. *Bonheur d'occasion*, p. 60.

qui il partageait des liens depuis son enfance. Cette prise de conscience s'avère significative pour notre propos, puisque le changement dans ses relations avec les autres est une conséquence directe de la transformation de sa manière de penser le monde. La précédente citation montre bien que le jeune Létourneau réussit à se détacher du quartier qui l'a vu naître afin de mieux analyser ce qui éloigne ses concitoyens des événements se déroulant sur le continent européen. Si le regard qu'il pose sur les gens de Saint-Henri n'est pas encore directement relié à son enrôlement, à sa deuxième permission, il est cependant clair que c'est son expérience de l'ailleurs qui l'amène à renouveler sa vision du quartier, qui « a conservé ses limites précises, sa vie de village, particulière, étroite, caractérisée²⁴⁰ » : « Emmanuel, qui avait voyagé, et qui avait mûri rapidement en quelques mois, revenait au faubourg avec des yeux clairs et observateurs. Il vit Saint-Henri comme il ne l'avait encore jamais vu, avec sa vie complexe et pourtant sans secret²⁴¹ ». Emmanuel peut désormais percevoir son patelin d'une manière nouvelle, puisque contrairement aux limites précises de Saint-Henri, les frontières de son monde sont maintenant élargies, ce qui lui permet de constater que la misère que ces Montréalais croient être les seuls à supporter est universelle.

La guerre lui apporte donc non seulement un constat sur les malheurs qui affligent les habitants des pays en guerre, mais son influence est encore plus grande, puisqu'elle lui permet de s'ouvrir encore plus qu'à l'ailleurs associé au continent européen, d'être sensible à ce qui se passe au-delà de ce que les Canadiens français considèrent comme l'étranger :

Il aimait la France, il aimait l'humanité, il s'apitoyait sur la détresse des pays conquis, mais il savait que la détresse régnait dans le monde avant la guerre et qu'on la soulage autrement qu'avec les armes. Et, malgré sa nature sensible, étant plus accessible au fond à toute idée de justice qu'à la simple pitié, il ne savait pas si le lent martyr de la Chine, par exemple, ou la misère profonde des Indes ne le révoltaient pas autant que l'invasion de la France²⁴².

²⁴⁰ *ibid.*, p. 328.

²⁴¹ *ibid.*, p. 329.

²⁴² *ibid.*, p. 345.

Si le troisième chapitre présentait la part de perte dans l'appel de l'aventure d'Emmanuel Létourneau – perte des repères et des liens qui l'attachaient au quartier de sa jeunesse –, cette citation expose quant à elle la découverte que permet l'amorce de l'aventure qu'est pour lui la guerre. En effet, l'ouverture de ses horizons et le contact avec la réalité lui permettent de percevoir un monde encore plus grand que celui pour lequel il s'est enrôlé, donnant ainsi un nouveau sens à l'international, qui se limitait auparavant à l'Europe. Ainsi que l'affirme Gilles Marcotte, Emmanuel, avec :

[s]es idées sur la misère du monde, l'espoir d'une fraternité universelle qui, au-delà des guerres, arracherait l'humanité à ses vieux démons, [...] témoign[e] d'un recours légitime à la tradition humaniste, mais ne saurai[t] prendre en charge les enjeux fondamentaux de la transition parce qu'[il] ne la vi[t] pas intégralement²⁴³.

La raison pour laquelle il ne peut expérimenter cette transition de manière complète, c'est parce que le salut du monde est un problème qu'il considère comme étant trop grand pour lui et qu'il choisit plutôt de se créer une idylle avec Florentine, bien qu'il doive, pour cela, sacrifier la mission dont il s'était investi en s'enrôlant dans l'armée, soit enrayer la misère du monde. La décision qu'il prend d'épouser Florentine est donc ce qui l'empêche d'être emporté dans une aventure au sens fort du terme. Les questionnements qui l'habitent toujours à la fin du roman, lors du départ des soldats de la gare Bonaventure, laissent entrevoir encore une fois le caractère irréversible des changements provoqués par la survenue de la guerre et donnent à penser que son mariage, vu la part d'humanisme qui continue de l'animer, ne correspondra pas tout à fait à ses aspirations. Comme pour la mère de la famille Lacasse, Emmanuel se refuse ainsi à l'aventure, ce qui nous

²⁴³ G. Marcotte. « *Bonheur d'occasion* et le "grand réalisme" », p. 411-412.

ramène à la dimension inachevée de celle-ci. Il s'agit toutefois, comme chez Rose-Anna, d'un appel, d'une amorce d'aventure, qui lui permet, sinon de se transformer complètement, du moins de renouveler sa façon de penser le monde.

4.4 Un ailleurs intrigant : la conscience du monde de Philibert et d'Éphrem

Puisque l'influence de la guerre sur la transformation de la vision du monde des personnages relève pratiquement des mêmes aspects dans chacun d'eux, les romans de Ringuelet et de Roch Carrier seront analysés en parallèle. En analysant plus précisément l'évolution de la conscience du monde des personnages d'Éphrem, le fils d'Euchariste Moisan, et de Philibert, le fils d'Arsène, nous verrons que les conflits mondiaux sèment, chez les protagonistes issus de la jeune génération, un goût pour l'ailleurs, pour l'inconnu.

Comme l'écrit Gilles Parent au sujet de Bralington Station, décor de *La Guerre, yes sir!*, « [l]a Deuxième Guerre mondiale va venir ébranler, bouleverser ce petit village. Elle lui révèle l'existence d'un autre monde, organisé et puissant. Bralington Station fait partie désormais du monde, d'un univers ouvert au monde²⁴⁴ ». Il est révélateur que Parent parle du village en général pour affirmer que c'est Bralington Station qui fait maintenant partie du monde et non pas ses habitants. En effet, la fermeture de la plupart des personnages à l'international contraste avec la soudaine ouverture des limites géographiques du village, qui ne protègent plus les Canadiens français de la mort, comme en témoigne celle de Corriveau. Pourtant, le décès du jeune soldat n'effraie pas Philibert, mais provoque plutôt chez lui une curiosité pour l'ailleurs et pour l'autre vivant dans ces contrées éloignées. Ainsi, lorsque son père lui parle des péchés que commettent les

²⁴⁴ G. Parent. *La quête du héros dans la trilogie de Roch Carrier*, p. 87.

Allemands avec les femmes, le fils se montre plus intrigué qu'impressionné, au grand dam de son père : « J'aimerais bien voir un Allemand. Je regarderais comment c'est fait, puis je le tuerais²⁴⁵ ». Certes, le fait qu'il associe sa rencontre avec la race allemande au meurtre ne démontre pas la plus profonde ouverture au monde, mais cette citation signale toutefois la volonté de comprendre l'autre, de voir comment il est fait. Cette curiosité en regard de l'inconnu est renforcée par la présence des Anglais qui viennent reconduire le cercueil de Corriveau à Bralington Station. Même si son père lui assure que les Anglais sont des gens comme tout le monde, que « les hommes pissent debout et les femmes assises²⁴⁶ », le jeune homme ne peut s'empêcher de ressentir de l'excitation face au moment où il pourra voir de ses propres yeux les si détestés anglophones : « Philibert était émerveillé : – J'ai hâte de voir des Anglais; je n'en ai jamais vu²⁴⁷ ». Ce goût particulier pour l'étranger semble cependant réservé à la plus jeune génération, qui n'est pas aussi méfiante envers le monde que peuvent l'être leurs parents. Cet intérêt est également accentué par le fait que les jeunes ne sont plus nécessairement en accord avec la manière dont la vieille génération, plus conservatrice, choisit d'élever ses enfants. Alors qu'on apprend à ces derniers depuis leur jeune âge qu'un enfant se doit d'honorer ses parents, Philibert manifeste son désaccord par rapport à cette obligation :

Philibert n'avait pas envie d'honorer son père. Il ne l'honorait pas jusqu'à la fin de ses jours. Il partirait bientôt comme tous les adolescents du village parce qu'ils ne voulaient plus honorer leurs pères jusqu'à la fin de leurs jours. Philibert savait ce qu'il voulait devenir le jour où il partirait... Et il ne reviendrait pas avant d'avoir oublié les coups reçus au derrière. Comme ces coups, pensait-il, ne doivent pas s'oublier, il ne reviendrait jamais, peut-être²⁴⁸.

²⁴⁵ R. Carrier. *La guerre, yes sir! : la trilogie de l'âge sombre*, p. 22.

²⁴⁶ *ibid.*, p. 24.

²⁴⁷ *ibid.*

²⁴⁸ *ibid.*, p. 20.

Si nous ne pouvons affirmer que cette révolte est une conséquence directe du conflit mondial, l'ouverture au monde semble du moins jouer un rôle dans la manière qu'a le personnage de manifester sa contestation. Le simple fait qu'il songe à quitter son village montre que les frontières ne sont pas hermétiques entre Bralingston Station et le reste du monde et que l'émerveillement et la curiosité qu'il ressent à l'égard des étrangers ne sont pas sans influencer les choix qu'il fera pour son avenir. C'est d'ailleurs lorsque son père, Arsène, à la fin du roman, lui annonce qu'il est désormais un homme, que l'influence que la guerre a eue sur sa décision de partir apparaît explicitement : « Philibert marchait dans la neige vers la gare. Il avait décidé qu'il ne reviendrait plus à la maison. " Si je suis un homme, je vais devenir soldat comme Corriveau." ²⁴⁹ ». Sa vision du monde s'étant élargie, que ce soit par l'évocation des Allemands ou par la venue des soldats Anglais dans son patelin où les étrangers semblent se faire rares, il n'est plus en mesure de vivre avec des gens comme son père, qui lui enseignent, pour reprendre les termes de Daunais, « une vision fausse, déformée, souvent "ancienne" du monde²⁵⁰ ». En prenant exemple sur Corriveau, Philibert choisit donc la guerre afin de prendre contact avec la réalité, décision qui lui permettra certes de se débarrasser de son père et de ses méthodes d'éducation qu'il considère comme dépassées, mais aussi d'assouvir sa curiosité pour l'ailleurs, pour l'inconnu.

Cet intérêt pour ce qui se passe au-delà des frontières québécoises est également présent dans *Trente arpents*, avec le personnage du fils d'Euchariste Moisan, Éphrem. Alors que ce dernier n'est encore qu'un enfant, Albert, l'employé Breton de la famille, prend l'habitude de lui raconter le récit de ses séjours dans des contrées éloignées :

Et chose curieuse, c'est à Éphrem que s'adressait aussi volontiers l'étranger. Celui-ci parfois, durant les longues et précoces soirées d'hiver, faisait s'asseoir à ses côtés l'enfant et lui racontait quelque extraordinaire aventure en pays singulier. [...] Il disait

²⁴⁹ R. Carrier. *La Guerre, yes sir! : la trilogie de l'âge sombre*, p. 132.

²⁵⁰ I. Daunais. *Le roman sans aventure*, p. 210.

alors l'Afrique et l'Asie, et les îles perdues dans les mers chaudes, et les invraisemblables contrées sur l'écran desquelles apparaissaient des hommes jaunes et d'autres noirs²⁵¹.

Cet extrait révèle qu'Éphrem, même s'il n'est encore qu'un petit garçon, semble prédisposé au goût de l'aventure, à la vie à l'extérieur des trente arpents de son père. Ainsi que le note le narrateur, il est étrange qu'Albert choisisse un enfant pour confier ses histoires, mais il est toutefois possible de penser que celui qui a vu peut ressentir l'intérêt de celui qui veut voir, de celui qui désire repousser les frontières qui le rattachent à son foyer, même à un âge où le foyer consiste pratiquement en l'univers tout entier. Ces récits ne sont pas sans laisser de traces dans l'imaginaire d'Éphrem, qui fera, à un très jeune âge, des réflexions que plusieurs ne feront jamais ou, comme Nazaire dans *L'Emmitouflé*, ne seront en mesure d'approfondir qu'à l'âge adulte :

Lui qui jamais n'avait bougé de l'endroit sous le ciel où il était né se refusait à considérer cet horizon fermé par le bandeau de la forêt et la barrière fluide des eaux du fleuve que comme un autre paysage, ni plus ni moins beau qu'un autre, à peine un peu plus doux, peut-être, en ce moment. Pour lui, il y avait cet horizon-ci d'une part et, au-delà, la multitude des autres, les cent milles images de l'album du monde, où le ciel ne pouvait être du même bleu, ni les arbres du même vert, ni les hommes façonnés de même chair. Qui avait connu ces merveilles ne pouvait, lui semblait-il, consentir à rester prisonnier de ces deux murs de ciel et de terre, le forçat de cette glèbe-ci, au visage éternellement le même²⁵².

La réflexion d'Éphrem apporte quelque chose de nouveau à l'élargissement de la vision du monde des personnages canadiens-français. Il ne s'agit pas ici, comme c'était le cas chez Nazaire et chez Rose-Anna, de constater qu'ils font partie d'un ensemble dans lequel les destins sont liés les uns aux autres. En effet, le jeune garçon, par le biais des aventures du Breton, prend plutôt conscience de la diversité qui règne dans le monde, des différences qui font que chaque pays, chaque paysage

²⁵¹ Ringuet. *Trente arpents*, p. 96.

²⁵² *ibid.*, p. 100.

et chaque peuple a quelque chose à apporter à l'autre et que l'homme se doit de sortir du contexte qui lui est familier pour aller admirer ce qui distingue chacun de ces territoires. Il ne comprend donc pas comment Albert peut décider de demeurer ici, au Canada, alors qu'il est conscient de toutes les splendeurs qui peuplent ce vaste monde.

Le départ de l'employé pour la guerre sera significatif pour le jeune homme. Ce départ lui donne effectivement raison sur le fait que celui qui a vu ne peut consentir à ne plus voir ce qui se déroule au-delà des frontières qui délimitent son foyer, bien qu'Éphrem ne sache pas que la décision d'Albert n'est pas seulement fondée sur ce désir de l'ailleurs, mais qu'elle tire également son origine de son passé de déserteur. Au fil des années – et au grand dam d'Euchariste –, Éphrem continuera de cultiver cet intérêt pour l'ailleurs qui le poussera, après la venue du cousin Larivière émigré aux États-Unis, à fuir la campagne québécoise pour s'installer à son tour en Nouvelle-Angleterre. Le narrateur tente alors d'expliquer cette décision :

Sans doute son compagnonnage avec Albert Chabrol, parti pour la guerre, avait-il laissé en lui quelque chose qu'il n'était plus du lige, mais bien de l'affranchi ; un frémissement des mains, un cillement rapide quand on parlait d'ailleurs, de l'inconnu ; au lieu du froncement de lèvres défiant qui révèle alors le vrai terrien pour qui tout ce qui est par-delà l'étroit horizon familial est sinon ennemi, du moins suspect²⁵³.

Le « compagnonnage » d'Éphrem avec Albert a ainsi semé dans la tête du fils l'idée d'aller ailleurs, vers l'international, pour voir si le monde a mieux à offrir que la terre qui, depuis des générations, leur a dévoilé tous ses mystères. Cette citation montre non seulement cet intérêt, mais expose également le contraste entre les gens, comme Euchariste, qui sont coupés du reste du monde et font tout pour le demeurer, et ceux pour qui les frontières ne sont que des limites amenées à être dépassées. Il n'est pas étonnant de constater que ce penchant pour l'étranger, comme chez Philibert,

²⁵³ *ibid.*, p. 170.

lui vient de celui qui part pour la guerre, vers des contrées éloignées. Si Éphrem ne s'engage pas dans l'armée, ce désir nouveau le poussera tout de même à aller s'installer aux États-Unis pour trouver un emploi et voir ce que l'inconnu a à lui offrir. Il ne faut pas nier que la nécessité économique a un grand rôle à jouer dans cette décision, mais la plupart des Canadiens français ne réfléchiront jamais, comme le fait Éphrem, à s'exiler afin de gagner leur vie. Bien que, selon Isabelle Daunais, la migration d'Éphrem vers les États-Unis soit « la solution la moins aventureuse qui soit²⁵⁴ » pour ce jeune homme rebelle, « le mieux doté pour accueillir une vie de possibilités, d'imprévisibilités²⁵⁵ », ce personnage a réussi, par le biais d'Albert et son départ pour la guerre, à transformer sa vision du monde. Ce changement, cette ouverture, ne le pousse peut-être pas à vivre une vie de hasard, mais elle le propulse tout de même dans un monde qui n'est pas celui qu'il a connu toute sa vie. Si la guerre n'agit pas comme une aventure au sens propre, elle permet au moins au personnage d'envisager l'aventure, de la percevoir, sans toutefois y plonger complètement.

4.5 Conclusion

Ce chapitre a montré que la guerre, d'une façon différente dans chacun des romans analysés, influence la vision que les personnages ont de l'universel et la place qu'ils occupent dans celui-ci. Ainsi que l'explique Yvon Le Bras, les guerres mondiales donnent à la littérature québécoise la possibilité de s'ouvrir « à une réalité qui dépassait ses frontières spatiales et temporelles pour s'inscrire dans une perspective plus universelle de la condition humaine²⁵⁶ ». Cette soudaine ouverture pousse les personnages à des actions qui sont cohérentes avec leur nouvelle manière de

²⁵⁴ I. Daunais. *Le roman sans aventure*, p. 79.

²⁵⁵ *ibid.*

²⁵⁶ Y. Le Bras. « La guerre dans *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy », p. 146.

penser le monde, comme c'est le cas de Philibert qui s' enrôle dans l' armée ou d' Éphrem qui quitte le domicile familial pour aller vivre aux États-Unis. Il est cependant ressorti de ces analyses que le changement, le plus souvent, se fait sentir davantage dans les réflexions des protagonistes et dans les propos du narrateur que dans les actions concrètes. Qu' il s' agisse du constat de Nazaire concernant la place qu' il occupe sur cette terre, qui forme désormais pour lui un grand tout, ou de la marche universelle imaginée par Rose-Anna, qui lui permet de s' identifier à des femmes de toutes origines, les romans analysés présentent des protagonistes qui voient leurs limites géographiques et identitaires s' élargir, leur permettant de percevoir le monde dans son entièreté sinon pour la première fois, du moins d' une manière inédite.

Comme ces changements alimentent les réflexions des personnages, mais qu' ils ne donnent pas nécessairement lieu à des actions, à des péripéties, l' aventure provoquée, l' expérience de la perte et de la découverte, reste, en définitive, au second plan. Il y a bel et bien une rencontre entre les Canadiens Français et le reste du monde, mais cette expérience ne peut être vécue pleinement, puisque les protagonistes s' efforcent de la repousser, tel Emmanuel préférant un mariage heureux à son ambition d' enrayer la misère du monde, ou, Guillaume Plouffe pendant son récit de guerre. L' élargissement des frontières québécoises fait naître des sentiments nouveaux pour la majorité des protagonistes canadiens-français, tels que la sympathie, la pitié, l' humanisme, le goût pour l' inconnu et l' impression de faire partie d' un vaste ensemble, d' être des citoyens du monde, mais la dimension inachevée de l' aventure s' applique également à cette transformation de leur conscience, puisqu' elle n' est pas suivie d' actions.

Si la solitude était un des aspects communs à l' amorce d' aventure provoquée par le changement de la conscience qu' ont les personnages d' eux-mêmes et des rapports qu' ils entretiennent à autrui, l' élargissement des frontières leur donne toutefois accès, à l' inverse, à une expérience de solidarité. En effet, ils réalisent que leur communauté ne se résume pas à leur

entourage immédiat, mais qu'ils sont également liés, par un même destin, à un ensemble beaucoup plus vaste et plus diversifié de personnes. Cette prise de conscience fait certes naître un désarroi chez celui qui, en apercevant le monde réel pour la première fois, fait l'expérience de la perte de tous ses repères géographiques et identitaires, mais puisque ces repères sont amenés à se renouveler, cette expérience comporte toutefois une grande part de découverte. Les romans analysés présentent ainsi la guerre comme une aventure qui, bien qu'inachevée, fait vivre à certains personnages « cette épreuve existentielle de la transformation et de la tromperie du monde²⁵⁷ ».

²⁵⁷ I. Daunais. *Le roman sans aventure*, p. 211.

Conclusion

Ces analyses portant sur l'influence des guerres mondiales sur la vie des protagonistes nous ont permis de dialoguer avec la notion d'aventure au sens où Isabelle Daunais l'entend dans son essai *Le roman sans aventure*. Nous avons pu montrer que si le roman québécois en général est dénué de ce type d'expérience, le second plan du récit peut toutefois agir d'une manière assez forte, chez certains personnages, pour qu'ils vivent, à leur échelle, une aventure. La notion d'aventure de second plan est donc apparue en filigrane dans chacun des chapitres et nous proposons, en guise de conclusion, de définir ce terme de façon générale et d'exposer les caractéristiques spécifiques s'appliquant à l'expérience singulière que font les personnages des guerres mondiales.

Si Daunais parle d'aventure dans le cas où un roman présente un personnage emporté dans une situation existentielle qui lui permet de voir le monde d'une manière inédite, l'aventure de second plan s'appliquerait à un événement, qui semble marginal au premier abord, mais qui, par les réflexions qu'il provoque, agit comme un objet de conscience pour le protagoniste. Les personnages n'ont pas, dans une aventure de second plan, à être amenés à vivre cet événement dans toute sa concrétude, dans son achèvement, puisque c'est la représentation qu'ils s'en font qui les porte à réfléchir sur eux-mêmes et sur le monde qui est le leur. L'aventure de second plan consiste dans les réflexions derrière les actions auxquelles elle mène, plutôt que dans ces actions en elles-mêmes. Certes, ces réflexions influencent parfois le premier plan du récit en permettant aux personnages d'agir, mais l'aventure de second plan peut advenir également sans dénouement concret, seulement par la transformation de la conscience qu'ils ont d'eux-mêmes, des autres et du monde.

Tandis que l'aventure de Daunais porte sur le monde en lui-même du personnage, l'influence de l'aventure de second plan se fait sentir sur certains aspects précis de sa vie. Elle ne

lui permet pas de « révéler un aspect jusque-là inédit ou inexploré du monde²⁵⁸ » en tant que tel, mais plutôt d'avoir une perspective nouvelle sur certains éléments de son quotidien qui ne peuvent plus être vus de la même manière une fois amorcée la transformation de sa conscience. Si l'aventure au sens fort du terme correspond à un événement qui ébranle le monde des personnages, l'aventure de second plan bouleverse leur vision des choses, sans que le monde qui les entoure ne change nécessairement.

Puisque le monde présenté dans les romans québécois n'est pas appelé à se transformer, Isabelle Daunais soutient que c'est dans une idylle constante qu'évoluent les personnages. Mais par les prises de conscience sur certains aspects qu'elle provoque, nous proposons que l'aventure de second plan force le protagoniste à sortir de sa situation idyllique personnelle afin de porter un regard différent sur lui-même et sur son environnement. Si le roman québécois s'apparente, selon Daunais, à « l'état d'un monde pacifié, d'un monde sans combat, d'un monde qui se refuse à l'adversité²⁵⁹ », l'expérience que fait naître l'aventure de second plan peut cependant permettre au personnage de se placer en situation d'adversité et de comprendre que des combats, à plus petite échelle, peuvent advenir dans sa propre vie.

En tenant compte de cette définition, il est possible d'affirmer que les guerres mondiales consistent en une aventure de second plan pour les protagonistes des romans de notre corpus. Nos analyses ont montré que ces conflits permettent un changement dans la conscience qu'ils ont d'eux-mêmes, des rapports qu'ils entretiennent avec autrui ainsi qu'une transformation de leur vision de l'international. L'examen des œuvres a révélé que si l'impact est différent pour chacun des personnages, certains éléments relient cependant entre eux les renversements que sont amenés à

²⁵⁸ I. Daunais. *Le roman sans aventure*, p. 15.

²⁵⁹ *ibid.*, p.18.

vivre les protagonistes, ce qui nous permet de donner des caractéristiques spécifiques à l'aventure de second plan que représentent les guerres mondiales.

Parmi ces caractéristiques, nous retenons d'abord la nature irréversible des changements provoqués par leur réflexion sur la guerre, sur eux-mêmes et sur leur environnement. Une fois la transformation amorcée, les protagonistes sont amenés à percevoir ces aspects d'une manière nouvelle qui est sans retour. Même lorsqu'ils essaient de se positionner défensivement contre l'intrusion du contexte international dans leur vie, de repousser les réflexions qui perturbent la façon dont ils ont toujours regardé les choses, ils ne peuvent plus échapper à l'appel de l'aventure de second plan une fois que celle-ci est engagée.

La solitude des personnages lors de la période de changements qui s'opère en eux est également un élément qui caractérise leur expérience singulière de la guerre. L'aventure est davantage individuelle que sociale ou collective. C'est toujours en se coupant des autres que le personnage réussit à prendre conscience des transformations internes ou externes qui le poussent à sortir de sa situation idyllique personnelle. Sa vision de lui-même, des autres et du monde désormais bouleversée, le personnage en vient à ne plus comprendre la communauté qui l'accueillait autrefois et qui n'a souvent que faire du conflit, surtout lorsque cette communauté n'est plus en mesure de concevoir sa nouvelle réalité. Cette incompréhension réciproque peut mener sinon à un rejet, du moins à une grande distance entre le protagoniste et son entourage.

Nous avons également montré que, souvent, la réalité d'un monde en crise s'impose lorsqu'elle est transposée dans la vie quotidienne des personnages, lorsqu'elle teinte les rapports qu'ils entretiennent avec autrui. Dans plusieurs des romans à l'étude, les guerres mondiales font ainsi réaliser aux protagonistes que des conflits, à plus petite échelle, peuvent aussi se jouer sur leur propre territoire, entre les membres de leur propre communauté. La transposition de l'aventure

dans le second plan des romans nous a donc permis de donner un niveau de gradation à cette notion, d'apporter des nuances à l'aventure au sens fort du terme.

La dimension inachevée ou suspendue de l'aventure est également présente chez chacun des protagonistes étudiés. Bien qu'évoquée, l'aventure n'est presque jamais montrée dans son entièreté, dans son aboutissement. Les romans parviennent à mettre en scène un début d'aventure, son amorce, mais ils ne vont pas jusqu'à suivre cette aventure, à entrer dans celle-ci. Si ce ne sont pas les personnages qui la repoussent, ce sont les romanciers qui passent sous silence ce qui advient aux protagonistes qui se laissent tenter par l'aventure, par exemple lorsqu'ils décident de s'enrôler. Autrement dit, la guerre n'échappe pas à sa position de second plan, l'aventure « réelle » qu'elle engage restant elle aussi comme dans un second plan. Cet inachèvement de l'aventure est sans doute intrinsèquement lié à la solitude des personnages qui l'expérimentent. Il est effectivement possible de penser que si l'aventure en était une collective, celle du peuple québécois par exemple, le romancier n'aurait d'autre choix que de montrer une transformation à l'échelle du roman. La dimension individuelle des transformations mènerait possiblement au caractère inachevé des changements chez le protagoniste, ce qui donne à lire une aventure seulement à l'échelle du personnage, une aventure de second plan.

Finalement, nous avons vu que la guerre apporte de nouvelles idéologies qui laissent entrevoir un renouveau dans la société québécoise. Ces changements dans les valeurs permettent d'envisager la fin d'une époque et le début d'une autre et d'observer une distinction entre ce qu'étaient les personnages avant la survenue de la guerre et ce qu'ils deviennent après. Une recherche d'une plus grande ampleur aurait certainement pu éclairer d'autres aspects de la vie des protagonistes appelés à évoluer, tels que la manière dont la guerre influence leur conscience nationale. Cet élément, notamment présent dans *Les Plouffe*, lors de la procession où « le Dieu de

1837, de 1917 et de 1940, le Dieu du nationalisme, le Dieu de la Laurentie, le Dieu des grands moments historiques où la patrie est menacée²⁶⁰ » est convoqué pour éviter la conscription, donne à penser que les guerres mondiales sont effectivement une des origines de l'accroissement de la conscience nationale québécoise au tournant des années 1960. Le Québec est donc, comme on l'a souvent dit, un territoire abrité, un endroit protégé où l'empreinte de l'Histoire est invisible au premier coup d'oeil. Cette Histoire, si éloignée soit-elle, réussit néanmoins, par la représentation que s'en font les personnages de romans québécois, à laisser sa trace dans leur conscience et dans leur imaginaire.

²⁶⁰ R. Lemelin. *Les Plouffe*, p. 366-367.

Bibliographie

Corpus primaire

CARON, Louis. *L'Emmitouflé*, Montréal, Boréal, 1991 [1977], 207 p.

CARRIER, Roch. *La Guerre, yes sir! : la trilogie de l'âge sombre*, Montréal, Stanké, 1998 [1968], 137 p.

LEMELIN, Roger. *Les Plouffe*, Montréal, Éditions la Presse, 1973 [1948], 395 p.

RINGUET. *Trente arpents*, Paris, Flammarion, 2001 [1938], 288 p.

ROY, Gabrielle. *Bonheur d'occasion*, Montréal, Boréal, 2009 [1945], 462 p.

Corpus critique

BEAULIEU, Valérie. *Figures du héros dans la représentation de la Seconde Guerre mondiale au Québec : redéfinitions et déplacements*, mémoire de maîtrise, Montréal, Département de littérature comparée, Université de Montréal, 2008, 101 p.

BENSON, Marc. « Aliénation et appartenance dans deux romans de guerre québécois », *Nouvelles Études Francophones*, vol. 24, n° 2, 2009, p. 76-88.

BIRON, Michel et Olivier PARENTEAU. « La guerre dans la littérature québécoise », *Voix et images*, vol. 37, n° 2, 2012, p. 9-14.

BOIVIN, Aurélien. « *Bonheur d'occasion* ou le salut par la guerre », *Québec français*, n°102, été 1996, p. 86-90.

BOIVIN, Aurélien. « *L'emmitouflé* ou le roman de l'apprentissage », *Québec français*, n° 101, printemps 1996, p. 95-97.

BOIVIN, Aurélien. « *La Guerre, Yes Sir!* ou la guerre des autres », *Québec français*, n° 96, hiver 1995, p. 85-88.

CAMBRON, Micheline. « Le discours sur la Grande Guerre : demande d'histoire », *Voix et images*, vol. 37, n° 2, 2012, p. 15-33.

DAUNAIS, Isabelle. *Le roman sans aventure*, Montréal, Boréal, 2015, 220 p.

LE BRAS, Yvon. « La guerre dans *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy », *Cahiers franco-canadiens de l'ouest*, vol. 17, n°1-2, 2005, p. 145-153.

MARCOTTE, Gilles. « *Bonheur d'occasion* et le "grand réalisme" », *Voix et images*, vol. 14, n° 3, printemps 1989, p. 408-413.

NARDOUT-LAFARGE, Élisabeth. « "Mal d'Europe", "Mauvais règne" et "Cratères de l'histoire": notes sur la guerre dans la littérature québécoise », dans Paul Bleton (dir.), *Hostilités : guerre, mémoire, fiction et culture médiatique*, Québec, Éditions Nota bene, 2001, p. 262-277.

NARDOUT-LAFARGE, Élisabeth. « Stratégies d'une mise à distance : la Deuxième Guerre mondiale dans les textes québécois », *Études françaises*, vol. 27, n° 2, 1991, p. 43-60.

PARENT, Gilles. *La quête du héros dans la trilogie de Roch Carrier* (La guerre, yes sir!, Floralie, où es-tu ? et Il est par là, le soleil), mémoire de maîtrise, Trois-Rivières, Département d'études littéraires, Université du Québec à Trois-Rivières, 1989, 125 p.

TESSIER, Philippe. *Significations sociales de la paresse dans Le Survenant et Bonheur d'occasion*, mémoire de maîtrise, Montréal, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, 2014, 122 p.

TILCH, Florence. *Récits de déserteurs et de volontaires. Enquête sur la configuration narrative de deux figures de l'imaginaire franco-québécois*, thèse de doctorat, Québec, Département d'histoire, Université Laval, 2013, 409 p.

VÉRONNEAU-McARDLE, Mireille. *Prémices de la Révolution tranquille dans Les Plouffe de Roger Lemelin : Religion et politique*, mémoire de maîtrise, Montréal, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, 2010, 144 p.

VIAU, Robert. *Le mal d'Europe : la littérature québécoise et la Seconde Guerre mondiale*, Beauport, Publications MNH, 2002, 190 p.

Corpus historique

ARMSTRONG, Élisabeth H. *Le Québec et la loi de la conscription : 1917-1918*, traduction de l'anglais par Robert Comeau, Montréal, VLB, 1998, 293 p.

CHARBONNEAU, François. *La crise de la conscription pendant la Seconde Guerre mondiale et l'identité canadienne-française*, mémoire de maîtrise, Ottawa, Département de sciences politiques, Université d'Ottawa, 2000, 204 p.

COURTOIS, Charles-Philippe. « La Première Guerre mondiale et la naissance d'un nouvel indépendantisme québécois », dans Charles-Philippe Courtois et Laurent Veyssières (dir.). *Le Québec dans la Grande guerre : engagements, refus, héritages*, Québec, Septentrion, 2015, p. 160-179.

COURTOIS, Charles-Philippe et Laurent VEYSSIÈRES. « Introduction : L'engrenage de la guerre et la situation du Québec à l'été 1914 », dans *Le Québec dans la Grande guerre : engagements, refus, héritages*, Québec, Septentrion, 2015, p. 12-28.

D'AMOURS, Caroline. « La formation du 22^e bataillon au cours de la Première Guerre mondiale : La fin de l'exception canadienne-française? », dans Charles-Philippe Courtois et Laurent Veyssières (dir.). *Le Québec dans la Grande guerre : engagements, refus, héritages*, Québec, Septentrion, 2015, p. 41-55.

LAFRANCE, Edith. *Résistance à la conscription. Réfractaires et insoumis Canadiens français lors de la Deuxième Guerre mondiale*, mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, Département d'histoire, 1997, 168 p.

LAMONDE, Yvan. *Allégeance et dépendances : l'histoire d'une ambivalence identitaire*, Québec, Nota bene, 2001, 265 p.

LEMIEUX, Paul. " Préface à l'édition française ", Élizabeth H. Armstrong. *Le Québec et la loi de la conscription : 1917-1918*, traduction de l'anglais par Robert Comeau, Montréal, VLB, 1998, 293 p.

PRESTON, Richard A. « Loi du Service Militaire », dans *L'Encyclopédie canadienne*, <http://www.encyclopedie canadienne.ca/fr/article/loi-du-service-militaire/>, page consultée le 14 octobre 2016.

PROVENCHER, Jean. *Québec sous la loi des mesures de guerre, 1918*, Montréal, Boréal, 1971, 146 p.

RICHARD, Béatrice. *La mémoire de Dieppe, radioscopie d'un mythe*, Montréal, VLB, 2002, 205 p.

TREMBLAY, Yves. « Le service militaire des Canadiens français en 1914-1918 », dans Charles-Philippe Courtois et Laurent Veyssières (dir.). *Le Québec dans la Grande guerre : engagements, refus, héritages*, Québec, Septentrion, 2015, p. 56-72.